





ABRÉGÉ

DU VOYAGE

DE M. MUNGO PARK

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

ABRÉGÉ

DU VOYAGE

DE M. MUNGO PARK

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

RÉDIGÉ A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

Avec des Notes et un Dictionnaire explicatif et descriptif.

A PARIS,
Chez C. POUGENS, quai Voltaire, n°. 10;
Et à Orléans, chez BERTHEVIN, Libraire, rue Bannier.

1800.

PRÉFACE.

PARMI les livres autres que les ouvrages élémentaires et classiques, qui peuvent être mis avec fruit entre les mains de la jeunesse, nous pensons que les Voyages bien faits doivent occuper le premier rang. On peut considérer leur lecture comme une préparation presque nécessaire pour bien étudier l'Histoire. Les Voyages, en effet, font connoître la division géographique des pays, les climats et leur température, les différens sols et leurs productions; ils instruisent des mœurs, des coutumes, de la religion, du gouvernement des peuples : or, ce sont précisément toutes ces choses dont l'ignorance où la connoissance imparfaite empêche communément de porter dans la nuit des temps le flambeau

d'une saine critique, et abandonne l'imprudent qui s'y égare sans ce fanal, à toutes les fausses clartés que l'erreur et les passions allument autour de lui.

Mais pour offrir ces précieux avantages à la jeunesse, les Voyages, ainsi que nous l'avons dit, doivent être *bien faits*; et, par ce mot, nous entendons qu'ils doivent non-seulement traiter de matières intéressantes et judicieusement présentées, mais encore qu'il faut les diriger spécialement vers le but que nous venons d'indiquer; qu'en un mot, l'écrivain qui veut les rendre utiles aux jeunes-gens, ne doit jamais perdre de vue l'objet qui lui a fait prendre la plume. L'instruction, en effet, n'est profitable qu'autant qu'elle est mise à la portée de ceux auxquels elle est offerte; elle doit ressembler aux fruits que la

Nature, cette mère tendre et prévoyante, a couverts d'une enveloppe plus ou moins dure, selon les forces de la dent destinée à la briser.

Une petite collection de Voyages, rédigée dans cet esprit, composeroit, à ce qu'il nous semble, une bibliothèque précieuse pour les jeunes-gens de l'un et de l'autre sexe. L'ouvrage que nous présentons au Public suffira pour donner une idée de ce travail, tel que nous l'avons conçu, et que nous nous proposons de l'exécuter.

Nous ne pouvions débuter mieux que par un Abrégé du Voyage que M. Mungo Park a fait en 1795, 1796 et 1797 dans l'intérieur de la partie occidentale de l'Afrique, où il avoit été envoyé par l'Association africaine de Londres. Il a développé dans cette mission importante un courage et des

talens qui lui ont acquis une juste célébrité. La relation de son Voyage, composée d'après des notes originales et les observations faites sur les lieux, a eu le plus grand succès en Angleterre, où elle étoit impatiemment attendue : traduite par une plume habile, elle n'a pas fait moins de plaisir en France ; et il faut convenir que peu de Voyages sont faits pour exciter un intérêt aussi vif et aussi soutenu.

M. Mungo Park ne s'est pas borné à rendre à la géographie et au commerce les services les plus essentiels, en indiquant les positions des sources du Sénégal, de la Gambie et du Niger, et surtout en traçant le cours de ce dernier fleuve, dont la direction vers l'est, bien connue des Grecs et des Romains, étoit devenue de nos jours un problème ; cet intéres-

sant Voyageur a recueilli sur l'histoire civile et naturelle des pays qu'il a parcourus, sur les mœurs et les coutumes de leurs habitans, une foule de faits curieux qui, mêlés au récit de ses propres aventures, prêtent à sa narration un charme continu. Ce qui frappe surtout, c'est ce ton de modestie, de simplicité qui ne le quitte jamais : il ne cherche point à éblouir; il fait bien mieux, il persuade. Il ne peut faire un pas sans transporter son lecteur à ses côtés; tout ce qu'il décrit, vous croyez l'avoir vu; vous êtes réellement en Afrique; la chaumière du Nègre, la tente du Maure sont là sous vos yeux : le bon Karfa, le farouche Ali vous sont connus ; vous leur parlez , vous vivez avec eux : tel est enfin l'empire de M. Mungo Park sur votre esprit, que si vous ne l'estimiez pas comme le plus

véridique des historiens, il faudroit l'admirer comme le plus adroit des romanciers.

Nous croyons, en mettant cet ouvrage entre les mains des jeunes-gens, leur faire un présent aussi solide qu'agréable. Nous en avons distrait la partie purement scientifique, qui n'est à la portée que d'un petit nombre de lecteurs, et nous avons resserré le reste dans un Abrégé où rien d'intéressant n'a été omis. La précision que nous nous sommes attachés à donner au style, nous a permis de renfermer beaucoup de choses dans peu d'espace, et d'ajouter même à plusieurs morceaux des développemens qui doivent en rendre la lecture d'une utilité plus directe pour la jeunesse. Ces développemens trouvent quelquefois leur place dans le cours du récit; mais le plus souvent ils ont été rejetés dans des Notes où nous

avons tâché de répandre de l'instruction et de la variété.

Nous avons formé un petit Dictionnaire d'un certain nombre de mots qui appartiennent, soit à la géographie, soit au commerce, soit le plus souvent à l'histoire naturelle, et dont une explication descriptive nous a paru nécessaire dans un livre destiné particulièrement à la jeunesse.

Enfin, pour donner à notre travail toute l'utilité dont il étoit susceptible, nous avons formé une Table des matières où tous les détails sur les pays et sur les peuples sont classés sommairement dans un ordre alphabétique, au moyen duquel les instituteurs pourront interroger leurs élèves, et ceux-ci exercer leur mémoire sur tout ce que l'ouvrage présente d'instructif et d'important à retenir.

Si l'accueil du Public nous encourage

à continuer cette entreprise, nous donnerons, sur le même plan, des Abrégés d'autres Voyages, dont plusieurs sont sur le point d'être livrés à l'impression.

ABRÉGÉ
DU VOYAGE
DE M. MUNGO PARK
DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ d'Angleterre. — Arrivée sur les côtes d'Afrique par l'embouchure de la Gambie. — Séjour à Pisania. — Maladie et convalescence.

C'EST le propre des entreprises extraordinaires de s'emparer puissamment de l'esprit, de doubler le courage et les forces, enfin d'allumer l'impatience de la tentative, en atténuant dans l'imagination tous les dangers et en y réalisant toutes les espérances.

M. Mungo Park savoit que le major Houghton, parti pour les mêmes lieux et avec les mêmes instructions que lui, avoit vraisemblablement péri par l'insalubrité du climat ou par la perfidie des naturels. Mais, loin de le détourner de son dessein, cet exemple l'enflamma d'une nouvelle ardeur. Il désiroit passionnément, en pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, d'observer les productions d'un pays si peu fréquenté, et de connoître par lui-même, les mœurs et le caractère de ses habitans. Il se sentoit capable de supporter la fatigue, et ne doutoit pas que sa jeunesse et la force de son tempérament ne le garantissent des funestes effets du climat.

C'est dans ces dispositions que, le 22 mai 1795, il partit de Portsmouth sur l'*Endeavour* (l'Entreprise), petit vaisseau qui alloit dans la rivière de Gambie traiter de la cire et de l'ivoire. Il avoit un crédit de 200 livres sterling sur le docteur Laidley auquel il étoit recommandé par la Société africaine de Londres, et qui résidoit depuis plusieurs années dans un comptoir anglais établi sur les bords de la Gambie. Le 4 juin, l'équipage

découvrit les côtes d'Afrique, et le 22, après 30 jours d'une navigation très-agréable, il jeta l'ancre à Gillifrie, ville située sur la rive septentrionale de la Gambie.

Le royaume de Barra, dans lequel se trouve la ville de Gillifrie, produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie; mais le principal objet du commerce de ses habitans est le sel; ils en chargent leurs canots, et remontent la rivière pour aller l'échanger à Barraconda, d'où ils rapportent du maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphant, une petite quantité de poudre d'or, et quelques autres objets. L'importance de ce commerce a engagé le roi de Barra à établir sur les vaisseaux européens des droits considérables, que l'alkaïd, ou gouverneur de Gillifrie, perçoit lui-même, ayant à sa suite un grand nombre de subordonnés très-exigeans et très-importuns.

L'équipage, en remontant la Gambie, s'arrêta d'abord à Vintain, ville très-fréquentée par les Européens, à cause de la grande quantité de cire qu'ils y trouvent à acheter, et qui est ramassée dans les bois par les Feloups, nation sauvage et inso-

ciable. Il arriva, six jours après, à Jonkakonda, lieu très-commerçant, où sont établies plusieurs factoreries européennes. C'est là que M. Mungo Park quitta ses compagnons de voyage et les rives de la Gambie, pour se rendre par terre à Pisania chez le docteur Laidley.

La rivière de Gambie est profonde et vaseuse. Elle abonde en poissons, dont quelques espèces sont excellentes, mais toutes inconnues en Europe. A l'entrée de la rivière, les requins sont très-communs, et plus haut, on trouve beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Ces derniers animaux devroient être appelés les éléphans marins, et parce qu'ils sont d'une grosseur énorme, et parce que leurs dents fournissent de très-bel ivoire. Ils sont amphibies ; ils ont les jambes très-grosses, très-courtes et le pied fourchu. Ils se nourrissent d'herbe, d'arbustes qui croissent sur le bord de l'eau, et de branches d'arbres. On les voit rarement s'écarter de la rivière; et s'ils sont sur le bord, et qu'ils entendent l'approche d'un homme, la frayeur les fait plonger à l'instant.

L'hospitalité amicale du docteur rendit très-agréable à M. Park le séjour de Pisania, petit village sur les bords de la Gambie, qui sert de factorerie aux Anglais, et qui n'est habité que par eux et leurs domestiques nègres. Les seuls blancs qu'il y trouva étoient son hôte et deux autres négocians anglais qui jouissoient de l'abondance et de la sécurité sous la protection du roi de Yany, dans les états duquel est situé Pisania. La plus grande partie du commerce des esclaves, de l'ivoire et de l'or étoit dans leurs mains.

Le premier soin de notre Voyageur fut d'apprendre le mandingue, qui est la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique ; il y réussit en peu de temps. Ce qui l'occupoit le plus ensuite, étoit de prendre des informations sur les contrées qu'il se proposoit de parcourir. Pour cela, on lui conseilla de s'adresser à certains marchands qu'on désigne sous le nom de Slatées. Ce sont des nègres libres qui jouissent d'une grande considération dans le pays, et dont le principal commerce consiste à vendre des esclaves qu'ils amènent

du centre de l'Afrique. M. Park s'apperçut bientôt qu'on ne pouvoit pas se fier beaucoup à leurs récits; car ils se contredisoient l'un l'autre sur les objets les plus importans, et l'opposition qu'ils paroissoient témoigner tous à ce qu'il allât plus loin, ne faisoit qu'irriter son impatience et sa curiosité.

Le jeune Voyageur commençoit à se flatter qu'il échapperoit à la maladie dont les Européens paient ordinairement le tribut aux climats brûlans de l'Afrique; mais s'étant un jour exposé imprudemment au serein, il fut attaqué le lendemain d'une fièvre ardente qui le força de garder la chambre pendant la plus grande partie du mois d'août. Sa convalescence fut ensuite très lente. Les soins attentifs de son hôte contribuèrent beaucoup à sa guérison. L'intéressante conversation du docteur lui fit passer rapidement les heures de cette triste saison où la pluie tombe en torrens, où le jour, on est accablé d'une chaleur suffocante, et la nuit, épouvanté par le bruit d'innombrables crapauds, les cris aigus des jackals et les profonds hurlemens des

hyènes; concert horrible qui n'est interrompu que par des coups de tonnerre dont on ne peut se former une idée sans les avoir entendus.

Le sol de ces contrées, qui ne consiste qu'en plaines immenses presqu'entièrement couvertes de bois, dédommage bien, par sa fertilité[*], de l'ennuyeuse uniformité de son aspect. La moindre culture lui fait produire une suffisante quantité de grain : le bétail y trouve de riches pâturages, et les habitans pêchent beaucoup d'excellent poisson.

Les espèces de grains les plus communes sont le maïs, le millet noir et le millet de deux couleurs. On y recueille aussi grand nombre de bons légumes, beaucoup de riz, un peu de coton pour se vêtir et d'indigo pour teindre les étoffes.

Les nègres préparent le grain dont ils se nourrissent, en le pilant dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit séparé de son enveloppe. Ils le vannent ensuite, et lorsqu'il est bien net, ils le pilent de nouveau jusqu'à ce qu'il soit réduit en une farine dont la préparation la plus ordinaire, sur les

bords de la Gambie, est d'en faire une espèce de *pouding* qu'on appelle *kouskous.*

Pour faire le kouskous, on commence par humecter la farine avec de l'eau, après quoi on la bat dans une grande calebasse, jusqu'à ce qu'elle devienne graineuse comme du sagou : alors on la met dans un pot de terre, dont le fond est percé de petits trous; et ce pot étant placé sur un autre qui n'est point percé, on les scelle bien ensemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouse de vache; puis on les met sur le feu. Le pot de dessous est ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, et dont la vapeur pénétrant à travers les trous de celui qui est au-dessus, ramollit et cuit le kouskous. La farine ainsi préparée est un mets très-estimé dans ces contrées.

Les animaux domestiques y sont les mêmes qu'en Europe. La Nigritie fournit de la volaille de toute espèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades et les perdrix rouges y abondent, et les forêts sont remplies d'une petite espèce de gazelle dont la chair est, avec raison, singulièrement prisée.

Les autres animaux sauvages les plus communs, sont l'hyène, la panthère et l'éléphant. Quand on sait quel parti les habitans de l'Inde tirent de l'éléphant, on est étonné que les Africains n'aient pu, dans aucune partie de leur vaste continent, trouver le moyen d'apprivoiser cet animal puissant et docile, et de rendre sa force utile à l'homme. Lorsque M. Park raconta aux nègres comment les Indiens s'en servoient, ils sourirent de mépris, et s'écrièrent : *Mensonge d'un homme blanc !*

L'âne est la seule bête de somme dont on se sert dans toute l'étendue de la Nigritie. On n'y connoît nullement l'art d'employer les animaux dans les travaux de l'agriculture ; conséquemment on n'y fait point usage de la charrue. Le principal instrument aratoire est la houe ; les seuls esclaves travaillent à la terre.

Lorsque les pluies cessèrent, M. Mungo Park recouvra la santé, et s'occupa de son départ ; car le temps sec est le plus favorable pour voyager : les habitans alors ont achevé leurs récoltes, et les provisions sont partout abondantes et à bon marché.

Mais, avant de quitter les contrées qu'arrose la Gambie, notre Voyageur décrit, ainsi qu'on le verra dans le Chapitre suivant, les diverses nations negres qui les habitent.

CHAPITRE II.

Description des Feloups. — Des Yolofs. — Des Foulahs. — Des Mandingues. — Du commerce de ces peuples avec les Européens.

Les habitans des bords de la Gambie peuvent se diviser en quatre nations principales; les Feloups, les Yolofs, les Foulahs et les Mandingues

La religion mahométane a fait de grands progrès parmi ces nations, et chaque jour elle en fait de nouveaux. Malgré cela, les gens du peuple, soit libres, soit esclaves, conservent les aveugles et innocentes superstitions de leurs ancêtres; ce qui fai

que les Mahométans, nommés dans ces contrées *Buschréens*, les appellent *Kafirs*, c'est-à-dire, infidèles.

Le pays des Feloups est très-étendu, et produit beaucoup de riz. Pour trafiquer avec les Européens, ils se servent ordinairement d'un courtier mandingue qui parle un peu anglais, et est bien au fait du commerce. Aprés avoir conclu le marché, le courtier, d'accord avec l'Européen, reçoit seulement une partie du paiement, qu'il remet au Feloup, et quand celui-ci est parti, on lui donne le reste, qu'on appelle avec raison l'*argent fraudé*.

Les Feloups sont d'un caractère triste, et on dit qu'ils ne pardonneut jamais une injure : on prétend même qu'ils lèguent leur haine à leurs enfans comme un héritage sacré. Ils boivent beaucoup d'hydromel dans leurs fêtes, et leur ivresse est presque toujours accompagnée de querelles. Or si, dans quelques-unes de ces querelles, un homme perd la vie, l'aîné de ses fils prend ses sandales, et les porte chaque année le jour de l'anniversaire de sa mort, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de se

venger. Rarement le meurtrier échappe à ce long ressentiment. Mais ce penchant féroce et indomptable est contrebalancé par plusieurs bonnes qualités. Les Feloups sont très-reconnoissans; ils conservent la plus grande affection pour leurs bienfaiteurs, et ils rendent avec une fidélité admirable tout ce qu'on leur confie.

Les Yolofs sont une nation active, puissante et belliqueuse. Leur pays s'étend entre le Sénégal et le territoire qu'occupent les Mandingues sur les bords de la Gambie. Ils diffèrent des Mandingues, non-seulement par le langage, mais par les traits, et même par la couleur. Ils n'ont point le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses que la plupart des autres Africains. Leur peau est extrêmement noire; et les blancs qui font le commerce des esclaves, les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les Yolofs sont divisés en plusieurs états indépendans, qui sont fréquemment en guerre entre eux ou avec leurs voisins. Leurs mœurs, leurs superstitions et leur gouvernement ont beaucoup de rapport avec ceux

des Mandingues, et ils les surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent aussi la laine avec plus de finesse; ils la tissent en étoffe plus large, et ils la teignent beaucoup mieux.

Les Foulahs riverains de la Gambie ont la peau d'un noir peu foncé, les cheveux soyeux et les traits agréables. Très-attachés à la vie pastorale et agricole, ils se sont répandus dans plusieurs royaumes de cette côte pour y être bergers et laboureurs; et ils paient un tribut aux souverains des pays où ils cultivent des terres.

Les Mandingues sont les plus nombreux habitans des divers cantons de l'Afrique qu'ait parcourus M. Mungo Park, et leur langue est parlée, ou du moins entendue dans toute cette partie du continent. On croit qu'ils portent le nom de Mandingues, parce que leurs pères sont sortis du *Manding*, qui est dans le centre de l'Afrique. Loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, ils n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant le pouvoir de leurs rois n'est pas illimité. Dans toutes

les affaires importantes, ces princes sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, dont les conseils les dirigent, et sans lesquels ils ne peuvent ni déclarer la guerre, ni conclure la paix.

Dans toutes les grandes villes, ils ont un premier magistrat héréditaire qui porte le titre d'*Aikaïd*. Il est chargé de maintenir l'ordre dans la ville, de percevoir les droits qu'on impose aux voyageurs, et de présider à l'administration de la justice.

La jurisdiction est composée de vieillards de condition libre, dont l'assemblée s'appelle un *Palaver*. Elle tient ses séances en plein air, et avec beaucoup de solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus, et les décisions des juges reçues ordinairement avec l'approbation de tous les spectateurs. Comme les nègres n'ont point de langue écrite, ils jugent en général les affaires d'après leurs anciennes coutumes. Mais depuis que la loi de Mahomet a fait de grands progrès parmi eux, les sectateurs de cette croyance ont insensiblement introduit, avec leurs préceptes

religieux, plusieurs des institutions civiles du prophète; et lorsque le koran ne leur paroît pas assez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé le *Scharra*, qui contient, dit-on, une exposition complète et très-méthodique des lois civiles et criminelles de l'Islamisme.

La nécessité d'avoir souvent recours à des lois écrites que les nègres païens ne connoissent pas, a fait établir dans leurs palavers ce que M. Park ne s'attendoit guère à trouver en Afrique, c'est-à-dire, des avocats ou interprètes des lois; et il leur est permis de comparoître ou de plaider, soit pour l'accusateur, soit pour l'accusé, de la même manière que dans les tribunaux d'Europe Ces avocats nègres sont mahométans; ils affectent d'avoir fait une étude particulière des lois du prophète; et si l'on en peut juger par leurs plaidoiries, ils égalent dans l'art de la chicane nos plaideurs les plus consommés.

Tandis que M. Park étoit à Pisania, il y eut un procès qui fournit aux jurisconsultes mahométans l'occasion de déployer tout leur savoir et toute leur dextérité.

Voici de quoi il s'agissoit. Un âne appartenant à un nègre Serawoulli, habitant d'un des cantons qui avoisinent le Sénégal, étoit entré dans le champ de blé d'un Mandingue, et y avoit fait de grands dégâts. Le Mandingue voyant l'animal dans son champ, le saisit, tira son couteau et l'égorgea. Aussitôt le Serawoulli fit convoquer un palaver, et demanda à être indemnisé de la perte de son âne, qu'il portoit à un très-haut prix. Le Mandingue avouoit qu'il avoit tué l'âne; mais il prétendoit être affranchi de toute indemnité, parce que le dommage commis dans son blé égaloit au moins le prix qu'on demandoit pour l'animal. L'objet de la question étoit de prouver ce fait, et les savans avocats parvinrent si bien à embrouiller l'affaire, qu'après trois jours de plaidoirie, les juges se séparèrent sans avoir rien décidé, et il fallut tenir un second palaver.

Les Mandingues se montrent, en général, d'un caractère doux, sociable et bienveillant. Ils sont, pour la plupart, grands, bien faits, robustes, et capables de supporter de grands travaux. Les femmes sont

bonnes, vives et jolies. Les deux sexes se vêtissent de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui descendent jusqu'à mi-jambe, et une tunique flottante assez semblable à un surplis. Ils portent des sandales et des bonnets de coton. L'habillement des femmes consiste en deux pièces de toile de six pieds de long et de trois pieds de large; l'une, ceinte autour de leurs reins, et tombant jusqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe; l'autre enveloppe négligemment leur sein et leurs épaules. Cette description du vêtement des nègres Mandingues convient à celui de tous les habitans de cette partie de l'Afrique. Il n'y a de modes particulières que dans la coiffure des femmes. Cette coiffure, dans les contrées arrosées par la Gambie, est une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A Bondou, elles portent plusieurs tours de grains de verroterie blanche, avec une petite plaque d'or sur le milieu du front. Dans le Kasson, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs qu'elles arrangent d'une manière

très-agréable. Dans le Kaarta et dans le Ludamar, elles se servent d'un coussinet pour lever leurs cheveux très-haut, et ce coussinet est orné d'une espèce de corail qu'on pêche dans la Mer-Rouge, et que les pélerins qui viennent de la Mecque vendent fort cher.

Dans la construction de leurs habitations, les Mandingues suivent l'usage de toutes les autres nations de cette partie du continent : ils se contentent de chaumières petites et commodes. Un mur de terre d'environ quatre pieds de haut, sur lequel est une couverture conique, faite de bambou et de chaume, sert pour la demeure du roi, comme pour celle du plus humble esclave. Leurs meubles sont également simples. Leurs lits sont faits d'une claie de roseau, placée sur des pieux de deux pieds de haut, et couverte d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire cuire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses, et un ou deux tabourets, composent le reste de leur ameublement.

Tous les Mandingues de condition libre

ont plusieurs femmes ; et c'est sans doute pour prévenir les disputes entre elles, qu'elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille, sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, et forment ce qu'on appelle un *sirk*. Plusieurs de ces enclos, séparés par d'étroits passages, composent une ville; mais ces chaumières sont placées avec beaucoup d'irrégularité, et suivant le caprice de celui à qui elles appartiennent. La seule chose à laquelle on paroît faire attention, c'est de mettre la porte vis-à-vis du sud-ouest, afin que la brise de mer entre directement.

Il y a dans chaque ville une espèce de grand théâtre qu'on appelle *Bentang*, et qui sert de maison de ville. Il est fait de roseaux entrelacés, et ordinairement placé sous un grand arbre qui le met à l'abri du soleil. C'est là qu'on traite les affaires publiques, et qu'on juge les procès. Là aussi les oisifs et les paresseux vont fumer leur pipe et apprendre les nouvelles.

En plusieurs endroits, les mahométans

ont des missouras ou mosquées où ils s'assemblent pour dire les prières prescrites par le koran.

Il ne faut pas oublier que, dans ce qu'on vient de rapporter des Mandingues, on n'a entendu parler que de ceux qui sont libres, et qui forment au plus le quart des habitans de ces contrées. Les trois autres quarts sont nés dans l'esclavage, et n'ont aucune espérance d'en sortir. Ils cultivent la terre, ils soignent le bétail et sont chargés de tous les travaux serviles, de même que les nègres des colonies des Indes occidentales.

Cependant le Mandingue libre n'a pas le droit d'ôter la vie à son esclave, ni même de le vendre à un étranger, à moins qu'il n'ait fait juger publiquement par un palaver si l'esclave mérite d'être puni. Les seuls esclaves nés dans le pays ont le privilége de pouvoir invoquer les lois pour ne pas en sortir. Les prisonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'esclavage pour avoir commis quelque crime, ou pour dettes, et tous les infortunés qu'on tire de l'Afrique, et qu'on vient vendre sur la

côte, n'ont aucun droit de réclamer contre les injustices de leurs maîtres, qui peuvent les traiter et en disposer à leur fantaisie.

Il arrive quelquefois que, lorsqu'il n'y a point sur la côte de navires européens, un maître indulgent et généreux admet au nombre de ses domestiques les esclaves qu'il avoit achetés pour les revendre. Dès lors les enfans de ces esclaves jouissent des mêmes priviléges que ceux qui sont nés dans le pays.

Il reste à parler du commerce des Européens dans la rivière de Gambie; ce commerce est fort considérable. Les Anglais n'y envoient que deux ou trois navires par an. Les Français et les Danois y font aussi quelque trafic. Les marchandises qu'on y importe consistent en armes à feu, munitions, ferremens, liqueurs spiritueuses, tabacs, bonnets de coton, une petite quantité de draps larges, quelque clincaillerie, un petit assortiment de marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre, et quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or,

de l'ivoire, de la cire et des cuirs. Les esclaves sont le principal article, et cependant les Européens n'en tirent pas au total plus de mille par an. La plupart de ces infortunés sont conduits de l'intérieur de l'Afrique sur la côte par des caravanes qui s'y rendent à des époques fixes, et qui remportent du sel, chose rare et précieuse dans leurs contrées.

Dans le premier temps de ces divers échanges, le défaut de monnoie ou de quelque autre signe représentatif de la valeur des marchandises, a dû souvent occasionner de l'embarras. Pour remédier à cet inconvénient, les nègres du centre de l'Afrique se servent de petits coquillages appelés *corys;* et, dans la même intention, ceux de la côte ont adopté une méthode qui paroît leur être particulière.

Lorsque ces nègres commencèrent à traiter avec les Européens, ce dont ils faisoient le plus de cas étoit le fer, parce qu'il leur servoit à fabriquer des instrumens de guerre et des instrumens aratoires. Le fer devint bientôt la mesure d'après laquelle ils apprécièrent la valeur de tous les

autres objets. Ainsi une certaine quantité de marchandise d'une ou d'autre espèce paroissant valoir une barre de fer, donna naissance à la phrase mercantile d'une barre de marchandise. Par exemple, vingt feuilles de tabac furent considérées comme une barre de tabac; une barre d'une marchandise quelconque fut estimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandise. Aujourd'hui, pour plus grande précision, les blancs évaluent une barre de marchandise, quelle qu'elle soit, à deux schellings sterling.

CHAPITRE III.

Départ de Pisania. — M. Park traverse les royaumes de Walli et de Woulli, et arrive dans celui de Bondou.

Le 2 décembre, M. Park se sépara de l'estimable docteur Laidley. Il prit, en qualité d'interprète, un domestique nègre nommé *Johnson*, qui parloit facilement

l'anglais et le mandingue. Le docteur lui donna un autre nègre appellé *Demba*, jeune homme intelligent et gai, qui parloit le mandingue et le serawoulli. Il eut enfin pour troisième compagnon de voyage un nègre forgeron, qui s'en retournoit dans le Kasson, sa patrie. M. Park montoit un cheval petit, mais vif et très-bon. Ses deux domestiques étoient pourvus d'un âne chacun. Le bagage consistoit en un petit assortiment de grains de verre, d'ambre et de tabac, pour acheter des provisions; en un peu de linge, un parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils et deux paires de pistolets.

L'après-dîner, les voyageurs, après avoir traversé la crique de Walli, s'arrêtèrent chez un riche Slatée qui leur fit préparer un bon souper. En attendant l'heure du repas, un Mandingue leur raconta des histoires qui ressemblent aux contes arabes; mais qui sont, en général, plus gaies. Celle qui suit pourra donner quelque idée des autres.

« Il y a plusieurs années que les habitans

» de Doumasansa, ville des rives de la
» Gambie, étoient inquiétés par un lion
» qui, chaque nuit, leur enlevoit quelque
» tête de bétail. Les dommages qu'il leur
» causoit étoient si fréquens et si considé-
» rables, que plusieurs de ces nègres réso-
» lurent d'aller ensemble l'attaquer. Ils le
» découvrirent bientôt; ayant fait feu sur
» lui, ils furent assez heureux pour le bles-
» ser de manière que, quand il voulut
» s'élancer sur eux, il tomba sur l'herbe,
» et ne put pas se relever.

» Cependant l'animal montroit encore
» tant de rage et de vigueur que personne
» n'osoit s'en approcher : alors les nègres
» tinrent conseil entre eux sur les meilleurs
» moyens de le prendre en vie, pour le
» transporter sur la côte, et le vendre aux
» Européens. Un vieillard proposa de dé-
» pouiller de son chaume la couverture
» d'une maison, et de transporter les che-
» vrons bien liés dans toutes leurs parties
» pour en couvrir le lion. Si, en appro-
» chant de l'animal, ajouta le vieillard, il
» fait mine de s'élancer, nous n'aurons
» qu'à laisser tomber la couverture sur nous,

» et lui tirer des coups de fusil à travers
» les chevrons.

» Ce projet fut exécuté. Les chasseurs
» s'avancèrent courageusement vers le
» champ de bataille, portant chacun un
» fusil d'une main, tandis que l'épaule du
» côté opposé soutenoit une partie de la
» couverture. Mais le lion avoit déjà re-
» couvré ses forces, et il montroit tant de
» férocité, que dès que les chasseurs le vi-
» rent, au lieu d'aller plus loin, ils crurent
» prudent de pourvoir à leur propre sû-
» reté, en faisant tomber la couverture sur
» eux. Malheureusement, à l'instant même,
» le lion s'élança vers eux avec agilité, et
» l'animal et les chasseurs se trouvèrent
» renfermés dans la même cage. Le lion y
» dévora ces malheureux tout à son aise;
» et il est très-dangereux aujourd'hui de
» rappeler aux gens de Doumasansa cette
» histoire qui les a livrés à la raillerie des
» peuplades voisines ».

Le lendemain, la petite caravane continua sa route. M. Park, en quittant, à Koutaconda, le royaume de Walli, fut détenu environ une heure pour payer les

droits de passe. Il arriva le 5 à Médina, capitale des états du roi de Woulli.

Le royaume de Woulli offre de toutes parts de petites montagnes couvertes de bois, et les villes sont situées dans les vallées intermédiaires. Chacune de ces villes est environnée d'un assez grand espace de terrein cultivé, dont le produit paroît suffire à la nourriture des habitans. La terre semble très-fertile dans les vallées, et même sur les hauteurs, à l'exception des crêtes, où les pierres ferrugineuses et les arbustes rabougris annoncent un sol infécond. Les principales productions de ce royaume sont le coton, le tabac et les légumes. On les recueille dans les vallées; car les collines sont réservées pour la culture de diverses sortes de grains.

Les habitans de ce pays sont Mandingues, les uns mahométans, les autres païens. Ceux-ci sont beaucoup plus nombreux que les autres, et le gouvernement du pays est entre leurs mains. Quoique les plus respectables des mahométans soient souvent consultés dans les affaires importantes, ils n'ont point de part dans l'administration,

qui dépend entièrement du roi et des grands officiers de l'état.

Le surplus se divise en hommes libres et en esclaves. Les Slatées sont considérés comme les principaux des hommes libres ; mais dans toutes les classes, les vieillards sont traités avec beaucoup de respect.

A la mort du roi, son fils lui succède dès qu'il est majeur. Si le roi ne laisse point de fils, ou si ce fils est en minorité, les grands de l'état défèrent la couronne au plus proche parent du monarque. Les revenus du gouvernement consistent dans les contributions qu'on lève au besoin sur le peuple, et dans les droits qu'on perçoit sur tout ce qui traverse le pays.

Médina, capitale du royaume, contient de huit cents à mille maisons. Elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre, revêtue de pieux pointus et d'arbustes épineux. Mais l'entretien de la muraille est négligé, et la palissade souffre beaucoup de la rapacité des femmes du voisinage, qui vont en arracher les pieux pour allumer leur feu.

M. Park logea chez un des parens du

roi. Son hôte le prévint que, lorsqu'il seroit présenté au monarque, il ne devoit pas se hasarder à lui prendre la main, faveur qui ne s'accordoit pas aux étrangers. Ce roi étoit un vieillard nommé *Jatta*. M. Park le trouva devant sa porte, assis sur une natte. On avoit allumé devant lui un grand feu; car les Africains sont sensibles aux moindres variations de la température. Beaucoup d'hommes et de femmes rangés à ses côtés, chantoient en battant la mesure avec leurs mains. Il permit très-obligeamment à M. Park de passer dans ses états, ajoutant même qu'il prieroit le ciel pour sa santé; mais il lui conseilla de renoncer au projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique, lui disant qu'il éprouveroit le même sort que le major Houghton, assassiné dans ces contrées. M. Park lui ayant répondu qu'il étoit déterminé à braver tous les dangers, il secoua la tête, et n'essaya pas plus long-temps de le dissuader; il lui donna seulement un guide pour le conduire en sûreté jusqu'à la frontière de son royaume. Un des nègres qui étoient à la suite de notre Voyageur, voulant témoigner

au roi combien ils étoient sensibles à sa bienveillance, se mit à chanter, ou plutôt à mugir, un cantique arabe; et à la fin de chaque verset, le roi et tous les siens, quoiqu'ils fussent kafirs, se frappoient le front avec la main, et crioient d'une voix haute, et avec beaucoup de solennité : *Amen, amen.* M. Park prit congé de ce bon vieillard; ils se firent des présens réciproques.

Notre Voyageur s'étant remis en route, passa la nuit du 6 à Konjour, petit village où les gens de sa suite tuèrent, avec de cérémonies religieuses, un très-beau mouton, dont ils firent cuire une partie pour le souper. M. Park en donna les cornes à deux d'entr'eux. Elles étoient du nombre de celles qu'on estime beaucoup, attendu qu'on en fait aisément des espèces d'étuis dans lesquels on renferme des charmes ou amulettes que les nègres appellent *saphis*, et qu'ils portent constamment sur eux. Ces saphis sont des versets du koran, que les prêtres mahométans écrivent sur de petits morceaux de papier, et vendent aux nègres; et ceux-ci ont la stupidité de leur supposer une vertu extraordinaire. Cette

superstition s'étend même aux nègres païens, qui placent leur confiance, non dans les sentences du prophète, mais dans la seule écriture, considérée par eux comme une espèce de magie.

En entrant le 8 à Color, ville considérable, M. Park remarqua qu'on avoit appendu à un arbre une espèce d'habit de masque fait d'écorce d'arbre, et qu'on lui dit appartenir au *Mombo - Jombo*. Cet étrange épouvantail se trouve dans toutes les villes mandingues, et les nègres païens s'en servent pour faire respecter l'autorité maritale parmi leurs femmes, que la jalousie expose entre elles à de fréquentes disputes. Alors l'interposition du *Mombo - Jombo* est toujours décisive.

Ce personnage, qu'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit par lui, se déguise, le soir, sous l'habit dont il vient d'être parlé, et armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son arrivée en faisant des cris épouvantables dans les bois voisins. Dès qu'il fait nuit, il entre dans la ville, et se rend au Bentang, où aussitôt tous les habitans ne manquent

pas de s'assembler, au grand déplaisir des femmes, dont chacune tremble d'être l'objet de cette apparition. La cérémonie commence par des chansons et des danses qui durent jusqu'à minuit. Alors le Monbo désigne la femme coupable. Cette infortunée est à l'instant saisie, dépouillée de ses vêtemens, et cruellement frappée de la baguette du Mombo, au milieu des cris et de la risée des spectateurs, parmi lesquels on distingue surtout les autres femmes. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare.

Le guide que le roi de Woulli avoit donné à M. Park se sépara de lui, le 11, à Koujar, ville frontière du royaume, après en avoir reçu un peu d'ambre à titre de présent.

La vue d'un Européen n'étoit pas totalement étrangère aux habitans de Koujar, puisque la plupart d'entre eux avoient été sur les bords de la Gambie; malgré cela, ils regardoient M. Park avec un mélange de curiosité et de respect, et l'après-midi ils l'invitèrent à se rendre au Bentang, pour y voir un combat à la lutte, amusement

fréquent chez les Mandingues. Les spectateurs forment un grand cercle autour des lutteurs, qui joignent l'adresse à la force et à l'agilité. Ils n'ont d'autres vêtemens qu'une paire de caleçons courts, et ils oignent leur corps avec de l'huile ou du beurre. Ceux que vit M. Park s'approchèrent l'un de l'autre, s'évitèrent, étendirent un bras pendant long-temps; enfin l'un d'eux s'élança et saisit son adversaire par le genou. Ils montrèrent tous deux beaucoup d'intelligence; mais la force triompha. Peu d'Européens auroient été en état de se mesurer avec le vainqueur. Il est nécessaire de remarquer que les combattans étoient animés par la musique d'un tambour, dont la cadence régloit assez bien leurs mouvemens.

La lutte fut suivie de la danse; les danseurs étoient nombreux. Ils avoient tous de petits grelots autour des bras et des jambes, et leurs pas étoient réglés par le son du tambour. Celui qui battoit cet instrument se servoit d'une baguette crochue qu'il tenoit dans sa main droite, et de temps en temps il amortissoit le son de l'autre

main, afin de varier la musique. Dans ces assemblées, le tambour sert aussi à maintenir l'ordre parmi les spectateurs, et pour cela, on lui fait imiter le son de certaines phrases mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'assemblée croit entendre les mots *ali bœ si*, c'est-à-dire, asseyez-vous tous; et à l'instant tous les spectateurs s'asseyent. Au moment où les combattans s'avancent l'un vers l'autre, le tambour dit: *Amouta*, *amouta*, saisissez-vous, saisissez-vous.

On servit à M. Park, pour rafraîchissement, une liqueur semblable à la meilleure bière forte, et qui venoit d'être faite avec de la drêche et du millet.

Le 12 décembre, les Voyageurs, après avoir fait provision d'eau, entrèrent dans le désert qui s'étend entre le royaume de Woulli et celui de Bondou. A peine avoient-ils fait un mille, que les nègres voulurent s'arrêter pour préparer un saphi, ou charme, qui garantît la sûreté de la caravane dans la traversée du désert. Cette conjuration consistoit à marmotter quelques

paroles, et à cracher sur une pierre qui étoit jetée sur le chemin. Les nègres répétèrent trois fois la même cérémonie; après quoi ils se remirent en route avec la plus grande confiance. Tous étoient persuadés que, semblable au bouc émissaire, la pierre conspuée emportoit avec elle tout ce que les puissances malfaisantes auroient pu leur attirer de fâcheux. La conjuration faite, ils marchèrent jusqu'à midi ; alors ils firent halte sous un grand arbre qui offroit un aspect fort singulier; car toutes ses branches étoient couvertes de lambeaux d'étoffe que différens voyageurs y avoient attachés. Probablement cet usage a dû son origine au désir d'indiquer le voisinage d'une source d'eau; et avec le temps, il est devenu si sacré, que personne n'ose passer par là sans suspendre à l'arbre son tribut. M. Park se soumit à la coutume.

Après avoir passé la nuit sur la terre nue, il arriva, le 13, à Tallika, ville du royaume de Bondou, sur les confins du désert. Il observe, en quittant le territoire de Woulli, qu'il y fut toujours bien accueilli par les habitans, et qu'ayant insensiblement

surmonté la répugnance que lui inspiroit d'abord la manière de vivre des Africains, il finit par trouver leurs mets assez bons.

CHAPITRE IV.

M. Mungo Park traverse le Royaume de Bondou. — Ses entrevues avec le roi. — Il arrive dans le Kajaaga. — Remarque sur le Bondou et sur les Foulahs.

TALLIKA est habitée en grande partie par des Foulahs mahométans. Ces nègres s'enrichissent presque tous, soit en fournissant des provisions aux caravanes, soit en vendant l'ivoire que leur procure la chasse des éléphans, à laquelle ils sont très-adroits.

Un officier du roi de Bondou réside à Tallika, pour veiller à l'arrivée des caravanes qui sont taxées suivant le nombre

d'ânes chargés qu'elles conduisent. M. Park logea dans la maison de cet officier, et convint de lui donner cinq barres pour qu'il l'accompagnât à Fatteconda, lieu de la résidence du roi.

Ils partirent le 14 décembre, et s'arrêtèrent pour passer la nuit dans un petit village appelé Ganado, bâti sur une plaine riante et fertile. La nuit étoit déjà fort avancée, sans qu'aucun d'eux songeât à s'aller reposer. Ils étoient amusés par un chanteur ambulant qui leur fit des contes très divertissans et leur joua des airs fort agréables, en soufflant sur la corde d'un arc et la frappant en même temps avec une baguette.

Le lendemain, après avoir traversé le Nériko, bras de la rivière de Gambie, la caravane alla coucher à Kourkarany, ville mahométane, entourée d'une haute muraille et possédant une mosquée. Un marabou fit voir à M. Park plusieurs manuscrits Arabes, et particulièrement l'alschara, dont il lui expliqua plusieurs passages en Mandingue.

Le 18 décembre, M. Park ayant fait de

grandes provisions dans un petit village appelé Douggi, sa caravane se grossit d'un grand nombre de Foulahs et d'autres nègres, de sorte qu'il ne craignit plus d'être pillé dans les bois. Vers les onze heures du matin, un des ânes s'arrêta tout à coup au milieu du chemin, sans vouloir avancer. Alors les nègres coupèrent une branche d'arbre fourchue, mirent la fourche dans la bouche de l'âne pour lui servir de frein, attachèrent les deux petits bouts par-dessus sa tête, et laissèrent pendre le gros bout, afin qu'il pût heurter la terre, toutes les fois que l'âne baisseroit la tête. L'animal ainsi arrangé, marcha d'un pas tranquille et grave. Il tint même bientôt la tête haute pour éviter les cruels contre-coups que donnoit à ses dents le heurtement des pierres et des racines. Cette manière de dompter un âne rétif parut très-risible à M. Park. Ses compagnons de voyage lui dirent qu'elle étoit constamment employée par les Slatées, et toujours avec succès.

La caravane s'arrêta le 19 dans un grand village dont plusieurs habitans sont vêtus d'une gaze très-fine, faite en France, et

qu'ils appellent *Bikoui.* Ce vêtement léger, aérien, et très-propre à laisser apperçevoir les formes du corps, plaît beaucoup aux dames de ce pays. Cependant elles n'ont rien, dans leurs manières, qui corresponde à cette parure; car elles sont grossières et excessivement importunes. M. Park fut obsédé par une foule d'entre elles qui lui demandoient de l'ambre, des grains de collier et autres bagatelles, avec des instances si vives qu'il étoit impossible d'y résister. Elles déchirèrent son manteau, coupèrent les boutons des vêtemens de ses domestiques, et lorsqu'il eut pris le parti de leur échapper en remontant à cheval, elles le poursuivirent à plus d'un demi-mille.

Le 20 décembre, notre voyageur arriva dans un grand village au-delà de Soubrodouka, sur les bords du Falemé. Les habitans étoient occupés à la pêche. Ils prenoient les gros poissons dans de longs paniers de roseaux fendus, placés dans le fort de courans artificiels, dont la violence empêchoit les poissons d'en sortir lorsqu'ils s'y étoient précipités. Quant aux petits pois-

sons, les pêcheurs de Falemé les prennent très-habilement avec des éperviers de fil de coton. Ces petits poissons ne sont pas plus gros que des sardines, et ceux qui en font le commerce les préparent diversement. Le plus souvent, dès qu'ils sont pêchés, ils les pilent dans un mortier de bois, ensuite ils les entassent en forme de pain de sucre, et les font sècher au soleil. Ils les vendent fort cher sur la rive septentrionale du Sénégal où le poisson est très-rare. Pour les manger, on les fait dissoudre dans de l'eau bouillante, et on les mêle ensuite avec le kouskous.

M. Park, en reprenant le chemin du village, rencontra un vieux scherif maure qui lui donna sa bénédiction, et lui demanda un peu de papier pour écrire des saphis. Cet homme qui avoit vu le major Houghton, raconta qu'il avoit péri chez les Maures. Notre voyageur lui donna quelques feuilles de papier. Le vieux scherif reçut un pareil tribut du nègre forgeron qui voyageoit avec M. Park ; car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présens au vieux, afin d'obtenir leur

bénédiction qui est prononcée en arabe, et reçue avec beaucoup d'humilité.

Le 21, après avoir traversé le Falemé, les voyageurs entrèrent dans Fatteconda, capitale du royaume de Bondou, et peu après ils furent invités à aller loger dans la maison d'un très-estimable Slatée. Les villes d'Afrique n'ont point d'auberges, de sorte qu'en y arrivant, les étrangers se rendent au Bentang où quelque habitant ne tarde pas à aller leur offrir l'hospitalité.

M. Park se rendit ensuite auprès du roi qu'il trouva dans la campagne, assis sous un arbre. On lui dit que ce prince donnoit souvent audience de cette manière, afin de ne pas être importuné par la foule. M. Park et son interprète pûrent seuls approcher du monarque qui le reçut avec politesse, et l'invita à revenir dans la soirée. M. Park redoutoit de sa part quelque perfidie, parce qu'il savoit qu'il s'étoit conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Hougton. En conséquence, pour se le rendre favorable, il lui porta une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre et son parasol. Comme il ne doutoit point que

l'on ne visitât son bagage, il cacha dans le toit de la maison quelques objets précieux, et voulant surtout conserver un habit bleu qui étoit tout neuf, il s'en revêtit.

L'enceinte des maisons occupées par le roi et par sa famille étoit fortifiée par une très-haute muraille, et divisée en plusieurs cours. A la première entrée, M. Park vit un factionnaire avec un fusil sur l'épaule, et pour pénétrer jusqu'au roi, il lui fallut passer par un chemin tortueux et par différentes portes, à chacune desquelles il y avoit des sentinelles.

Parvenus à l'entrée de la cour près de laquelle etoit l'appartement du roi, le guide et l'interprète de M. Park, pour se conformer à l'usage, ôtèrent leurs sandales. Le premier prononça très-haut le nom du roi, et le répéta jusqu'à ce que ceux qui étoient dans l'appartement lui répondissent. M. Park, introduit auprès du roi, lui répéta ce qu'il lui avoit dit au sujet de son voyage; mais ce prince qui, le matin, n'avoit fait aucune objection, ne parut alors qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui étoit totalement étrangère. M. Park

lui ayant ouvert son porte-manteau et fait voir ses effets, le monarque fut alors convaincu de la sincérité des discours de l'étranger. Ses soupçons avoient pour fondement l'idée où il étoit que tout homme blanc devoit nécessairement faire le commerce. Il fut très content des présens qui lui furent offerts. Le parasol surtout lui fit un grand plaisir ; ses officiers et lui ne pouvoient se lasser d'admirer l'usage d'une si merveilleuse machine.

Au moment où M. Park voulut prendre congé du roi, ce prince commença un long discours à la louange des blancs dont il vanta surtout les immenses richesses et la générosité. Passant ensuite à l'éloge de l'habit bleu dont les boutons jaunes sembloient être infiniment de son goût, sa péroraison fut une prière de le lui donner : il assura M. Park, pour le dédommager d'un tel sacrifice, qu'il porteroit cet habit dans toutes les grandes occasions, et qu'il instruiroit tous ceux qui le lui verroient de l'extrême libéralité de l'homme blanc.

Cette prière d'un prince africain, dans ses états, n'étoit qu'une manière d'obtenir

avec douceur ce qu'il avoit le pouvoir de prendre par force. M. Park dont l'intérêt n'étoit pas de l'irriter, ôta donc tranquillement son habit, le seul de quelque valeur qu'il eut alors, et le mit aux pieds du monarque. Flatté de sa complaisance, ce prince lui fit donner beaucoup de provisions, et cinq drachmes d'or, pour qu'il pût s'en procurer d'autres. Il se plaignit le lendemain d'être malade, et voulut que M. Park le saignât ; mais dès qu'il vit son bras lié et la lancette ouverte, il manqua de courage, et envoya l'étranger dans l'appartement de ses femmes qui désiroient beaucoup de le voir.

A peine M. Park y fut-il entré, qu'il se vit environné de tout le sérail. Les unes lui demandoient des médecines, les autres de l'ambre, et toutes vouloient être saignées. Elles étoient au nombre de dix à douze, la plupart jeunes et jolies. Elles plaisantèrent M. Park avec beaucoup de gaîté sur différens sujets ; elles rioient surtout de la blancheur de sa peau et de la longueur de son nez, qu'elles croyoient artificielles. Elles disoient qu'on avoit blan-

chi sa peau, en le plongeant dans du lait lorsqu'il étoit encore enfant, et qu'on avoit allongé son nez en le pinçant tous les jours jusqu'à ce qu'on l'eut entièrement déformé.

Le 25 décembre au matin, la caravane partit de Fatteconda, sans que son bagage eut été visité; ce qui, de la part du prince, étoit la marque d'une extrême bienveillance. Arrivés à la frontière du royaume de Bondou, lieu dangereux pour les étrangers, nos voyageurs se décidèrent à ne marcher que la nuit. Ils prirent deux guides pour les conduire dans les bois, et dès que les gens du village qu'ils avoient à traverser furent endormis, ils se mirent en route.

Il faisoit un très-beau clair de lune. La tranquillité de l'air, la vaste solitude de la forêt, et le hurlement des bêtes féroces, rendoient la scène très-imposante. Nos voyageurs gardoient tous le silence, ou s'ils se disoient un mot, c'étoit à voix basse; mais chacun d'eux étoit attentif à ce qui se passoit autour de lui, et les compagnons de voyage de M. Park cherchoient à lui

donner des preuves de leur perspicacité, en lui montrant les loups et les hyènes qui se glissoient, comme des ombres, de buissons en buissons.

La caravane s'arrêta le jour suivant à Joag, dans le royaume de Kajaaga. Comme ce royaume diffère à beaucoup d'égards de celui de Bondou, M. Park, avant de quitter ce dernier pays, entre dans quelques détails sur les mœurs de ses habitans.

Le Bondou se trouvant situé entre la Gambie et le Sénégal, est nécessairement un lieu de passage pour les caravanes qui se rendent de l'intérieur sur la côte pour le commerce des esclaves et du sel. Les droits qu'on leur impose sont considérables; aussi le roi de Bondou ne manque-t-il ni d'armes, ni de munitions; ce qui le rend redoutable à tous ses voisins.

Les Foulahs, sont après les Mandingues, la nation la plus considérable de ce royaume. Ils sont naturellement d'un caractère doux et facile; mais les maximes peu charitables du koran les ont rendus moins bienveillans envers les étrangers, et même envers les autres peuplades nègres auxquelles ils

se croient supérieurs. Le mahométisme s'est étendu chez eux par un moyen plus efficace et plus doux que celui de la persécution religieuse, ce moyen est l'établissement dans toutes les villes de petites écoles, où beaucoup d'enfans de païens, comme ceux des mahométans, apprennent à lire le koran et sont instruits des préceptes du prophète. M. Park vit, pendant son voyage, plusieurs de ces écoles; il y remarqua avec plaisir l'extrême docilité et l'air respectueux des enfans auxquels il ne manque que de meilleurs instituteurs et une plus pure doctrine.

Les Foulahs, ainsi qu'il a déjà été observé, sont pasteurs et agriculteurs; c'est surtout dans le royaume de Bondou qu'ils sont opulens. Les soins qu'ils ont de leur bétail le rendent extrêmement doux et familier. Aux approches de la nuit, ils l'enferment dans des parcs qu'ils appellent *Korries.* Dans le milieu de chaque Korrie, il y a une cabane où des bergers veillent durant la nuit, afin d'écarter les voleurs et les bêtes féroces.

Les Foulahs traient matin et soir leurs

vaches, dont le lait est délicieux, mais peu abondant. Ils n'en font usage que lorsqu'il est aigre. On tire de ce lait une crême très-épaisse dont on fait du beurre en le battant avec force dans une calebasse. Ensuite on fait fondre ce beurre et on le conserve pour s'en nourrir et pour s'en oindre le corps. Il est étonnant que l'art de faire du fromage leur soit inconnu.

Indépendamment du bétail, qui fait leur principal richesse, les Foulahs ont d'excellens chevaux qui paroissent être un mélange des races arabe et africaine.

CHAPITRE V.

Observation sur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — M. Park est volé. — Charité d'une femme esclave. — Il part pour le Kasson.

NOTRE jeune voyageur croit que, dans le royaume de Kajaaga, l'air est plus pur et le climat plus sain que dans les contrées qui se rapprochent de la côte. Ce pays n'offre partout qu'un mélange agréable de collines et de vallées, et le paysage est encore embelli par les eaux tortueuses du Sénégal qui descendent des montagnes de roche placées au centre de l'Afrique.

Les Serawoullis, habitans du Kajaaga, sont d'un noir de jais. Leur gouvernement est monarchique. Ils sont très-adonnés au commerce, et renommés pour la facilité

et la loyauté avec laquelle ils le font; mais ils se donnent beaucoup de peine pour s'enrichir. Ils font un profit considérable sur le sel et sur les toiles de coton, qu'ils vont vendre au loin. Quand un marchand serawoulli est de retour d'une de ces expéditions, tous ses voisins se rassemblent pour le féliciter: alors il signale sa libéralité par quelques présens. Mais s'il n'a pas réussi dans ses entreprises, sa maison est bientôt désertée, et tout le monde le regarde comme un homme peu intelligent, qui, selon l'expression du pays, a voyagé bien loin pour ne rapporter que les cheveux de sa tête.

A son arrivée à Joag, M. Park logea chez l'alkaïd, qui, dans ce pays, porte le nom de *douty*. La ville, qui contient environ deux mille habitans, est entourée d'une haute muraille dans laquelle on a pratiqué grand nombre de meurtrières; chaque maison est également défendue par un enclos, fortifications redoutables pour le pays.

Le soir, on invita M. Park à des jeux publics par lesquels on célèbre toujours

l'arrivée d'un étranger. Il vit une foule de peuple faisant un grand cercle autour de quelques danseurs. Il y avoit de grands feux allumés, et quatre tambours qui battoient avec beaucoup d'ensemble et de justesse. Cependant la danse consistoit plus en gestes expressifs et variés qu'en pas difficiles et en attitudes gracieuses.

M. Park fut réveillé désagréablement, au milieu de la nuit, par dix cavaliers armés que le roi du pays envoyoit à la recherche de l'homme blanc. L'un d'eux, qui avoit sur lui un nombre considérable de saphis, lui dit en mandingue qu'il étoit entré dans la ville du roi sans payer les droits et sans faire aucun présent au monarque; et que, suivant les loix du pays, ses gens, ses animaux, ses bagages devoient être confisqués. Il ajouta qu'ils avoient ordre de le mener, de gré ou de force, à Maana, lieu de la résidence du roi.

Le douty conseilla tout bas à M. Park d'éviter, à quelque prix que ce fût, de s'y rendre, parce que si ce prince découvroit parmi ses effets quelque chose qui lui convînt, il se l'approprieroit sans scrupule.

Cet avis fit désirer à M. Park d'entrer en capitulation. Il observa aux envoyés du roi que, s'il avoit manqué aux usages, c'étoit uniquement par inexpérience, et qu'il étoit prêt à réparer sa faute. En achevant ces mots, il leur présenta les cinq drachmes d'or que le roi de Bondou lui avoit données, et les pria de les offrir de sa part à leur monarque. Ils ne balancèrent pas à les prendre; mais M. Park ne put s'opposer à ce qu'ils visitassent son bagage; et ils emportèrent au moins la moitié de ses effets, dont il avoit heureusement caché une partie.

Cet événement jeta la petite caravane dans un accăblement qu'un mauvais souper, fait après vingt-quatre heures de diète, ne fut pas propre à diminuer beaucoup. Johnson se moquoit de l'idée de poursuivre la route sans argent; et le forgeron, tremblant d'être vu, n'osoit parler, de peur qu'on ne le reconnût pour un sujet du roi de Kasson, contre lequel celui de Kajaaga faisoit alors des préparatifs de guerre.

Ils passèrent la nuit auprès d'un petit

feu, et le lendemain, leur situation fut véritablement affligeante. Il leur étoit impossible de se procurer des provisions sans les payer, et ils ne pouvoient montrer de la verroterie ou de l'ambre, sans exposer le peu qui leur restoit à la rapacité du roi.

Vers le soir, M. Park étoit assis trisrement dans le bentang, lorsqu'une vieille femme esclave passant avec un panier sur la tête, lui demanda s'il avoit dîné. Il ne répondit pas, croyant qu'elle se moquoit de lui. Mais Johnson dit à la vieille que des envoyés du roi avoient dérobé à son maître tout son argent. La bonne femme parut extrêmement touchée; elle mit son panier à terre, en tira quelques poignées de pistaches et les donna au Voyageur, en s'éloignant avec une promptitude qui ne lui permit pas de la remercier.

Cet incident, quoique léger, causa beaucoup de plaisir à M. Park; il fut attendri d'un tel acte de sensibilité de la part d'une pauvre esclave qui, sans le connoître, et privée d'instruction, n'avoit écouté, pour le secourir, que l'impulsion de son

cœur, et le sentiment de ses propres maux (1).

A peine la vieille femme avoit quitté notre Voyageur, qu'on vint lui annoncer la visite de Demba Sego, neveu du roi de Kasson. Il avoit été envoyé en ambassade auprès du roi de Kajaaga pour tenter une pacification qui n'avoit pu s'opérer, et il s'en retournoit dans son pays. Ayant appris qu'il y avoit à Joag un homme blanc qui avoit dessein de se rendre dans le royaume de Kasson, il eut la curiosité de le voir. M. Park ne lui cacha point l'embarras dans lequel le laissoit l'injustice dont il venoit d'être la victime. A l'instant, Demba lui offrit obligeamment sa protection, en lui disant qu'il lui serviroit de guide jusque dans le Kasson, et qu'il se rendroit garant de sa sûreté, pourvu qu'il voulût partir le lendemain matin.

M. Park accepta cette offre avec beau-

(1) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

VIRGIL.

Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts?

VOLTAIRE.

coup de reconnoissance, et le 27 décembre, ils se mirent en marche au point du jour, au nombre de trente. Ils arrivèrent le 28 sur les bords du Sénégal, aux lieux où ce fleuve sépare le royaume de Kajaaga de celui de Kasson, sur le territoire duquel ils débarquèrent, après un passage périlleux pour les hommes, et difficile pour les animaux.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Tiesie. — Description de cette ville. — M. Mungo Park y éprouve de mauvais procédés. — Il se rend à Kouniakary, capitale du royaume.

Dès que le débarquement fut fait, Demba Ségo dit à M. Park que l'ayant mis hors de tout danger dans les états de son oncle, il attendoit de lui quelque riche présent en témoignage de reconnoissance. Ce discours surprit d'autant plus notre Voyageur, que Demba Ségo n'ignoroit pas

le vol qui lui avoit été fait à Joag. Mais, comme il eût été imprudent de se plaindre, il lui donna, sans la moindre objection, sept barres d'ambre et un peu de tabac, ce qui parut le satisfaire.

M. Park, après une longue journée de marche à travers un pays dans lequel il vit plusieurs rochers de granit blanc, arriva à Tiesie, et logea chez le commandant de la ville, Tigitty Ségo, père de Demba, qui, paroissant se méfier de notre Voyageur, lui recommanda de se rendre à Kouniakary, résidence du roi son frère.

Le lendemain, 31 décembre, Demba Ségo eut ordre d'aller, avec vingt cavaliers, dans une ville du Gédumah, pour appaiser une querelle qui s'étoit élevée entre les Nègres et les Maures. Il emprunta le cheval de M. Park, en disant que la vue de la bride et de la selle lui donneroit de la considération parmi les Maures. Il promit de revenir dans trois jours, pendant lesquels M. Park eut le loisir de se promener dans la ville et d'en examiner les habitans, qui l'accueillirent avec bienveillance.

Tiesie est une grande ville qui n'est point murée, et n'a d'autre secours contre les attaques de l'ennemi qu'une espèce de citadelle. Quoique les habitans soient riches en bétail et en grains, ils ne sont pas difficiles sur leurs alimens. Grands et petits, maîtres et esclaves, tous mangent les rats, les taupes, les écureuils, les serpens, les sauterelles. Un soir, les gens de M. Park furent invités à une fête où ils furent amplement régalés. Vers la fin du repas, un d'eux qui croyoit avoir mangé d'excellent poisson et du kouskous, trouva dans le plat un morceau de peau très-dure que M. Park reconnut pour être de la peau de serpent. Les Tiesiens ont une coutume bien plus extraordinaire; leurs femmes n'ont pas le droit de manger un œuf. Cette interdiction, dont quelque ancienne superstition paroît être l'origine, est rigoureusement observée, et la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme dans ce pays-là, c'est de lui offrir un œuf.

Le troisième jour après le départ de son fils, Tigitty Ségo tint un palaver pour juger un vieux prêtre buschréen, prévenu d'avoir,

par un abus de son ministère, séduit la femme d'un jeune kafir son ami. La cause fut plaidée de part et d'autre avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Le buschréen ayant été convaincu du crime dont on l'accusoit, fut condamné à être réduit en captivité et vendu, ou à fournir deux esclaves pour son rachat, si le kafir y consentoit. Mais celui-ci ne voulant pas user de tous ses droits contre le coupable, demanda, pour toute satisfaction, qu'il fût fouetté devant la porte de Tigitti Ségo; ce qui fut exécuté. Le patient fut attaché par les mains auprès d'un grand poteau; le bourreau s'arma ensuite d'une longue baguette noire, la fit tourner plusieurs fois par-dessus sa tête, et en frappa le buschréen avec tant de force, que le malheureux fit retentir les bois de ses cris. La foule des spectateurs applaudit par des éclats de rire et par des huées à cette juste punition, qui fut (et cette particularité est assez remarquable) de *quarante coups moins un*, selon la loi de Moïse.

Le 4 janvier (1796), Demba Ségo n'étant pas encore de retour, M. Park, en se

promenant, alla voir arriver un convoi de vivres achetés des villages voisins par Tigitty Ségo, et destinés à l'approvisionnement de Tiesie, qui, comme ville frontière, devoit probablement être exposée pendant la guerre aux incursions des Maures du Gédumah. Ce convoi étoit composé de quatre cents hommes, marchant en bon ordre, et portant sur la tête de grandes calebasses remplies de grains et de pistaches. Une nombreuse garde d'archers les précédoit; et huit chanteurs étoient à leur suite. A l'approche de la ville, ces chanteurs entonnèrent des couplets dont toute la troupe répétoit le refrein, en frappant sur de gros tambours. Les provisions furent déposées solennellement chez Tigitty Ségo, et la nuit se passa en réjouissances.

Le 5 janvier, une ambassade de dix personnes arriva dans Tiesie de la part du roi de Fouta-Torra, pays situé à l'occident du Bondou. Les envoyés déclarèrent au peuple assemblé, « que s'il n'embrassoit pas la » religion mahométane, et ne prouvoit pas » sa conversion en faisant chaque soir onze » prières publiques, leur roi romproit la

» neutralité, et joindroit ses armes à celles » du roi de Kajaaga ». Quelque humiliante que fût cette condition, celui qui l'imposoit étoit trop puissant pour que les Tiésiens ne s'y soumissent pas.

Ce ne fut que le 8 que Demba Ségo ramena le cheval de notre Voyageur, qui, impatient de se rendre à Kouniakary, voulut prendre sur-le-champ congé de ses hôtes; mais, avant de le laisser partir, leur rapacité le dépouilla de la moitié des débris de son bagage, échappés aux voleurs de Joag.

Les Voyageurs quittèrent Tiésie le 10 janvier de très-grand matin. Le 11, après avoir passé le Krieko, rivière très-rapide, qui est un bras du Sénégal, ils découvrîrent la ville de Jumbo, patrie du forgeron, qui en étoit absent depuis plus de quatre ans. Son frère avoit été informé de son retour par quelques voyageurs, et bientôt on le vit venir à sa rencontre, accompagné d'un chanteur. Il amenoit un cheval au forgeron, afin qu'il entrât dans sa ville natale d'une manière un peu distinguée, et il pria M. Park et sa suite de

mettre une bonne charge de poudre dans leurs fusils.

En avançant vers Jumbo, le chanteur marchoit le premier, suivi des deux frères. Les Voyageurs ne tardèrent pas à être joints par beaucoup de gens qui témoignoient, par leurs chants et par leurs gambades, la joie qu'ils avoient de revoir leur ancien compatriote. En entrant dans la ville, le chanteur improvisa une chanson à la louange du forgeron; il vanta son courage à surmonter beaucoup de difficultés, et conclut en invitant les amis de son héros à lui préparer un repas abondant.

Arrivés devant la maison du forgeron, les Voyageurs mirent pied à terre, et firent une décharge de leurs fusils. Ce nègre reçut de tous ses parens un accueil très-tendre, et il montra lui-même beaucoup de sensibilité; car la nature qui, chez ce peuple n'est point étouffée par la contrainte, y conserve dans ses émotions toute sa force et toute sa naïveté. Au milieu de ses transports, on conduisit la mère du forgeron, qui étoit aveugle, très-vieille, et marchoit appuyée sur un bâton. Tout le monde lui

fit place ; elle étendit la main sur son fils, en le félicitant sur son retour. Ensuite elle lui toucha les mains, les bras, le visage ; elle étoit dans le ravissement.

Pendant les premiers momens de cette touchante et tumultueuse entrevue, M. Park, pour ne point la troubler, se tint à l'écart à côté d'une chaumière. Il croit d'ailleurs que personne ne le remarqua, tant le forgeron captivoit puissamment l'attention des spectateurs. Au bout de quelque temps, ils s'assirent tous. Le forgeron fut engagé par son père à raconter ses aventures. Après avoir plusieurs fois remercié Dieu du succès de son voyage, il fit le tableau de ce qui lui étoit arrivé en se rendant sur les bords de la Gambie, de ses occupations et de ses gains à Pisania, et enfin des dangers qu'il avoit essuyés à son retour. C'est alors qu'il eut souvent occasion de parler de M. Park ; il se servit de plusieurs expressions très-fortes pour peindre la bienveillance de l'homme blanc ; puis tout à coup montrant l'endroit où se tenoit M. Park, il s'écria : *Affille ibi siring*, ce qui signifie : Voyez-le là assis.

A l'instant tous les yeux furent tournés sur notre Voyageur; on eût dit qu'il venoit de tomber du sein des nuages. Tous étoient surpris de ne pas l'avoir plutôt apperçu; quelques femmes et quelques enfans se reculèrent même avec un sentiment d'inquiétude; mais, rassurés par le forgeron, ils se rapprochèrent peu à peu; quelques-uns même se hasardèrent jusqu'à toucher ses vêtemens; d'autres conservoient leur défiance, et prenoient la fuite au moindre mouvement qu'il faisoit. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que toute crainte disparut. M. Park passa le reste de la journée et le lendemain à se réjouir avec ces bonnes gens; ensuite il s'occupa de son départ. Le forgeron voulut l'accompagner à Kouniakary, où ils se rendirent le 14 janvier. Ils se détournèrent un peu du grand chemin pour passer dans un village appellé Soulo, où M. Park vouloit voir un slatée nommé Selim Daucari, qui faisoit le commerce de Gambie, et jouissoit d'une grande considération. Le docteur Laidley, qui le connoissoit beaucoup, lui avoit confié des marchandises pour la valeur de cinq

esclaves, et avoit donné un ordre à M. Park pour en recevoir le montant. Ce slatée reçut le Voyageur avec beaucoup d'honnêteté ; M. Park se rendit avec lui à Kouniakari, où le roi l'attendoit impatiemment ; ils ne purent cependant le voir le même jour, étant arrivés une heure après le coucher du soleil.

CHAPITRE VII.

Entrevue avec le roi de Kasson. — Départ pour le Kaarta. — M. Park est admis à l'audience du roi. — Il se rend dans le Ludamar.

Le lendemain matin, 15 janvier, M. Park, à travers une foule innombrable de curieux, se rendit à l'audience du roi de Kasson, qu'il trouva assis sur une natte dans une grande chaumière. C'étoit un homme d'environ soixante ans. Ses succès à la guerre et la douceur de son gouvernement le

rendoient cher à tous ses sujets. Quand Salim Daucari lui eut expliqué le sujet du voyage de M. Park, il ne parut pas très-persuadé de la vérité de ce qu'on lui disoit; néanmoins il promit de donner au Voyageur tous les secours qui dépendroient de lui, sans lui dissimuler les grands et dangereux obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ses projets. Non-seulement la guerre étoit sur le point de se déclarer entre les royaumes de Kasson et de Kajaaga; mais celui de Kaarta que M. Park devoit traverser ne pouvoit pas manquer d'être enveloppé dans cette guerre; et de plus, il éprouvoit déjà des hostilités de la part des habitans du Bambara. Le roi, qui avoit envoyé des messagers dans le Kaarta pour avoir des informations certaines, conseilla à notre Voyageur d'attendre leur retour, qui devoit être très-prochain. M. Park suivit ce conseil; il témoigna sa reconnoissance au monarque par un présent qui, quoique de peu de valeur, n'en fût pas moins bien reçu. Le roi lui donna en retour un beau taureau blanc. La vue de cet animal fit grand plaisir à la petite caravane, non pas

à cause de sa grosseur, mais parce qu'il étoit blanc; ce qui étoit considéré comme une marque de faveur particulière.

Cependant les finances de M. Park se restaurèrent un peu par le paiement que Salim Daucari lui fit en poudre d'or des trois cinquièmes de ce qu'il devoit au docteur Laidley. Sambo Ségo, second fils du roi, instruit de ce paiement, qu'il croyoit beaucoup plus considérable, insista vivement pour que M. Park lui en fît connoître le montant exact, déclarant que, quelle que fût la somme, elle devoit être partagée avec le roi, et lui faisant entendre qu'il espéroit recevoir un beau présent pour lui et pour ceux de sa suite. Grâce à la médiation de Salim, il finit par se contenter de seize barres de marchandise, avec un peu de poudre et de balles, sous la condition même qu'on n'auroit plus rien à demander à M. Park dans tout le royaume de Kasson.

Dans la matinée du 26 Janvier, M. Park alla se promener sur le sommet d'une montagne voisine, où il jouit d'une vue enchanteresse. Le nombre des villes et des

villages, et les champs cultivés qui les environnent, offroient une perspective d'une beauté supérieure à tout ce que l'Afrique lui avoit offert jusqu'alors. On peut se faire une idée de cette population, en considérant que le tambour de la guerre peut rassembler quarante mille combattans sous les drapeaux du roi.

En parcourant la montagne, M. Park vit des rochers nus et totalement dépourvus de végétation, dont les flancs servent d'asile aux loups et aux hyènes. Le 27 janvier au soir, quelques-uns de ces animaux entrèrent dans le village de Soulo. Les hurlemens épouvantables des chiens ayant averti les habitans de leur approche, ils s'armèrent, prirent plusieurs paquets d'herbe sèche, et marchèrent en troupe vers le parc, qui étoit au centre du village, et où les animaux étoient renfermés : là ils allumèrent leurs paquets d'herbe, et ils coururent vers la montagne en les balançant avec de grands cris. Cette manœuvre épouvanta les bêtes féroces et les fit sortir du village.

Le premier février, les messagers du roi de Kasson arrivèrent du Kaarta. Ils rappor-

toient que les hostilités n'avoient pas encore commencé entre le Bambara et le Kaarta, et qu'il étoit possible à M. Park de traverser ce dernier royaume avant que l'armée du Bambara l'envahît. En conséquence, le 3 février, deux guides à cheval vinrent pour le conduire jusqu'aux frontières du Kaarta, où il parvint le 8, en côtoyant les bords pittoresques du Krieko, qu'il trouva partout bien cultivés et remplis d'habitans. A son départ de Soulo, il s'étoit séparé de son fidèle forgeron.

A midi, les Voyageurs firent halte près d'un korrée, c'est-à-dire, d'un endroit où l'on trouve de l'eau. Avec quelques grains de verroterie, ils achetèrent ce qu'il falloit de lait et de farine de maïs pour leur repas. Là, les provisions sont à si bon marché, et les pasteurs jouissent d'une si grande aisance, qu'ils ne font presque jamais payer aux voyageurs les rafraîchissemens qu'ils leur fournissent.

L'hôte chez lequel ils descendirent le 11, se décida, moyennant une couverture de laine qui lui plaisoit singulièrement, à leur servir de guide et à les protéger jusqu'à

Kemmou, capitale du Kaarta. C'étoit un de ces négres qui, aux pratiques du mahométisme, allient toutes les superstitions de leurs pères, et que les préceptes du prophète n'empêchent pas de boire des liqueurs fortes. Dès que les Voyageurs furent arrivés dans une partie très-sombre et très-solitaire de la forêt, il leur fit signe de s'arrêter; et prenant un morceau de bambou qu'il portoit au cou comme une amulette, il siffla trois fois avec beaucoup de force. M. Park en fut un peu effrayé, craignant que ce ne fût un signal donné pour venir attaquer la caravane; mais le nègre l'assura que son seul but étoit de connoître quel devoit être le succès du voyage. Il mit alors pied à terre, posa sa lance en travers du chemin, dit plusieurs courtes prières, et termina ces simagrées par trois autres forts coups de sifflet. Après avoir écouté quelque temps, comme s'il avoit attendu qu'on lui répondît, il dit aux Voyageurs qu'ils pouvoient avancer sans redouter le moindre péril.

Le 12, ils entrèrent dans la capitale du Kaarta. Elle est située au milieu d'une

plaine vaste et découverte. Le besoin de couper des bois pour bâtir et pour brûler, fait qu'il n'en reste pas un seul brin à deux milles autour de la ville. Ils se rendirent directement dans une cour vis-à-vis la demeure du roi. La foule des curieux rassemblés autour de M. Park étoit si grande, qu'il ne se hasarda pas à descendre de cheval. Il fit annoncer son arrivée au roi, qui lui envoya dire par un messager qu'il seroit bien aise de le voir dans la soirée. Le messager avoit aussi l'ordre de lui préparer un logement, et de veiller à ce qu'on ne lui fît aucune insulte. A peine M. Park se fut-il assis dans la grande chaumière qu'on lui avoit donnée pour logement, que la foule l'y suivit. Les premiers spectateurs firent place à d'autres; et de cette manière, la chambre fut remplie et vidée treize fois de suite.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi fit dire à M. Park qu'il étoit libre, et qu'il désiroit de le voir. Notre Voyageur suivit le messager à travers plusieurs cours entourées de hautes murailles. Il y vit de grands faisceaux d'herbe sèche, liée comme

des bottes de foin, et destinée à nourrir les chevaux, au cas que la ville fût assiégée. En entrant dans la cour où étoit assis le roi, il fut étonné du grand nombre et du bon ordre des gens de sa suite. Tous étoient assis, les hommes à la droite du roi, les femmes et les enfans à sa gauche.

Le roi, dont le nom étoit Daisy Kourabarri, n'avoit dans ses vêtemens rien qui le distinguât de ses sujets. Son trône étoit un banc de terre d'environ deux pieds de haut, et couvert d'une peau de léopard. M. Park, après s'être assis à terre en face du monarque, lui exposa l'objet de son voyage. Celui-ci en parut très-satisfait; mais il lui démontra l'impossibilité de pénétrer dans le Fouladou, déjà occupé par l'armée du roi de Bambara; il ne souhaitoit pas même que M. Park restât dans le Kaarta, de peur que ce royaume venant à être envahi par l'ennemi, il ne lui arrivât quelque accident, et que les compatriotes de M. Park ne pussent dire qu'il avoit fait périr un homme blanc. Il ajouta qu'il lui conseilloit de retourner dans le Kasson, et d'y demeurer jusqu'à la fin de

la guerre, qui probablement ne dureroit pas plus de trois ou quatre mois.

Ce conseil étoit sage ; mais M. Park réfléchit que la saison des grandes chaleurs approchoit, et il craignoit de rester pendant les pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations, et l'espèce d'indignation qu'il éprouvoit à la seule idée de n'avoir pas fait de plus grandes découvertes, le déterminèrent à aller plus loin. Alors le roi lui proposa de se rendre du Kaarta dans le royaume de Ludamar, habité par les Maures, d'où il pourroit, en faisant un détour, pénétrer dans le Bambara. M. Park adopta ce parti, et la conversation alloit se prolonger, quand un nègre, montant un très-beau cheval maure, couvert de sueur et d'écume, entra dans la cour, et annonça qu'il avoit des choses importantes à communiquer au monarque. Le roi mit aussitôt ses sandales, ce qui étoit un signal pour que les étrangers sortissent. En conséquence, M. Park se retira. Ce cavalier étoit une des védettes du roi. Ces védettes ont chacune leur poste assigné sur quelque hauteur, d'où elles

peuvent dominer la campagne, et observer les mouvemens de l'ennemi. Celle-ci venoit apprendre que l'armée du Bambara avoit quitté le Foudalou, et s'avançoit vers le Kaarta.

Tandis que les Voyageurs préparoient leur souper, l'heure des prières du soir fut annoncée, non par la voix d'un prêtre, comme c'est l'usage, mais par le bruit du tambour, et par le son des grandes dents d'éléphant, percées comme des cornes de bœuf sauvage. Le son de cet instrument est mélodieux, et M. Park trouve qu'il imite mieux qu'aucun autre la voix humaine. Comme la plus grande partie de l'armée du roi Daisy étoit alors à Kemmou, les mosquées étoient très-fréquentées; car la moitié des gens de guerre du Kaarta suit la loi du koran.

Le 13 février au matin, M. Park envoya en présent au roi ses pistolets d'arçon et leurs fourreaux. Impatient de quitter un lieu qui devoit être bientôt le théâtre de la guerre, il partit sur-le-champ pour Jarra avec une escorte de huit cavaliers qui lui fut donnée par le roi. Trois des

fils de ce prince, et environ deux cents hommes de cavalerie, l'accompagnèrent, par bienveillance, jusqu'à une certaine distance de Kemmou.

CHAPITRE VIII.

Route de Kemmou à Jarra. — Détails sur l'assassinat du Major Hougthon. — Guerre entre les royaumes de Kaarta et de Bambara.

DANS la journée du 14, M. Park et son escorte rencontrèrent deux nègres qui s'occupoient à cueillir des tomberongs, dont ils avoient déjà rempli deux corbeilles.

Les tomberongs sont de petites baies jaunes et farineuses, d'un goût délicieux; c'est le fruit de la plante que Linné appelle *rhamnus lotus*. Elles sont très-prisées des gens du pays, qui en font une sorte de pain. Ils les exposent d'abord pendant quelques jours au soleil; ensuite ils les pilent

légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse soit détachée du noyau. Ils délayent avec un peu d'eau cette farine, dont ils font des gâteaux qu'ils mettent cuire au soleil. Ces gâteaux ont à peu près l'odeur et la couleur des meilleurs pains-d'épices. Les noyaux sont mis dans un grand vase d'eau, et réunis pour en extraire le peu qui reste de farine; cette eau farineuse est d'un goût agréable, et avec un peu de millet pilé, elle forme une espèce de gruau très-bon, qu'on appelle du *fondi*, et qui, pendant les mois de février et de mars, sert communément de déjeuner dans une grande partie du Ludamar. On recueille les fruits du lotus, en étendant un drap sur la terre, et en battant les branches de l'arbuste avec une gaule.

Le lotus croît spontanément dans toutes les parties de l'Afrique que M. Park a parcourues; mais il abonde surtout dans les terreins sablonneux du Kaarta et du Ludamar, ainsi que dans la partie septentrionale du Bambara: nul arbuste n'y est aussi commun. Il fournit aux nègres un aliment

qui ressemble au pain, et une boisson douce qu'ils aiment beaucoup. On ne peut guère douter que ce ne soit ce même lotus dont le fruit, au rapport de Pline, servoit de nourriture aux lotophages de la Lybie.

Dans la nuit du 16, M. Park dormoit tranquillement à Funingkedi, ville considérable, lorsqu'il fut réveillé par les clameurs des femmes et par les cris confus de tous les habitans. On lui dit que les Maures venoient pour voler du betail. Il monta sur le toit d'une chaumière, et vit cinq Maures à cheval, qui, poussant avec leurs mousquets un grand troupeau de bœufs, choisirent seize des plus beaux, les emmenèrent et s'enfuirent, sans que les habitans auprès desquels ils passèrent à la portée du pistolet, osassent faire aucune résistance. Ils tirèrent, à la vérité, quatre coups de fusil; mais comme ces fusils étoient chargés avec de la poudre fabriquée par les nègres, ils ne firent aucun effet.

Quelques momens après, on amena dans la ville un des gardiens des troupeaux, qui, ayant menacé les Maures de les percer

de sa lance, avoit reçu dans la jambe un coup de fusil d'un de ces brigands. La mère du jeune homme, égarée par la douleur, marchoit devant la troupe en se frappant les mains, et en exaltant les bonnes qualités de son fils. Jamais il n'a menti, s'écrioit cette mère désolée ; non, jamais il n'a menti. Lorsqu'on l'eût porté dans sa chaumière, et étendu sur une natte, tous les spectateurs déplorèrent son sort, en poussant des cris et des gémissemens.

M. Park, prié d'examiner la jambe du blessé, reconnut la nécessité de l'amputation : mais cette proposition fit horreur aux nègres, qui confièrent le malade aux soins de quelques vieux Buschréens. Ceux-ci travaillèrent à lui ouvrir l'entrée du paradis, en marmottant et en voulant lui faire répéter quelques phrases arabes. Le pauvre païen vint enfin à bout de prononcer ces mots : « Il n'y a qu'un seul Dieu, » et Mahomet est son prophète ». Il mourut le même soir.

Nos Voyageurs poursuivirent leur route le 17, dans la nuit, afin d'éviter les brigands Maures. A minuit, ils firent halte

près d'un petit village ; mais comme le thermomètre n'étoit qu'à soixante-huit dégrés, les nègres trouvoient la température si froide qu'aucun ne put s'endormir.

Ils passèrent, le 18, près de Simbing, petite ville frontière du royaume de Ludamar. Ce fut là, ainsi que notre Voyageur l'apprit, que le major Hougton se vit abandonné par ses nègres, qui ne voulurent pas le suivre dans le pays des Maures. Arrivé seul à Jarra, il fit connoissance avec quelques marchands maures qui, moyennant un fusil et un peu de tabac, s'engagèrent à le conduire à Tischéet, ville située près des marais salans du grand désert, et à dix journées au nord de Jarra. Mais après deux jours de marche, ils lui prirent tout ce qu'il avoit, et s'enfuirent au grand pas de leurs chameaux. Le malheureux major se voyant aussi lâchement trahi, retourna à pied à Tarra, lieu qui appartient aux Maures. Il y avoit déjà quelques jours qu'il n'avoit pris aucune nourriture, et les cruels Maures refusant de lui en donner, il succomba à son infortune. On ignore s'il périt de faim, ou

s'il fut massacré. Son corps fut traîné dans les bois, et depuis, on fit voir de loin à M. Park l'endroit où il avoit été laissé sans sépulture.

A environ quatre milles au nord de Simbing, nos Voyageurs trouvèrent un ruisseau sur les bords duquel ils virent un grand nombre de chevaux sauvages. Ils étoient tous de la même couleur. Dès qu'ils apperçurent la caravane, ils s'éloignèrent au galop. Les nègres leur font la chasse, et aiment beaucoup à se nourrir de leur chair.

A midi, nos Voyageurs arrivèrent à Jarra, grande ville située au pied d'une chaîne de montagnes. Mais avant de la décrire, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la guerre qui, ayant déterminé M. Park à prendre cette route, devint la cause de toutes ses infortunes. Ce récit, qui anticipe sur les dates des événemens personnels au jeune Voyageur, dispensera par la suite de beaucoup d'interruptions.

Quelques chameaux volés dans un village du Bambara par un parti de Maures,

et vendus à des habitans du Kaarta, furent inutilement réclamés auprès de ceux-ci par leurs propriétaires; telle fut l'unique origine de cette guerre désolatrice. Mansong, roi du Bambara, saisit ce prétexte pour armer contre celui du Kaarta, dont la prospérité croissante excitoit sa jalousie.

Il envoya d'abord à Daisy un messager pour le prévenir que, dans la saison du sec, il se rendroit à Kemmou, à la tête de neuf mille hommes; qu'en conséquence, il le chargeoit d'ordonner à ses esclaves de nétoyer les maisons, et de préparer tout pour le bien recevoir. Le messager présenta ensuite à Daisy des sandales de fer, et lui dit que, « jusqu'à ce qu'il eût fui assez » pour user ces sandales, il ne seroit pas » en sûreté contre les flèches du roi de » Bambara ».

Daisy répondit comme il convenoit à cet insolent message. Il assembla ses grands pour délibérer sur les moyens de faire tête à l'orage. Il chargea un buschréen de composer en arabe une proclamation, qu'on écrivit sur une planchette et qu'on attacha sur un arbre dans la place publique. Cet

écrit, qui fut expliqué au peuple par des vieillards, invitoit tous les amis de Daisy à venir sur-le-champ le joindre, et permettoit aux pusillanimes de se retirer dans les royaumes voisins, avec faculté de rentrer quand ils le voudroient, pourvu qu'ils observassent une rigoureuse neutralité.

Cette proclamation fut généralement applaudie; mais plusieurs tribus du Kaarta, profitant de la permission de ne pas combattre, se retirèrent dans le Ludamar et dans le Kasson; ce qui diminua considérablement l'armée de Daisy. Le nombre des combattans effectifs ne s'élevoit pas à plus de quatre mille hommes; mais ils étoient tous remplis de hardiesse et de fermeté. A peine M. Park avoit-il quitté le Kaarta, que Mansong s'avança vers Kemmou avec toute son armée. Daisy ne voulant point hasarder une bataille, se fortifia dans Gedingouma, ville qu'il avoit bien approvisionnée, et où il étoit déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Elle est bâtie dans un étroit défilé formé par deux hautes montagnes. Elle n'a que deux portes, dont l'une étoit défendue

par Daisy lui même, et l'autre par ses fils. L'armée du Bambara s'approcha de la ville, et fit plusieurs tentatives inutiles pour l'emporter d'assaut.

Mansong trouvant Daisy plus redoutable qu'il ne l'avoit cru, voulut le réduire par la famine; en conséquence, il convertit le siége en un blocus qui duroit déjà depuis deux mois, lorsque se voyant harcelé par les fréquentes sorties des assiégés, et s'appercevant que ses provisions étoient presque épuisées, il fit demander à Ali, roi de Ludamar, deux cents cavaliers pour l'aider à se rendre maître de la place.

Le Maure refusa ce secours, quoiqu'il fût promis depuis le commencement de la guerre. Mansong en fut si indigné, qu'il marcha aussitôt droit à Freningkédy, avec une partie de son armée, dans le dessein de surprendre le camp d'Ali. Les Maures avertis, se retirèrent vers le nord, et Mansong ayant échoué dans son projet, reprit le chemin de sa capitale Ces événemens se passoient tandis que M. Park étoit retenu captif dans le camp d'Ali, comme on va le voir.

CHAPITRE IX.

Description de Jarra. — Arrivée au camp d'Ali, roi de Ludamar. — Mauvais traitemens des Maures.

La ville de Jarra est très-grande; elle est bâtie en pierre, et l'argile y sert de mortier. Elle est située dans le royaume maure de Ludamar; mais la plupart de ses habitans sont des nègres qui aiment mieux se placer sous l'incertaine protection des Maures, que de rester exposés chez eux à leurs aggressions et à leurs rapines. Ils paient à ces tyrans un tribut considérable, et sont d'ailleurs obligés de leur montrer un profond respect et une obéissance sans bornes.

Les Maures du Ludamar ressemblent tellement aux mulâtres des Antilles, qu'il est impossible d'en faire la différence: ils sont distingués des Maures barbaresques, dont le grand désert les sépare.

A son arrivée à Jarra, M. Park logea dans la maison de Daman Jumma, slatée qui faisoit le commerce de Gambie, et sur lequel il avoit une traite du docteur Laidley pour la valeur de six esclaves.

Les difficultés que notre Voyageur avoit déjà éprouvées, l'état incertain du pays, et surtout la conduite sauvage et oppressive des Maures, avoient tellement effrayé ses domestiques, qu'ils lui déclarèrent qu'ils aimaient mieux renoncer à toute récompense, que de faire un pas de plus du côté de l'est. M. Park, déterminé à poursuivre sans eux sa route vers le Bambara par le royaume de Ludamar, envoya un messager avec un présent de cinq vêtemens de coton, à Ali, roi de ce dernier état, pour lui demander la permission de le traverser, et loua un esclave de Daman afin de l'accompagner. M. Park reçut du roi, le 26 février, la permission qu'il attendoit. Son fidèle domestique Demba le voyant prêt à partir sans lui, ne voulut pas l'abandonner.

Le lendemain, M. Park remit la plupart de ses papiers à Johnson, en lui recom-

mandant de les porter le plus promptement possible à Pisania. Il en garda néanmoins un *duplicata*, de peur d'accident. Il laissa aussi chez Daman tous les effets qui ne lui étoient pas nécessaires, afin de les soustraire au pillage. Après ces arrangemens, il se mit en route avec l'esclave d'Ali, celui de Daman et son domestique.

Le premier mars, ils se rendirent à Deena, grande ville bâtie comme Jarra, mais où l'on trouve fort peu de nègres. Les Maures se rassemblèrent autour de la chaumière de M. Park, et le traitèrent avec la dernière insolence. Ils poussèrent l'injure jusqu'à lui cracher au visage, dans l'espérance de l'irriter, et d'avoir un prétexte pour piller ses effets. Voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, ils dirent que c'étoit un chrétien, et que par conséquent les enfans de Mahomet avoient droit de se saisir de tout ce qu'il avoit. En conséquence, ils ouvrirent son bagage et s'emparèrent de tout ce qui leur convint. Cette fois, les gens de M. Park se décidèrent tout à fait à rebrousser chemin. Il partit donc seul le 3 mars, à deux heures

du matin. Il faisoit clair de lune; mais les hurlemens des bêtes féroces l'obligeoient à voyager avec précaution. A peine avoit-il fait un demi-mille, qu'il vit accourir à lui son fidèle Demba, qui, toujours attaché à la destinée de son maître, revenoit avec l'esclave de Daman. Le retour de ces bons nègres fit grand plaisir à notre Voyageur.

Le 4, ils arrivèrent à Sampaka, ville considérable. Ils virent en route une si grande quantité de sauterelles que les arbres en étoient blancs. Ces insectes dévorent tout ce qu'ils rencontrent de végétaux, et ils ont bientôt dépouillé un arbre de toutes ses feuilles. Le bruit que font leurs excrémens, en tombant sur l'herbe seche, ressemble beaucoup à celui de la grosse pluie. Quand on secoue un arbre sur lequel elles sont posées, il en part aussitôt un essaim semblable à un nuage épais. Elles suivent dans leur vol la direction du vent, qui, dans la saison du sec, souffle toujours du nord-est. S'il venoit à changer, on ne conçoit pas comment elles pourroient se nourrir; car tous les lieux de leur

passage sont marqués par une entière dévastation.

A Sampaka, M. Park logea chez un nègre qui fabriquoit de la poudre à feu. Il lui fit voir un sac de salpêtre fort blanc, mais dont les cristaux étoient plus petits qu'ils n'ont coutume de l'être. On en tire beaucoup des étangs, qui sont pleins dans la saison des pluies, et qui, pendant le temps du sec, servent de refuge au bétail contre les chaleurs excessives. Quand l'eau est évaporée, on voit sur le limon une croûte blanchâtre que les gens du pays ramassent et purifient. Les Maures leur fournissent du souffre qu'ils tirent des ports de la Méditerranée. Les nègres, pour faire de la poudre, pilent ensemble, dans un mortier de bois, les différentes matières qui doivent entrer dans sa composition ; les grains en sont inégaux, et leur explosion ne produit pas, à beaucoup près, un bruit aussi fort que celui de la poudre d'Europe.

Le 5 mars, nos Voyageurs virent auprès d'un village appelé Dalli, deux grands troupeaux de chameaux qui paissoient. Quand

les Maures font paître leurs chameaux, ils leur relèvent une des jambes de devant, et l'attachent pour empêcher qu'ils ne s'éloignent.

Dès que les habitans de Dalli apprirent l'arrivée d'un homme blanc, ils quittèrent les jeux auxquels ils se livroient (car c'étoit un jour de fête), et ils se rendirent auprès de M. Park, marchant deux à deux dans le plus grand ordre, et précédés de la musique. Leurs musiciens jouent d'une espèce de flûte dont ils prennent l'embouchure, non sur le côté, mais sur l'une des extrémités, à demi-fermée par un morceau de bois. Cet instrument a divers trous qu'on laisse ouverts, ou sur lesquels on appuie les doigts, selon les différens tons que l'on veut former. Parmi les airs que M. Park entendit, il y en avoit de très doux et de très-mélancoliques. Les danses et les chants se prolongèrent jusqu'à minuit.

Le 6, nos Voyageurs se rendirent à Samée, petit village dont le douty les reçut avec une bienveillante hospitalité. Ce bon nègre signala par des festins la joie et l'orgueil qu'il ressentoit d'hébeiger un homme blanc.

M. Park, qui se flattoit d'être échappé à toute espèce de dangér de la part des Maures, se transportoit déjà en imagination sur les bords du Niger, et se représentoit les scènes ravissantes qu'il croyoit devoir l'attendre dans l'intérieur de l'Afrique, lorsque tout à coup il fut arraché à ce rêve brillant par une troupe de soldats d'Ali, qui entrèrent dans sa chaumière et l'emmenèrent brutalement au camp de Benowm, où ils avoient ordre de le conduire de gré ou de force. Ils arrivèrent le 10 à Samamingkous. Le soir, on vit paroître la nouvelle lune, qui annonçoit le commenment du carême ou ramadan. Aussitôt on alluma de grands feux dans toutes les parties de la ville, et on fit cuire beaucoup plus d'alimens que de coutume.

Le 11, quoique les Maures eussent assuré à M. Park qu'ils ne mangeroient et ne boiroient qu'après le coucher du soleil, ils visitèrent souvent le soufrou (1) d'eau que notre Voyageur avoit fait remplir pour son usage. L'excessive chaleur et la

(1) Espèce d'outre.

poussière triomphèrent des scrupules des Maures.

Le même jour, en arrivant à Deena, M. Park alla présenter son respect à l'un des fils d'Ali. Il le trouva dans une chaumière très-basse, avec cinq ou six de ses compagnons; ils étoient tous occupés à se laver les pieds et les mains, et à se gargariser la bouche avec de l'eau. Dès que M. Park fut assis, le prince lui présenta un fusil à deux coups, en lui disant d'en teindre en bleu la culasse, et de raccommoder une des platines. M. Park lui ayant fait entendre, avec beaucoup de peine, que toutes ces choses lui étoient étrangères, le jeune homme voulut au moins que le Voyageur lui donnât de suite quelques couteaux et quelques paires de ciseaux. Le nègre Demba, qui servoit d'interprête, répondit que son maître n'en avoit point. A l'instant, le fils d'Ali saisissant une carabine qui étoit à côté de lui, la banda, en appuya le bout sur l'oreille du nègre, et lui auroit infailliblement fait sauter le crâne, si l'on n'eût fait retirer le nègre, et arraché au prince l'arme des mains.

Le 12, vers les cinq heures, la caravane découvrit Benowm, résidence d'Ali. Son camp offroit le spectacle d'un grand nombre de tentes malpropres, semées sans ordre sur un vaste terrein, et au milieu desquelles étoient de grands troupeaux de chameaux, de bœufs et de chèvres. Nos Voyageurs arrivèrent à l'entrée du camp quelques momens avant le coucher du soleil, et n'obtinrent que très-difficilement un peu d'eau.

Dès qu'on sut que M. Park étoit là, les Maures, qui puisoient de l'eau, quittèrent leurs seaux; ceux qui étoient sous les tentes montèrent à cheval; hommes, femmes, enfans, tous accoururent sur son passage. Il se vit tellement pressé par la foule, qu'il ne pouvoit presque pas faire un seul mouvement. L'un le tiroit par l'habit, l'autre lui ôtoit son chapeau; celui-ci l'arrêtoit pour examiner les boutons de ses vêtemens; celui-là, d'un ton menaçant, vouloit lui faire répéter un hommage à Mahomet.

Enfin ils parvinrent à la tente du roi, devant laquelle beaucoup de personnes des

deux sexes s'étoient rassemblées. Ali, assis sur un coussin de maroquin noir, étoit occupé à rogner quelques poils de sa moustache, tandis qu'une femme esclave tenoit un miroir devant lui. C'étoit un vieillard de la race des Arabes. Il portoit une longue barbe blanche, et avoit l'air sombre et soucieux. Il considéra très-attentivement l'étranger. Il fut très-étonné d'apprendre qu'il ne parloit pas la langue arabe. Cependant les personnes qui entouroient M. Park, et surtout les femmes, l'accabloient de questions; elles passoient en revue toutes les parties de ses vêtemens, fouilloient dans ses poches, et l'obligeoient à déboutonner son gilet pour examiner la blancheur de sa peau. Elles allèrent même jusqu'à compter les doigts de ses pieds et de ses mains, comme pour s'assurer qu'il appartenoit véritablement à l'espèce humaine.

Ali fit donner à M. Park une cabane de forme carrée, et construite de tiges de maïs placées verticalement. Le toit étoit soutenu par deux poteaux fourchus, à l'un desquels étoit attaché un cochon sauvage, dont M. Park avoit cru devoir refuser de

se nourrir, dans un pays où cet animal est en horreur. Un pareil voisinage, qui sans doute avoit pour objet de tourner en ridicule le culte des chrétiens, parut fort désagréable à M. Park, parce qu'un grand nombre d'enfans s'exerçoit continuellement à irriter et à battre le cochon. On apporta pour nourriture à notre Voyageur un peu de maïs bouilli avec du sel et de l'eau. Pendant deux jours, il fut exposé, sans le moindre relâche, à la curiosité fatigante et aux insultes des Maures. Il est impossible de décrire la conduite d'un peuple qui fait une étude de la méchanceté comme d'une science, et qui se réjouit des chagrins et des infortunes des autres hommes. Il suffit de dire que la présence de M. Park fournit aux Maures l'occasion d'exercer à leur gré la brutale insolence et le fanatisme qui les caractérisent. M. Park étoit étranger, sans protection et chrétien : chacun de ces titres est suffisant pour fermer le cœur d'un Maure à tout sentiment d'humanité. C'étoit peu de les réunir tous les trois, M. Park étoit soupçonné par eux d'être un espion. Que l'on se peigne, s'il est possible, les

outrages et les mauvais traitemens auxquels le malheureux Voyageur fut en butte de la part des sauvages les plus féroces qui existent sur la terre ! Cependant, pour ne leur donner aucun prétexte contre lui, et pour capter, s'il étoit possible, leur bienveillance, il opposoit à leurs insultes une patience et une résignation sans exemple. Mais sa position n'en étoit que plus cruelle; et depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ses persécuteurs ne lui laissoient pas éprouver un seul moment de repos.

CHAPITRE X.

Séjour à Benowm — Détails sur les mœurs et le caractère des Maures.

Les Maures sont à la fois paresseux et exacteurs. Ils voulurent faire de M. Park un barbier; mais heureusement pour lui, sa maladresse le dispensa de ce désagréable service.

Le 18 mars, quatre Maures amenèrent au camp Johnson, qui avoit été arrêté à Jarra. Ils apportoient en même temps le paquet de hardes que notre Voyageur avoit laissé chez Daman. Quant aux papiers, il apprit avec plaisir que Johnson les avoit déposés en mains sûres. Ali retint tous les effets de M. Park, et quoique la chaleur et la poussière rendissent très-nécessaire à ce dernier le changement de linge, il ne lui fut pas possible de garder d'autre chemise que celle qu'il avoit sur le corps. On lui prit jusqu'à sa montre et l'une de ses boussoles de poche. Heureusement il avoit enterré l'autre dans le sable. Cet instrument et les vêtemens qu'il avoit sur lui, composoient alors toute sa richesse.

L'or et l'ambre flattoient singulièrement la cupidité des Maures, et la boussole devint bientôt l'objet de leur ignorante et superstitieuse crédulité. Ali voulut savoir pourquoi ce petit morceau de fer (car c'est ainsi qu'il appeloit l'aiguille) se tournoit toujours du côté du grand désert. M. Park, un peu embarrassé, prit le parti de lui dire que sa mère demeuroit bien au delà des

sables du Sahara, et qu'autant qu'elle seroit en vie, le petit morceau de fer se dirigeroit toujours vers son habitation ; mais que si elle venoit à mourir, il se tourneroit du côté de sa tombe.

Ces mots redoublèrent la surprise d'Ali, qui retourna vingt fois la boussole ; mais voyant qu'elle indiquoit toujours le même côté, il la rendit à M. Park, en lui disant qu'il y avoit dans cet instrument quelque chose de magique, et qu'il n'oseroit jamais le conserver.

Le 20 mars, les principaux Maures tinrent conseil, dans la tente d'Ali, sur ce qu'on devoit faire de l'étranger. Le résultat de la délibération, dont lui fit part, avec beaucoup d'intérêt, un des fils d'Ali, âgé d'environ neuf ans, fut qu'on lui arracheroit les yeux, parce qu'ils ressembloient à ceux d'un chat ; mais que cette sentence ne seroit exécutée qu'après qu'il auroit paru devant la reine Fatima, qui pour lors étoit absente, et qui avoit un grand désir de le voir. M. Park n'apprit pas sans frémir cette barbare résolution ; il n'avoit aucune espérance de pouvoir s'échapper dans la saison

où l'on étoit alors, parce que l'excessive chaleur et la disette d'eau dans les bois, auroient rendu sa fuite trop difficile. Il résolut donc d'attendre patiemment le commencement des pluies; mais l'espoir déçu rend le cœur malade; l'horreur de sa position et l'idée des nouveaux dangers qui l'attendoient, le jetèrent dans une sombre mélancolie. Il passa une nuit extrêmement agitée, et le lendemain matin, il fut attaqué d'une fièvre violente. Il s'enveloppa dans son manteau pour appeler la transpiration, et il s'endormit. Comme il étoit daus cet état, plusieurs Maures entrèrent dans sa cabane, et avec leur brutalité accoutumée, ils lui ôtèrent son manteau et le réveillèrent. Il leur fit signe qu'il étoit malade, et qu'il avoit grand besoin de sommeil: ce fut en vain : ils plaisantèrent de sa souffrance, et tâchèrent de l'augmenter par toutes sortes de vexations. Fatigué de tant d'insultes, aigri d'ailleurs par la fièvre, il craignit de sortir des bornes de la prudence, et de se porter à quelque acte de ressentiment, qu'il eût payé d'une mort inévitable. Pour se dérober à ce péril, il sortit et alla

se coucher sous quelques arbres voisins du camp. Mais un fils d'Ali, accompagné d'une troupe de cavaliers, accourut vers lui au galop, et lui ordonna de le suivre. En vain l'infortuné supplia ces barbares de lui laisser un moment de repos, il fut forcé de se lever, et après beaucoup de menaces, un des compagnons du jeune prince tira de l'arçon de sa selle un pistolet avec lequel il l'ajusta. Deux fois il tira la détente sans que le feu prît à l'amorce. A son air d'indifférence, M. Park jugea d'abord que le pistolet n'étoit pas chargé; mais l'arme ayant enfin fait feu, il s'en échappa un morceau d'acier qui alla frapper contre une pierre. Notre malheureux Voyageur le pria de vouloir bien l'épargner, et il le suivit dans la tente d'Ali. Ce prince paroissoit dans une extrême colère. Il mit au pistolet du Maure une amorce fraîche, et lançant sur M. Park un regard menaçant, il proféra d'un ton terrible quelques mots arabes dont l'étranger lui demanda l'explication par le ministère de son interprète Demba. M. Park apprit alors qu'en le voyant s'éloigner, l'on croyoit qu'il avoit

formé le dessein de s'évader, et que l'ordre étoit donné de lui brûler la cervelle, lorsqu'on le trouveroit hors de l'enceinte du camp.

L'après-midi, l'horison épais et brumeux du côté de l'est, annonça un vent de sable qui commença en effet le lendemain matin, et souffla presque continuellement pendant deux jours. Le ciel étoit obscurci par la quantité de sable et de poussière qu'il portoit. L'air épaissi couroit de l'est à l'ouest comme un vaste fleuve; le sable tomboit dans les alimens cuits en plein air, et s'attachoit à la moiteur de la peau. Les Maures tâchoient de s'en préserver en se tournant du côté opposé à la direction du vent, et en mettant un linge sur leur visage.

Vers ce temps-là, toutes les femmes du camp se teignirent d'une forte couleur de safran les pieds et le bout des doigts. M. Park ne put savoir si cette pratique étoit une observance religieuse, ou seulement une parure. Ces dames étoient pour lui d'une importunité fatigante. Dans la soirée du 25 mars, il en vint une troupe le visiter; il leur fit des complimens auxquels

elles ne parurent pas insensibles, et celle qu'il avoit le plus distinguée lui envoya de la farine et du lait pour son souper.

Le 28 mars, Ali voulant conduire notre Voyageur au quartier de ses femmes, lui fit rendre son manteau pour qu'il fût plus décemment vêtu. Ils allèrent dans les tentes de quatre d'entre elles, et dans chacune on lui servit une jatte de lait et d'eau. Toutes ces femmes avoient un embonpoint excessif, ce qui, dans ces contrées, est considéré comme la plus grande marque de beauté. Elles lui firent des questions sans nombre, et examinèrent très-attentivement ses cheveux et sa peau, dont la blancheur excitoit leur dédain. La personne et les vêtemens de notre Voyageur furent, cette après-dînée-là, pour Ali et pour sa suite un grand sujet d'amusement. Ils galopoient autour de lui comme autour d'une bête sauvage qu'on veut harceler. Ils faisoient tourner leurs fusils au-dessus de leur tête, et déployoient toute leur adresse dans les exercices de l'équitation, pour montrer combien un misérable captif leur étoit inférieur.

La hardiesse avec laquelle les Maures montent à cheval est due en partie à la hauteur des arçons de leur selle, qui les tiennent en sûreté par-devant et par derrière, et en partie aux sables de leurs plaines, qui les garantit, en cas de chûte, de toute espèce d'accident. Un de leurs principaux amusemens, qui flatte beaucoup leur orgueil, c'est de faire galoper un cheval ventre à terre, et de l'arrêter tout à coup en tirant la bride avec une si forte secousse que l'animal en est souvent déhanché.

Ali montoit ordinairement un cheval blanc dont la queue étoit peinte en rouge. Jamais il n'alloit à pied que pour se rendre à la prière. La nuit, on tenoit toujours au piquet voisin de sa tente trois ou quatre chevaux sellés. Les Maures attachent un très-grand prix à leurs chevaux, dont la vélocité favorise leurs excursions et leurs rapines. Ils les pansent trois ou quatre fois le jour, et le soir ils leur donnent ordinairement une quantité abondante de lait doux, que ces animaux paroissent aimer singulièrement.

Le 3 avril, il mourut un enfant dont

M. Park ne put pas voir les funérailles; il apprit seulement que les Maures les font à l'entrée de la nuit, et à peu de distance de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste, et ne souffent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même qu'on y touche; tant leur respect est profond pour les morts et pour les sépultures!

Le 7 avril, il y eut un tourbillon qui devint si violent, qu'il renversa trois tentes et un côté de la cabane de M. Park. Ces tourbillons, très-communs dans cette saison, viennent du grand désert; ils élèvent beaucoup de sable à une très-grande hauteur, et de loin, ressemblent alors à des colonnes de fumée très-agitée.

L'action verticale du soleil sur un sol aride et sablonneux, rendoit la chaleur insupportable; dans le milieu du jour, il n'étoit pas possible, même aux nègres esclaves, d'aller pieds nus d'une tente à l'autre. Les Maures restoient alors couchés dans leurs tentes, et notre Voyageur trouvoit quelquefois le vent si chaud, qu'il ne pouvoit, sans souffrir beaucoup, tenir sa

main dans les courans d'air que laissoient passer les fentes de sa cabane.

Le 10 avril, le bruit d'un grand tambour annonça la célébration d'un mariage. Plusieurs personnes des deux sexes se rassemblèrent, mais sans cette joie, sans cette gaîté qui président toujours aux mariages nègres. Il n'y avoit ni chant, ni danse, ni aucune espèce de jeux. Les femmes poussoient, par intervalles égaux, des cris glapissans, tandis que l'une d'entre elles battoit le tambour. En même temps, elles remuoient leur langue d'un côté de la bouche à l'autre avec une extrême rapidité.

Notre Voyageur, lassé bientôt de ce spectacle, s'en retourna dans sa cabane, où il commençoit à s'endormir, lorsqu'une vieille femme entra tenant une gamelle à la main, et disant qu'elle lui apportoit un présent de la mariée; puis, sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, elle lui versa la gamelle sur le visage; et le pauvre malheureux reconnut qu'il étoit arrosé de cette espèce singulière d'eau lustrale que les prêtres hottentots répandent sur les nouveaux mariés. Il crut qu'on lui jouoit un mauvais

tour ; mais la vieille l'assura très-sérieusement que c'étoit vraiment un don de la jeune épouse, et que les Maures non mariés recevoient toujours avec reconnoissance une pareille marque de faveur.

Le bruit du tambour et le sifflement des femmes se prolongèrent toute la nuit. Vers les neuf heures du matin, la nouvelle mariée sortit en cérémonie de la tente de sa mère. Elle étoit accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui avoit fait présent, et qu'elles plantèrent au lieu indiqué, en continuant leurs cris. Le jeune marié suivoit de près; un grand nombre d'hommes marchoit avec lui, conduisant quatre taureaux qui furent attachés aux piquets de la tente. Ensuite on en tua un cinquième dont on distribua la viande aux spectateurs; ce qui termina la cérémonie.

CHAPITRE XI.

Ali transporte son camp plus avant dans le nord. — Entrevue avec la reine Fatima. — L'eau manque dans le camp.

Un mois entier s'étoit écoulé depuis que notre malheureux Voyageur languissoit dans le camp des Maures. Ces hommes cruels, qui jugeoient à propos de lui faire observer le rhamadan, apportoient seulement vers minuit, dans sa cabane, une gamelle de kouskous, avec du sel et de l'eau. Cette foible ration, partagée entre Demba, Johnson et lui, étoit tout ce qu'on leur donnoit pour soutenir, pendant le jour suivant, leur misérable existence.

Cependant, au bout de quelque temps, M. Park s'accoutuma à cette diète. Il vit que la faim et la soif n'étoient pas aussi difficiles à supporter qu'il l'auroit cru; et enfin, pour abréger les longues heures de

la journée, il essaya d'apprendre à écrire l'arabe. Il s'apperçut qu'en fixant, par cette occupation, l'attention de ceux qui venoient le voir, ils se rendoient moins importuns. Ils étoient d'ailleurs séduits par l'orgueil d'étaler leurs connoissances; et les plus mal intentionnés ne résistoient jamais à la prière que leur faisoit M. Park de transcrire devant lui des caractères que, par ce moyen, il apprit bientôt à connoître.

Le 16 avril, à minuit, Ali quitta sans bruit son camp de Benowm, pour aller chercher, à deux journées de là, dans le nord, la reine Fatima. Les provisions du voyage consistèrent uniquement en deux sacs de kouskous sec et un jeune bœuf, dont on avoit fait sécher la viande au soleil après l'avoir coupée par tranches. Le soupçonneux Ali craignoit tellement d'être empoisonné, qu'il ne mangeoit ni ne buvoit rien sans l'avoir fait préparer devant lui. La même défiance le portoit à changer de tente toutes les nuits, sans que même les esclaves attachés à sa personne connussent celle où il couchoit.

Quelques étrangers qui survinrent alors au camp allégèrent, en causant avec notre Voyageur, les ennuis de sa dure captivité. En revanche, il éprouva un nouveau désagrément. Les esclaves d'Ali étoient chargés de lui préparer sa nourriture ; mais comme il n'avoit sur eux aucune autorité, ces misérables le faisoient encore plus jeûner que durant le mois du rhamadan. Ses deux nègres et lui passèrent deux nuits de suite sans recevoir leur ration accoutumée. Demba se rendit dans une petite ville voisine habitée par des nègres, et il y mendia ; mais il ne put obtenir que quelques poignées de pistaches, qu'il vint aussitôt partager avec son maître.

La faim, dont les premiers tiraillemens sont très-douloureux, dégénère ensuite en langueur et en débilité ; alors un peu d'eau suffit pour tendre l'estomac, et donner du ton aux esprits. L'abattement de Jonhson et de Demba étoit extrême ; ils restoient couchés sur le sable, et plongés dans un sommeil presque léthargique, et lorsqu'enfin les esclaves d'Ali apportèrent le kouskous, M. Park eut de la peine à les réveiller.

Pour lui, il ne se sentoit aucune envie de dormir; mais sa respiration étoit convulsive, et ressembloit à des soupirs continuels. Ce qui l'alarmoit le plus, c'étoit l'affoiblissement de sa vue, et des symptômes d'évanouissement toutes les fois qu'il vouloit se lever. Un peu de nourriture les fit disparoître.

Sur ces entrefaites, un messager vint annoncer à Benowm que l'armée du Bambara, dont il a été parlé, s'approchoit des frontières du Ludamar. Cette nouvelle répandit l'alarme dans tout le pays. Un fils d'Ali, suivi d'une vingtaine de cavaliers, arriva au camp le 29 avril. Il ordonna d'emmener tout le bétail, d'abattre les tentes, et il fit avertir tout le monde de se tenir prêt à partir le lendemain au lever de l'aurore. En effet, dès que l'aube parut, tout le camp fut en mouvement. Des bœufs emportèrent tout le bagage; deux de ces animaux supportoient les poteaux de chaque tente, dont la toile étendue au milieu, servoit de litière pour les femmes, très-peu accoutumées à marcher. Celles d'Ali étoient montées sur des chameaux, avec des selles

d'une construction particulière, et un pavillon pour les mettre à l'abri du soleil.

La caravane marcha droit au nord. A midi, le fils d'Ali lui fit faire halte dans un bois. Il n'excepta que deux tentes que suivit M. Park, et avec lesquelles il arriva le soir à Farani, ville habitée par des nègres. Le douty voyant que les Maures le faisoient jeûner, se hâta de partager avec lui toutes ses provisions, en lui recommandant de venir chaque jour chez lui, jusqu'au moment de son départ, pour en chercher de nouvelles.

Les deux tentes arrivèrent, le 3 mai, au camp d'Ali. Ce nouveau camp, plus vaste que celui de Benowm, étoit placé au milieu d'une grande forêt. M. Park se rendit de suite dans la tente d'Ali, pour présenter son respect à la reine Fatima, que ce prince avoit amenée avec lui. Ali parut satisfait de le voir; il lui toucha la main, et le présenta à la reine, comme ce chrétien dont on lui avoit parlé. Fatima étoit arabe; elle avoit de longs cheveux noirs, et une excessive corpulence. Elle parut d'abord choquée de ce voisinage d'un chrétien;

cependant elle interrogea M. Park par le secours d'un interprète, et après qu'il eût répondu à plusieurs de ses questions, elle parut plus à son aise, et lui donna même une marque de faveur, en lui présentant une jatte de lait.

Toute la nature étoit accablée sous le poids de la chaleur. Le pays offroit partout l'aspect d'une immense étendue de sable, où croissoient, de loin en loin, quelques buissons et quelques arbustes desséchés, dont les chameaux et les chèvres se disputoient le peu de feuilles, tandis que les bœufs affamés broutoient à côté l'herbe mourante.

La rareté de l'eau s'y faisoit surtout sentir. Jour et nuit, les puits étoient entourés de bétail, qui combattoit en mugissant pour s'en approcher. La soif rendoit furieux beaucoup de taureaux; d'autres cherchoient à l'étancher, en dévorant le limon noir des égoûts, qui, presque toujours, faisoit circuler dans leurs veines un poison fatal.

Nul ne souffroit plus de cette disette d'eau que notre infortuné Voyageur. Il est vrai que Fatima lui en donnoit un peu,

une ou deux fois par jour, et qu'Ali lui avoit permis d'avoir une outre; mais presque toutes les fois que Demba s'approchoit des puits pour la remplir, les cruels Maures l'en écartoient à coups de bâton. Leur brutalité finit par l'effrayer au point qu'il auroit préféré de mourir de soif, à essayer d'aller remplir l'outre de son maître. Tous deux se contentoient de mendier de l'eau des nègres qui servoient dans le camp; mais, malgré la chaleur de leurs sollicitations, ils en obtenoient rarement, et toujours en petite quantité. Ce qui redoubloit les tourmens de M. Park, c'étoit d'éprouver souvent la nuit le supplice affreux de Tantale. Son imagination le transportoit en songe auprès des fontaines et des ruisseaux de sa patrie; et dès qu'il portoit leurs ondes à ses lèvres desséchées, un réveil cruel les faisoit fuir et disparoître.

Une nuit, il résolut de se procurer un peu d'eau aux puits, éloignés des tentes, d'environ un demi-mille; il s'y rendit, guidé par le mugissement du bétail. Il trouva des Maures qui tiroient de l'eau, et les pria de le laisser boire; ce qu'ils refusèrent

inhumainement, en l'accablant d'injures. Un vieillard qui se trouvoit seul à un puits avec deux enfans, fut moins cruel, et présenta au malheureux un seau qu'il venoit de remplir; mais se rappelant tout à coup qu'il étoit chrétien, et craignant que son eau ne fût souillée, il la versa dans une auge, et lui dit qu'il pouvoit y boire. Quoique l'auge, très-petite, fût déjà occupée par trois vaches, M. Park se décida à prendre sa part de l'eau. Il se mit à genoux, passa sa tête entre celles de deux vaches, et but avec grand plaisir jusqu'à la dernière gorgée que les vaches commençoient à se disputer.

M. Park attendoit, pour que son sort se décidât, la saison prochaine des pluies, temps où les Maures s'éloignent du pays des nègres, pour aller habiter les confins du grand désert: mais les événemens qui survinrent opérèrent en sa faveur un changement bien plus prompt qu'il n'avoit pu l'espérer.

Les transfuges du Kaarta retirés dans le Ludamar, se voyant sur le point d'être abandonnés par les Maures, et craignant

le ressentiment de leur roi, formèrent la résolution de le réduire; en conséquence, ils proposèrent à Ali de leur fournir deux cents cavaliers Maures, avec le secours desquels ils pussent chasser Daisy de Gédingouma où il s'étoit retranché. Ali, qui vit dans cette proposition l'occasion d'extorquer de l'argent, fit partir l'un de ses fils pour Jarra, où il résolut de le suivre lui-même sous peu de jours. Cette circonstance parut trop importante à M. Park pour qu'il ne cherchât pas à en profiter. Ne doutant point qu'il ne trouvât facilement les moyens de s'échapper de cette ville, il s'adressa à la reine Fatima, qui avoit la plus grande influence dans la direction des affaires, et la supplia d'obtenir pour lui du roi la permission de l'y accompagner. Cette prière fut accueillie; Fatima jeta sur le malheureux étranger un regard de douceur et de compassion. Elle fit tirer ses paquets du grand sac où on les avoit renfermés, et après qu'il lui eût expliqué l'usage de ses divers vêtemens, elle le laissa maître de partir sous peu de jours.

Notre Voyageur commença dès-lors à

se livrer au doux espoir d'une prochaine délivrance. Comme heureusement cet espoir ne fut point déçu, il s'arrête ici un moment pour rassembler sous un même point de vue quelques observations sur le caractère des Maures et sur leur pays. Elles seront nécessairement très-sommaires, parce qu'il étoit parmi eux dans une situation qui ne lui permit pas de les observer comme il l'auroit voulu.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur les mœurs et le caractère des Maures. — Sur le sol et les animaux du grand desert.

Les Maures de cette partie de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus indépendantes, dont chacune est gouvernée par un chef absolu. Celle de Ludamar, quoique peu nombreuse, est puissante.

Les Maures, en temps de paix, sont

pasteurs. Ils se nourrissent de la chair de leurs troupeaux, et passent alternativement de la voracité à l'abstinence. Leurs fréquens jeûnes de religion, et leurs pénibles voyages à travers le désert, les accoutument à supporter la faim et la soif avec un courage étonnant ; mais ils s'en dédommagent dans l'occasion.

La stérilité de leur sol s'oppose à ce qu'ils soient agriculteurs et manufacturiers. Cependant ils fabriquent une étoffe très-forte dont ils couvrent leurs tentes, et qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes maures.

Ils sont assez adroits pour fabriquer des piques, des couteaux, et même des marmites avec le fer natif que leur fournissent les nègres ; mais ils achètent des Européens leurs armes et leurs munitions, qu'ils échangent contre des esclaves nègres enlevés des royaumes voisins.

Ces peuples sont mahométans rigides ; à Benowm, leur prêtre est en même temps maître d'école. Ses écoliers s'assemblent tous les soirs devant sa tente, à la clarté d'un grand feu. Ils écrivent sur des plan-

chettes ce qu'on leur apprend ; car le papier, dans ce pays, est trop cher pour qu'on ne le ménage pas beaucoup. Ils ne paroissent manquer ni d'activité, ni d'émulation. Le jour, ils portent toujours leurs planchettes pendues derrière le dos. Quand un jeune homme sait par cœur quelques prières, et est en état de lire et d'écrire certains passages du koran, il est suffisamment instruit pour sortir de la classe des enfans. Fier de ces connoissances, il jette sur les nègres illettrés des regards de mépris, et cherche avec empressement toutes les occasions d'écraser du poids de sa supériorité ceux de ses compatriotes qui n'ont pas fait dans les hautes sciences des progrès aussi merveilleux.

Les femmes maures sont extrêmement négligées sous le rapport des qualités morales. Les Maures, en général, les regardent comme d'une espèce inférieure, et créées seulement pour les plaisirs et les caprices d'un maître impérieux.

Ils ont sur leur beauté de singulières idées. C'est, comme on l'a vu, dans l'excessive corpulence qu'ils la font uniquement

consister. Lorsqu'une femme, pour marcher, n'a besoin d'être soutenue que par deux esclaves, elle est médiocrement belle; mais celle à qui il faut au moins un chameau pour la porter, est déclarée une beauté par excellence. Ce prix attaché à l'extrême embonpoint des femmes, leur fait épuiser de bonne heure tous les moyens propres à l'acquérir. Les mères forcent tous les matins leurs filles, soit qu'elles aient ou non de l'appétit, à manger une énorme quantité de kouskous, et à boire une grande jatte de lait de chameau. M. Park a vu une pauvre fille, pleurant pendant plus d'une heure, avec la jatte sur les lèvres, tandis que sa mère tenoit le bâton levé sur elle, et l'en frappoit impitoyablement, jusqu'à ce qu'elle eût avalé le tout. Cet usage singulier n'occasionne ni maladies, ni indigestions.

L'habillement des femmes maures ne consiste en général qu'en une pagne de toile de coton, à laquelle sont cousues deux pièces qui couvrent le dos et la poitrine, et qui se rattachent sur l'épaule. Leur coiffure est ordinairement un bandeau de toile

de coton, dont une partie plus large que le reste, leur tient lieu d'une espèce de parasol; quelquefois elle ne sortent que voilées.

Les occupations de ces femmes varient selon le rang et la fortune de leurs époux. La reine Fatima et quelques autres, comme les grandes dames d'Europe, passent leur vie à la conversation, aux exercices de piété ou à la toilette. Les soins du ménage sont abandonnés aux femmes d'une classe inférieure ; elles sont vaines, babillardes et sujettes à des accès de mauvaise humeur dont leurs négresses ressentent cruellement les effets.

Quant aux hommes, ils se vêtissent à peu près comme les nègres; mais ils portent en outre le turban, signe caractéristique de leur culte, et qui chez eux est toujours de toile de coton blanche. Ceux d'entre eux qui ont une longue barbe l'étalent avec orgueil, parce qu'elle montre qu'ils sont d'origine arabe. Le roi Ali étoit de ce nombre. Les autres Maures ont généralement les cheveux courts, épais et très-noirs. Ils ont tant de vénération pour

les longues barbes, que celle de M. Park, qui commençoit à descendre très-bas, finit par leur donner moins mauvaise opinion de lui.

Leur jurisprudence est prompte et décisive : on conduit le coupable devant le roi, qui le juge seul à sa fantaisie ; mais les peines capitales ne sont guère infligées qu'aux nègres.

Ce peuple a, comme ceux de l'Europe, ses oisifs, dont le lieu ordinaire d'assemblée est la tente du roi. Là, ils se permettent mutuellement les uns sur les autres beaucoup de libertés ; mais à l'égard du prince, ils s'accordent unanimement à le louer, et chantent souvent en chœur des chansons à sa gloire, dont un despote maure peut seul entendre sans rougir la fade adulation.

Le roi est toujours vêtu d'étoffes bien plus belles que celles de ses sujets. Tantôt c'est de la toile de coton bleue qui vient de Tombuctou, tantôt de la toile de lin ou de la mousseline qu'on tire de Maroc. Sa tente est remarquable par sa grandeur et par la toile blanche qui la couvre. Du reste,

il oublie fréquemment avec ses sujets toute espèce de distinction; souvent on le voit manger dans la même jatte, et se coucher, pendant la chaleur du jour, sur le même lit que son chamelier.

Les impôts qui subviennent aux dépenses du gouvernement sont assis sur les nègres établis dans le Ludamar et sur les caravanes de marchands; mais la plus grande partie des revenus du prince provient du pillage et des rapines.

Les forces de Ludamar sont dans sa cavalerie, qui est bien montée et très-adroite à l'escarmouche. Chaque cavalier se fournit lui-même son cheval et son armure, qui consiste en un grand sabre, un fusil à deux coups, un sachet de cuir rouge pour mettre les balles, et une poire à poudre qu'on porte en bandoulière. Les cavaliers n'ont d'autre paie que ce qu'ils enlèvent par le pillage. Les chevaux des Maures sont extrêmement beaux et si estimés, que, pour en avoir un, les princes nègres donnent quelquefois jusqu'à douze ou quatorze esclaves.

Le Ludamar a pour limites, au nord, le

grand désert de Sahara. Il résulte de toutes les informations prises par notre Voyageur sur cet océan de sable jeté dans le nord de l'Afrique, qu'il est presque entièrement inhabité. Dans un très-petit nombre d'endroits, une légère apparence de végétation excite quelques tribus errantes de misérables pasteurs à conduire leurs troupeaux; d'autres lieux où l'on trouve un peu plus d'eau et de pâturages, servent de résidence à de petites peuplades maures, qui y vivent dans une indépendante pauvreté. Le reste du désert ne voit d'autres êtres humains que quelques marchands dont les caravanes s'engagent de temps en temps dans cette pénible et périlleuse traversée; ils font halte en quelques lieux où des arbustes avortés fournissent un peu de pâture aux chameaux; partout ailleurs, les cieux et des plaines de sable s'offrent seuls aux regards de l'homme, sans cesse épouvanté par la crainte de périr de faim.
« Au milieu de cette affreuse solitude, le
» voyageur voit des oiseaux morts, que la
» violence des vents y a portés; et tandis
» qu'il réfléchit sur l'effrayante longueur du

» chemin qui lui reste à faire, il entend
» avec horreur le sifflement du vent du
» désert, seul bruit qui interrompt l'épou-
» vantable repos de ces lieux (1).

Les seuls animaux qui habitent ces tristes contrées sont la gazelle et l'autruche, que la légéreté de leur course transporte facilement dans les endroits éloignés où elles peuvent trouver de l'eau. Sur les confins du désert, où l'eau est moins rare, on voit des lions, des panthères, des sangliers et des éléphans.

Le seul animal domestique qui peut supporter la fatigue de traverser le désert est le chameau; son estomac est conformé de manière à lui permettre d'y renfermer une provision d'eau suffisante pour dix à douze jours; son pied large et flexible est propre aux pays sablonneux; et le mouvement singulier de sa lèvre supérieure lui fait dépouiller de leurs plus petites feuilles les arbustes et les buissons. Cet animal est donc le seul dont se servent les caravanes

---

(1) Mémoires de l'Association Africaine, première partie.

qui traversent le désert de Sahara. Les Maures préfèrent sa chair à toute autre espèce de viande; et l'on s'accorde à trouver le lait de sa femelle doux, agréable et très-nourissant.

M. Park, en parlant des Maures, a déjà décrit leurs traits; on y lit, en général, leurs dispositions à la perfidie et à la cruauté. Ils ont dans les yeux un égarement sauvage qui fait qu'un étranger les prend, au premier abord, pour un peuple de fous.

Les vols et les brigandages qu'ils commettent sans cesse dans les villages nègres attestent la méchanceté de leur caractère. Souvent, sans aucun prétexte, et sous les dehors même de l'amitié, ils s'emparent du bétail des malheureux nègres, ou les réduisent eux-mêmes en esclavage; et la terreur qu'ils inspirent écarte de ceux-ci toute idée de vengeance.

Ainsi que l'Arabe errant, le Maure change de place à chaque saison, et transporte ses troupeaux aux lieux où ils peuvent trouver des pâturages. Dans le mois brûlant de février, le Maure abat ses tentes, et s'avance vers le sud dans le voisinage

des nègres, jusqu'à ce que les pluies de juillet viennent humecter la terre. Alors, ayant reçu du nègre des grains et autres objets de nécessité première, en échange du sel qu'il lui a fourni, il retourne au nord dans le désert, jusqu'à ce que le retour de la chaleur rende de nouveau sa retraite inhabitable.

Cette vie errante des Maures, en resserrant les liens de leurs petites sociétés, leur inspire pour les étrangers une aversion presque insurmontable. Leur éloignement de toute nation civilisée, et leurs rapports avec les nègres, qu'ils regardent comme bien inférieurs à eux, les rendent à la fois les plus vains, les plus féroces et les plus intolérans des hommes. Il est probable qu'avant l'arrivée de M. Park à Benowm, les Maures du Ludamar n'avoient jamais vu d'homme blanc; mais tous avoient été élevés dans une horreur profonde pour le seul nom de chrétien; et en massacrer un ou un chien, étoit dans leurs idées à peu près la même chose. La fin déplorable du major Houghton, et les mauvais traitemens que

notre Voyageur essuya de ce peuple barbare, sont pour tous les Européens un avertissement de l'éviter.

CHAPITRE XIII.

Retour à Jarra. — M. Park échappe aux Maures.

La joie qu'éprouva M. Park, en quittant, le 26 mai, le camp d'Ali pour se rendre à Jarra sous l'escorte des Maures, fut empoisonnée par la perte du bon nègre Demba, que le cruel Ali retint à son service, malgré les fortes représentations de son maître sur cette odieuse violation de tous les droits. M. Park, en quittant cet infortuné, mêla ses larmes aux siennes, et promit de mettre tout en œuvre pour le racheter.

Notre Voyageur, à son arrivée à Jarra, logea chez son ancienne connoissance, Daman Jumma, qui, à sa sollicitation,

négocia auprès d'Ali le rachat du nègre Demba. Mais le roi Maure, craignant qu'il ne servît d'interprète à M. Park pour pénétrer dans le Bambara, ne consentit de le vendre à Daman, qu'à condition qu'il le garderoit chez lui. Daman y souscrivit, et offrit à Ali de lui payer la somme convenue dès que le nègre lui seroit envoyé.

Le 2 juin, Ali, qui s'étoit rendu à Jarra, retourna pour quelques jours à son camp ; mais, au grand plaisir de notre Voyageur, il lui permit de rester à Jarra.

M. Park y vit célébrer une fête que les gens du pays appellent Banna-salée. Les esclaves furent tous bien nourris, proprement vêtus ; et les riches habitans partagèrent leurs provisions avec ceux qui n'en avoient pas. Voilà les fêtes qui méritent véritablement ce nom.

Sur ces entrefaites, quelques esclaves déserteurs arrivés du Kaarta, rapportèrent que Daisy, à la nouvelle des projets de rébellion de ses perfides sujets, avoit pris le parti de marcher lui-même contre Jarra : son approche répandit la consternation parmi les habitans, et surtout parmi les

transfuges, qui, ayant fourni au roi de Ludamar la moitié des subsides demandés par ce prince, réclamèrent de lui les deux cents cavaliers qu'il avoit promis. Mais Ali eut fort peu d'égards à leurs instances, et après les avoir amusés par des réponses évasives, il finit par leur déclarer nettement qu'il ne pouvoit leur fournir aucun secours.

Les rebelles, abandonnés à leurs propres forces, les rassemblèrent pour hasarder une bataille contre leur souverain, dont ils savoient bien ne pouvoir espérer aucun pardon. Ils étoient encouragés par la disette qui se faisoit cruellement sentir dans le Kaarta, où ils entrèrent le 18 juin, au nombre de huit cents.

Le lendemain, le vent se dirigea vers le sud-oueſt; quelques coups de tonnerre furent suivis d'une petite pluie, la première qui eut tombé depuis plusieurs mois; elle répandit dans l'air un doux rafraîchissement.

Cependant Demba n'arrivoit point; M. Park reconnut que tant que lui-même resteroit au pays, Ali ne s'en dessaisiroit pas;

son hôte d'ailleurs ne voyant pas comment notre Voyageur pourroit acquitter sa dépense, commençoit à désirer vivement son départ, que le besoin d'échapper à la barbarie des Maures rendoit surtout nécessaire; mais, d'un autre côté, l'interprète Johnson refusoit d'accompagner son maître plus avant dans l'intérieur de l'Afrique; et celui-ci, en s'y engageant seul, s'exposoit infailliblement aux dernières extrémités, soit parce qu'il ne pourroit pas se faire entendre, soit parce qu'il n'auroit pas de quoi se procurer les choses nécessaires à la vie. Ces dernières considérations n'ébranlèrent pas la résolution qu'il avoit prise de remplir l'objet de sa mission; en conséquence, il forma le dessein de s'évader à la première occasion favorable, et de se rendre directement dans le Bambara, dès qu'il seroit tombé assez de pluie pour qu'il fût certain de ne pas manquer d'eau dans les bois.

Le 24 juin, les rebelles revinrent de leur expédition contre Daisy, qu'ils avoient rencontré près de Joka, en rase campagne, et à la tête d'une si forte armée, qu'ils

n'avoient pas osé risquer le combat. Ils s'étoient contentés, en se retirant, de piller les petites villes des environs, et ils amenoient à Jarra les captifs et le bétail qu'ils avoient pris. Mais Daisy marchoit à grandes journées sur leurs traces ; et le 26, un espion rapporta que ce prince s'étant emparé de Simbing, seroit à Jarra le lendemain. On fit aussitôt les tristes préparatifs d'un départ précipité. Les femmes passèrent la nuit à battre du grain et à empaqueter leur bagage ; et le 27, à la pointe du jour, près de la moitié des habitans prit la route du Bambara. Les hommes étoient plongés dans un morne abattement ; les femmes et les enfans versoient des pleurs ; tous se retournoient souvent pour jetter un dernier regard sur leur ville natale, sur les puits et sur les rochers auprès desquels ils avoient coulé des jours si paisibles.

Quoique M. Park, lors de son passage à Kemmou, eût eu beaucoup à se louer de la bienveillance de Daisy, il ne crut pas prudent de rester à la merci de ses soldats, qui, dans le désordre et la confusion

de leur entrée à Jarra, auroient fort bien pu le prendre pour un Maure. Il monta donc à cheval, et, emportant avec lui un grand sac de maïs, il suivit lentement les fugitifs.

M. Park s'étoit arrêté, le premier juillet, à Quéra pour y faire reposer son cheval, que les Maures avoient mis sur les dents, lorsque le premier esclave d'Ali arriva le soir dans cette ville avec quatre Maures, pour prendre notre Voyageur et le ramener au camp. Deux d'entre eux allèrent en son absence examiner son cheval, que l'on proposa de conduire chez le douty; mais l'autre répondit que cette précaution étoit inutile, et qu'il ne pourroit jamais s'échapper avec une pareille monture. Ensuite ils s'informèrent où couchoit M. Park, et se retirèrent.

Ce rapport fut un coup de foudre pour notre Voyageur, qui ne craignoit rien tant que de retomber dans les mains cruelles des Maures. Il résolut donc de fuir, sans perte de temps, vers le Bambara. Johnson approuva ce dessein; mais il témoigna en même temps à son maître la ferme volonté

de ne pas l'accompagner. Il lui dit que Daman lui offroit de conduire une caravane d'esclaves sur les bords de la Gambie, et qu'il étoit déterminé à saisir cette occasion pour retourner auprès de sa femme et de sa famille.

M. Park, décidé à partir seul, prépara vers minuit son bagage, qui consistoit uniquement en deux chemises, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veste, un gilet, un chapeau et un manteau.

A la pointe du jour, Johnson, qui avoit veillé toute la nuit sur les Maures, vint dire tout bas à son maître qu'ils sommeilloient. Ce moment de crise, qui décidoit du sort de notre Voyageur, fit couler de son front une sueur glacée ; mais toute délibération n'eût pu que lui être funeste : il prit donc son paquet, passa légèrement par-dessus les nègres endormis à sa porte, et étant monté à cheval, il dit adieu à Johnson, en lui recommandant de prendre bien soin de ses papiers, et de donner de ses nouvelles à ses amis de Pisania.

Il marcha avec beaucoup de précaution

dans la crainte d'être poursuivi. A environ un mille, il rencontra des pasteurs maures qui coururent après lui, en le huant et lui jetant des pierres. A peine fut-il hors de leur portée, qu'il entendit derrière lui des cris dont il fut vivement alarmé. Il vit, en se retournant, trois Maures qui s'avançoient au grand galop, en brandissant leurs fusils à deux coups.

La fuite ou la résistance étoient inutiles; notre Voyageur prit donc le parti de revenir sur ses pas, et de s'avancer à leur rencontre. Deux d'entre eux, en s'approchant, saisirent la bride de son cheval, et le troisième, en lui présentant le bout de son fusil, lui dit qu'il falloit les suivre auprès du roi. M. Park obéit. Il étoit dans cet état d'affaissement où l'âme humaine, long-temps balancée entre la crainte et l'espérance, et fatiguée du poids accablant de l'incertitude, éprouve enfin une sorte de soulagement à pouvoir mesurer toute l'étendue de son malheur. Chemin faisant, les conducteurs de M. Park visitèrent son bagage, et n'y trouvant rien qui fût digne d'être pris, ils se contentèrent de le

dépouiller de son manteau. Ce vêtement lui étoit bien précieux ; il le garantissoit de la pluie pendant le jour, et des moustiques pendant la nuit ; aussi les supplia-t-il instamment de le lui laisser ; mais ses prières furent inutiles; celui qui l'avoit pris piqua des deux, et ses camarades le suivirent en couchant notre Voyageur en joue, pour lui défendre d'avancer. Il reconnut alors que ces Maures ne l'avoient poursuivi que dans l'espoir de le voler. Il ne les eut pas plutôt perdus de vue, qu'il s'enfonça dans les bois, où il trouva heureusement un chemin frayé.

CHAPITRE XIV.

Traversée pénible du désert. — Arrivée sur les confins du Bambara.

QUE l'on se peigne, s'il est possible, la joie que notre Voyageur ressentit en se voyant échappé pour la seconde fois des mains de ses persécuteurs ! Comme un

convalescent, il se sentoit respirer avec plus de facilité; son sang rafraîchi circuloit plus librement dans ses veines; l'aspect même du désert avoit quelque chose d'agréable à ses yeux. Cependant, dès que ce premier enthousiasme se fût un peu dissipé, il ne réfléchit pas sans frémir à tout ce que sa situation avoit encore de déplorable, et au danger qui le menaçoit de périr de faim ou de soif. Peu de temps après, il évita la rencontre d'un troupeau de chèvres, et continuant de s'enfoncer dans le désert, il dirigea sa route, d'après la boussole, presque droit à l'est-sud-est, afin d'arriver le plus promptement possible sur le territoire du Bambara.

Un peu après midi, il se sentit affoibli par la soif; il monta sur un arbre dans l'espoir de découvrir quelque trace d'habitation humaine; mais ce fut en vain. Vers les quatre heures, sa soif étoit devenue insupportable; il avoit la bouche sèche et enflammée. Des nuages subits et fréquens obscurcissoient sa vue, et il sentoit ses forces défaillir. La fatigue excessive de son cheval commença à lui faire craindre

sérieusement de périr de soif dans cette solitude. Pour rafraîchir sa bouche et son gosier brûlant, il essaya de mâcher quelques feuilles d'arbustes ; mais il les trouva toutes amères, et elles ne lui procurèrent aucun soulagement.

Un peu avant le coucher du soleil, il gagna le sommet d'une colline ; là, du haut d'un arbre très-élevé, ses tristes regards se promenèrent sur le désert, où il ne découvrit autre chose qu'une horrible uniformité de sable et d'arbustes, sans aucun indice d'habitation.

Le malheureux Voyageur, en descendant de l'arbre, vit que son cheval mangeoit avec avidité les petites branches des arbustes ; comme le pauvre animal étoit hors d'état de le porter, et que lui-même ne se sentoit pas la force de marcher, il crut faire un acte d'humanité en lui ôtant la bride et en l'abandonnant à lui-même. Pendant ce temps-là, il éprouva un tournoiement de tête et une extrême foiblesse ; il tomba sur le sable, et se crut prêt à rendre le dernier soupir. Il fit des efforts inutiles pour se relever. « C'est donc ici, se disoit-il,

» qu'est marqué le terme de ma courte » carrière ; ici vont pour jamais s'anéantir » mes travaux et mes espérances » ! Cependant il recouvra par dégrés l'usage de ses sens ; en rouvrant les yeux, il se vit étendu sur le sable, et tenant encore en main la bride de son cheval. Le soleil quittoit l'horizon. M. Park rappela tout son courage, et fit un dernier effort pour prolonger sa déplorable existence. Comme la soirée étoit un peu fraîche, il prit le parti de marcher à pied, en poussant lentement son cheval devant lui. Il marchoit à peine depuis une heure, lorsqu'il apperçut, du côté du nord-est, quelques éclairs, avant-coureurs précieux de la pluie.

L'obscurité et les éclairs augmentèrent rapidement, et en moins d'une heure, les buissons furent agités par un vent impétueux. M. Park ouvroit déjà la bouche pour recevoir les gouttes rafraîchissantes après lesquelles il soupiroit, lorsqu'il fut couvert d'un tourbillon de sable si violent, qu'il fut obligé de monter à cheval et de chercher l'abri d'un arbre pour n'en pas être suffoqué. Cette pluie de sable dura

pendant une heure. Il reprit ensuite sa route avec beaucoup de peine : enfin, sur les dix heures du soir, de nouveaux éclairs très-vifs furent suivis de grosses gouttes d'eau. M. Park descendit de cheval, et étendit tout son linge blanc pour recevoir la pluie, qui tomba bientôt en abondance pendant plus d'une heure; il étancha sa soif dévorante en tordant et en suçant son linge.

L'extrême obscurité de la nuit ne permettoit à notre Voyageur de consulter sa boussole qu'à la lueur des éclairs. Il voyagea de cette manière avec assez de vîtesse jusqu'après minuit. Alors, les éclairs devenant plus rares, il fut obligé d'aller à tâtons, au risque de se blesser les mains ou les yeux.

Sur les deux heures du matin, son cheval fit un écart; en cherchant autour de lui quelle en pouvoit être la cause, il fut très-surpris d'appercevoir entre les arbres une lumière peu éloignée. Il s'approcha de cette lumière, et ne tarda pas à en voir plusieurs autres : il craignit d'être tombé dans un parti maure. Il avança, pour s'en assurer, en prenant beaucoup de précautions.

Il entendit bientôt le mugissement des bœufs et les voix bruyantes des pasteurs, qui, selon toute probabilité, ne pouvoient être que des Maures. Quelque touchant que fût pour lui le son de la voix humaine, il aima mieux s'exposer à périr de faim, en rentrant dans les bois, que de retomber dans les mains de ces hommes cruels : mais comme sa soif n'étoit pas encore entièrement étanchée, il crut prudent de chercher les puits qu'il jugeoit devoir être voisins de là. Il s'avança, par inadvertance, si près d'une des tentes, qu'une femme l'apperçut et se mit à pousser de grands cris; il se hâta de rentrer dans le bois.

M. Park n'avoit pas fait un mille, qu'il entendit, dans l'éloignement, un bruit confus, et reconnut bientôt que c'étoient les coassemens des grenouilles. Cette musique, qui lui parut enchanteresse, le conduisit, à la pointe du jour, auprès de quelques étangs vaseux où lui et son cheval se désaltérèrent. Les grenouilles couvroient entièrement la surface de l'onde, et le pauvre cheval étoit si effrayé ds leurs cris, que, pendant qu'il but; M. Park fut obligé de

les faire taire, en battant l'eau avec une branche d'arbre.

Notre Voyageur ayant remarqué, du haut d'un arbre, une colonne de fumée à douze ou quatorze mille à l'est-sud-est, marcha aussitôt dans cette direction, et vers les onze heures, il trouva des champs cultivés où des nègres plantoient du maïs. Ils lui apprirent que le village voisin, appelé Schrilla, étoit habité par des nègres Foulahs qui vivoient sous la dépendance d'Ali. M. Park, malgré l'effroi que ce nom lui inspiroit, vit son cheval si fatigué, et se sentit lui-même si tourmenté par la chaleur et par la faim, qu'il se décida d'entrer dans ce village, au risque de tout ce qui pouvoit lui en arriver. Il se rendit à la maison du douty, où l'on ne voulut pas le recevoir; on eut même la dureté de lui refuser une poignée de maïs. Il s'éloigna tristement de ce village inhospitalier, et dirigea sa marche vers quelques huttes dispersées qu'il découvrit aux environs. A la porte de l'une de ces chaumières, étoit assise une vieille femme qui filoit du coton. M. Park lui fit signe qu'il avoit faim: à l'instant elle posa

sa quenouille et le pria en arabe d'entrer chez elle. Quand il se fut assis, elle lui servit un plat de kouskous dont il mangea avec appétit. Il lui demanda du maïs pour son cheval; elle lui en donna sur-le-champ. Notre Voyageur ne put reconnoître les soins charitables de cette bonne vieille, qu'en lui faisant don d'un de ses mouchoirs de poche. Transporté de reconnoissance envers l'Etre tout-puissant et bon qui lui envoyoit un secours aussi nécessaire, il élevoit les yeux vers le ciel pour lui rendre grâces, lorsque les gens du village se rassemblèrent devant la maison de la vieille, et parurent avoir l'intention d'arrêter M. Park pour le ramener au camp d'Ali. Rempli de terreur, il serra soudain sa petite provision de maïs, se remit en route; et pour qu'on ne le soupçonnât pas d'être un fugitif du camp des Maures, il dirigea sa marche vers le nord jusqu'à environ deux milles du village; alors il rentra dans le bois, et s'abandonna au sommeil pendant quelques heures, après lesquelles il poursuivit son chemin. A minuit, il se coucha de nouveau près d'un petit étang; mais les mouches et les marin-

gouins dont il fourmilloit empêchèrent long-temps notre Voyageur de s'endormir, et ensuite il fut réveillé par les hurlemens des bêtes féroces, qui passoient à très-peu de distance de lui.

Le 4 juillet, il repartit à la pointe du jour. Vers les onze heures du matin, il gagna une hauteur, d'où étant monté sur un arbre, il découvrit, à environ huit milles de distance, une plaine qui lui parut cultivée. Il dirigea sa route vers ce lieu, qu'il jugea devoir être habité par des Foulahs, et où il espéroit trouver une meilleure réception que chez le douty de Schrilla. Son attente ne fut point trompée. Un des pasteurs le fit entrer dans sa tente. Les tentes des Foulahs sont si basses qu'on peut à peine s'y tenir assis: meubles et gens y sont pressés comme des marchandises dans une caisse. Quand M. Park se fut glissé sur ses mains et sur ses genoux dans celle du pasteur, il vit qu'elle contenoit, outre son hôte et lui, une femme et trois enfans qui la remplissoient en entier. On présenta une gamelle de maïs bouilli et de dattes; le chef de la famille invita M. Park à en

manger, après qu'il en eut goûté lui-même, selon l'usage du pays. Tandis que notre Voyageur mangeoit, les enfans tenoient leurs regards fixés sur lui. Le pasteur prononça le mot *naʒarani*, et aussitôt ils se mirent à pleurer; puis ils suivirent leur mère, qui sortit de la tente en se couchant ventre à terre et en sautant comme un levrier : rien ne put vaincre l'effroi que le seul nom d'un chrétien leur inspiroit.

M. Park acheta là, moyennant quelques boutons de cuivre, un peu de maïs pour son cheval. Ayant ensuite remercié son hôte, il s'enfonça de nouveau dans les bois. Au coucher du soleil, il entra dans un chemin qui conduisoit droit au royaume de Bambara. Il le suivit pendant toute la nuit, passa au point du jour, sans s'arrêter, près du petit village de Wassalita, et vers les dix heures, arriva dans la ville nègre de Warra, tributaire de Mansong, roi du Bambara.

CHAPITRE XV.

M. Mungo Park continue sa route à travers le Bambara. — Il découvre le Niger. — Il arrive auprès de Ségo, capitale du royaume. — Le roi refuse de le voir. —Généreuse hospitalité d'une négresse.

Les habitans de la petite ville de Warra, qui sont un mélange de Foulahs et de Mandingues, s'occupent à la culture du grain, dont ils font l'échange avec les Maures contre du sel. Notre Voyageur fut, dans cette ville, l'objet d'une curiosité bruyante, mais qui n'avoit rien de désobligeant. Après y avoir pris le repos dont il avoit si grand besoin, il poursuivit sa route dans l'intérieur du Bambara, et parvint, le 7 juillet, à une autre petite ville appelée Vassibou, dont les habitans, qui l'accueillirent très-bien, pratiquent la culture fort

en grand. Les hommes et les femmes labourent ensemble, à l'aide d'une grande bêche pointue, bien plus commode que celle dont on se sert sur les bords de la Gambie. La crainte où ils sont des excursions des Maures, leur fait emporter des armes avec eux lorsqu'ils vont aux champs. Le maître, avec le manche de sa lance, trace des lignes pour diviser le terrein en portions régulières, dont chacune est la tâche de rrois esclaves.

M. Park, qui avoit besoin de guide pour pénétrer plus avanr, accepta avec plaisir la compagnie de kaartans, qui fuyoient la tyrannie des Maures. Ils arrivèrent, le 14 juillet, auprès de Gallou, ville considérable, située dans une belle et riche vallée qu'entourent de hauts rochers. Il est à remarquer qu'en traversant le Bambara, notre Voyageur n'éprouva point, par rapport à la langue du pays, les difficultés qu'il avoit craintes. Il trouva cette langue une espèce de mandinque corrompu, qu'avec un peu d'usage, il comprit et parla sans difficulté.

Le lendemain, la caravane se rendit à

Mourja, ville grande et fameuse pour son commerce de sel. Les Maures y en apportent de grandes quantités qu'ils échangent contre du grain et de la toile de coton. La plupart des naturels étant mahométans, les kafirs ont quelques maisons particulières où ils s'assemblent pour boire de la bière, qu'ils appellent esprit de blé. M. Park vit une de ces réunions, composée d'environ vingt personnes assises autour de grands vases pleins de bière. La gaîté se peignoit dans tous les regards, et la plupart étoient ivres. L'extrême abondance des grains et du laitage inspire aux habitans envers les étrangers une libéralité dont notre Voyageur ressentit les effets, et qui ne se démentit point pendant deux jours qu'il y passa.

La petite troupe repartit dans la matinée du 16. Le 19, après avoir traversé plusieurs villes et villages, M. Park, dont le cheval s'affoiblissoit de jour en jour, fut obligé de se séparer de ses compagnons de voyage, beaucoup mieux montés que lui. Il rencontra une caravane d'environ soixante-dix esclaves qui venoient de Ségo, capitale

du Bambara, pour se rendre à Maroc par la voie du Ludamar et du grand désert. Ils étoient attachés par le cou sept à sept avec des lanières de cuir de bœuf tressées comme de la corde, et entre chaque groupe marchoit un homme armé d'un mousquet. On comptoit beaucoup de femmes parmi ces esclaves, dont plusieurs étoient en mauvais état.

Le 20 juillet, M. Park ayant trouvé dans un village deux nègres qui se rendoient à Ségo, s'estima heureux de les accompagner. Ils s'arrêtèrent le même jour dans un petit village où l'un des nègres rencontra une de ses connoissances, qui conduisit les voyageurs à une espèce de repas public; il y régnoit quelque cérémonie. On y servit abondamment un mets composé de lait aigre et de farine, ainsi que de la bière faite avec le grain du pays. Les femmes, contre l'usage des contrées précédemment parcourues par notre Voyageur, étoient admises dans cette société. La gêne en étoit bannie; chacun buvoit à son gré. Les convives, en prenant la calebasse, se saluoient d'un signe de tête, et en la posant,

ils disoient ordinairement : *merci.* Tous, hommes et femmes, paroissoient un peu ivres, mais non querelleurs.

Le piteux équipage de notre Voyageur, qui conduisoit tristement son cheval devant lui, servit, dans plusieurs grands villages, de matière intarissable aux plaisanteries des habitans. L'un disoit : Il revient de la Mecque : il y paroît à ses habits ; un autre lui demandoit si son cheval étoit malade ; un troisième feignoit de vouloir l'acheter, etc. M. Park oublia bientôt ces petits désagrémens, en apprenant, dans le village où il passa la nuit, que le lendemain, de bonne heure, il verroit le Niger, ce grand fleuve dont la recherche faisoit le principal objet de sa mission. Cette idée l'empêcha de fermer l'œil. Son cheval étoit sellé dès avant le jour ; mais ses compagnons de voyage et lui furent obligés d'attendre l'ouverture des portes, que l'on ferme soigneusement tous les soirs, de peur des bêtes féroces, et surtout des lions dont ce pays est rempli. Enfin ils se remirent en route, et virent bientôt la fumée s'élever au-dessus de Ségo.

Aux approches de la ville, le majestueux Niger s'offrit tout à coup aux yeux enchantés de M. Park. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étinceloit des feux du soleil, et couloit lentement *vers l'orient;* direction contraire à celle que généralement on lui supposoit jusqu'alors en Europe, mais conforme à ce qu'en ont pensé les Anciens, qui connoissoient bien mieux que nous l'Afrique, où ils avoient formé de grands établissemens. M. Park courut au rivage du fleuve, et après avoir bu de ses eaux, il éleva ses mains au ciel, en rendant grâce à Dieu du succès de sa périlleuse entreprise.

Il arrivoit alors à Ségo, ville qui, à proprement parler, en forme quatre distinctes, dont deux sur la rive septentrionale, et deux sur la rive méridionale du Niger. De grands murs de terre forment leurs enceintes; les maisons sont bâties en argile; elles sont carrées et leurs toits sont plats; quelques-unes ont deux étages, plusieurs sont blanchies. Au milieu de ces bâtimens, s'élèvent, dans tous les quartiers, des mosquées construites par les Maures.

Les rues sont étroites, mais assez larges pour les communications nécessaires, dans un pays où l'usage des voitures à roues est entièrement inconnu. Il résulte de toutes les notions recueillies par notre Voyageur, que la population totale de Ségo monte à environ trente mille habitans. Le roi réside constamment dans la seconde ville méridionale, appelée Ségo-see-korro. Un grand nombre de ses esclaves est occupé tout le jour à transporter les habitans d'une rive à l'autre. Leur salaire, quoiqu'il ne soit que de dix corys (à peu près un sou) par personne, fournit au roi, dans le cours d'une année, un revenu considérable. La construction des canots est singulière; deux troncs d'arbres joints bout à bout, sans ponts ni mâts, en forment un, dont la jointure se trouve précisément au milieu. Il n'y a point conséquemment de proportion entre leur longueur et leur largeur. Ils ont néanmoins beaucoup de capacité : M. Park en a vu traverser la rivière, chargés de quatre chevaux et de plusieurs personnes.

Quoique les passeurs fussent très-actifs,

et qu'on s'embarquât en trois endroits différens, la foule étoit si grande, au moment où M. Park se présenta, qu'il fût obligé de s'asseoir sur le rivage, en attendant son tour. L'aspect de cette grande cité, ces nombreux canots qui couvroient la rivière, ce peuple nombreux et occupé, les champs fertiles qui s'étendoient au loin de toutes parts, lui présentoient un riant tableau d'opulence et de civilisation, que sa position au centre de l'Afrique rendoit vraiment extraordinaire.

Il étoit là depuis plus de deux heures, sans avoir encore pu trouver place dans un canot, lorsque le roi Mansong, que l'on avoit prévenu de l'arrivée d'un homme blanc, dépêcha vers lui un de ses premiers domestiques, pour l'avertir que le roi ne pourroit le voir qu'après s'être fait rendre compte de l'objet de son voyage, et pour lui défendre de passer le fleuve sans la permission de ce prince. Le domestique lui conseilla d'aller chercher un gîte pour la nuit dans un village éloigné qu'il lui fit voir, ajoutant que le lendemain matin, il lui porteroit de nouveaux ordres du

monarque. Quelque désagréable que fût ce contre-temps, M. Park fut forcé de s'y soumettre. Il se rendit donc au village indiqué ; mais personne ne voulut l'y recevoir, et il fut réduit à rester tout le jour assis sous un arbre sans prendre de nourriture. Cette situation alloit devenir bien plus cruelle encore pendant la nuit ; le vent s'étoit élevé, tout présageoit une forte pluie : la seule ressource du malheureux Voyageur contre les bêtes féroces, étoit de grimper sur un arbre, et d'essayer à dormir entre les branches. Déjà il se préparoit à passer la nuit de cette manière, lorsqu'une femme qui revenoit des champs s'arrêta pour le considérer. Elle le vit extrêmement foible et abattu, apprit de lui la situation déplorable où il se trouvoit, et, vivement émue de compassion, elle l'enmena dans sa cabane. Elle alluma une lampe, étendit une natte sur le sol, et lui dit qu'il pouvoit dormir là pendant la nuit. S'appercevant ensuite qu'il avoit faim, elle alla lui chercher à manger, et revint bientôt avec un fort beau poisson qu'elle lui servit, après l'avoir fait griller à moitié

sur quelques charbons. Cette femme bienfaisante dit ensuite à ses filles, qui, pendant tout ce temps, n'avoient cessé de contempler l'étranger, qu'elles pouvoient reprendre leur travail. Cette occupation consistoit à filer du coton; elle se prolongea bien avant dans la nuit. Pour abréger les heures de la veillée, ces femmes avoient recours à des chansons, dont l'une fut certainement improvisée; car l'hospitalité qu'elles exerçoient envers notre Voyageur en étoit le sujet. L'air en étoit doux et plaintif, et le sens des paroles a été fidèlement conservé dans l'imitation suivante (1).

---

(1) *Traduction littérale.* — « Les vents rugissoient » et la pluie tomboit. — Le pauvre homme blanc, » foible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. » — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, » point de femme pour moudre son grain. — » *Chœur.* = Ayons pitié de l'homme blanc ; il n'a » point de mère, ect.

La musique, gravée à la fin de l'ouvrage, est d'un compositeur très-connu, qui a voulu garder l'anonyme ; mais que décelera facilement sa touche aimable.

CHANT NÈGRE.

UNE NÉGRESSE SEULE.

Le vent rugit, la froide pluie
S'échappe du ciel en torrens ;
Vois, sous l'arbre de nos parens,
L'homme blanc qui se réfugie.

UNE AUTRE.

Pauvre homme blanc ! il va périr !
Pour le soigner, pour le nourrir
Il n'a point de sœur, point de mère....
Prenons pitié de sa misère ;
Volons, volons le secourir.

CHŒUR.

Pauvre homme blanc ! il va périr !
Prenons pitié de sa misère ;
Il n'a point de sœur, point de mère ;
Volons, volons le secourir.

Une réception si touchante, si peu espérée, fit couler des yeux de notre Voyageur

des larmes d'attendrissement et de volupté; la douce émotion qu'elle fit naître en lui, chassa le sommeil de ses paupières. Le matin, il offrit à sa généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restoient à sa veste; c'étoit le seul témoignage de reconnoissance qu'il pût lui donner.

Il passa la journée du 21 juillet dans ce village, dont les habitans étoient venus en foule pour le voir. Il fut très-inquiet de de ne recevoir aucun messager de la part du roi, que les gens du pays lui disoient avoir été prévenu contre lui par les Maures et les slatées de Ségo. Le voyage d'un Européen dans ces contrées donnoit à ceux-ci beaucoup d'ombrage.

Enfin ce messager arriva le lendemain; mais sa présence fut peu satisfaisante. Il demanda à M. Park s'il avoit apporté pour le roi quelque présent, et parut fort déconcerté, lorsque notre Voyageur lui apprit que les Maures l'avoient entièrement volé. Il lui dit de rester dans son village, où le roi l'enverroit chercher l'après-midi.

Le 23 juillet, un autre messager vint apporter à M. Park un sac de la part de

Mansong. Il lui dit que l'intention du roi étoit qu'il s'éloignât sur-le-champ de Ségo; mais que ce prince voulant secourir un homme blanc dans l'infortune, lui envoyoit cinq mille corys, pour qu'il se procurât des vivres pendant sa route. Le messager ajouta que si l'intention de M. Park étoit d'aller à Jenné, il avoit ordre de lui servir de guide jusqu'à Sansanding. Notre Voyageur, en réfléchissant sur cette conduite du roi, la trouva tout à la fois prudente et généreuse, et crut démêler, par les discours de son guide, que Mansong l'auroit volontiers admis à Ségo, s'il avoit été sûr de pouvoir le protéger contre la méchanceté des habitans Maures. Il étoit, au surplus, naturel au roi de penser que cet étranger cachoit le véritable objet de son voyage; et il ne pouvoit pas entrer dans la tête d'un prince nègre, qu'un homme vînt de si loin, à travers mille périls, uniquement pour voir une rivière, lorsqu'il y en avoit tant dans son pays.

CHAPITRE XVI.

Départ pour Sansanding. — Description de l'arbre à beurre. — M. Park poursuit sa route vers l'est. — Il traverse le Niger, arrive à Silla, et se détermine à ne pas pénétrer plus avant.

Le guide de M. Park étoit ouvert et communicatif. Il lui fit sentir les dangers qui l'attendoient en poursuivant sa route à l'est, où il se retrouveroit sous la domination des Maures, possesseurs en très-grande partie de la ville de Jenné, et entièrement de celle de Tombuctou, objet principal des recherches de notre Voyageur : mais des renseignemens aussi vagues n'étoient pas de nature à pouvoir l'arrêter. Son guide et lui passèrent, le 24 juillet au matin, par une grande ville appelée Kabba, située au milieu d'un beau pays si bien cultivé, qu'il essembloit plutôt à l'intérieur de l'Angler-

terre, qu'à l'idée qu'il étoit naturel de se former du centre de l'Afrique.

La récolte des fruits du shea, ou arbre à beurre, occupoit partout les habitans. Cet arbre abonde dans toute cette partie du Bambara; il croît naturellement dans les bois. Lorsqu'on fait des défrichemens de forêts, on a soin d'excepter les sheas de la coupe générale des arbres. Celui-ci ressemble beaucoup au chêne d'Amérique, et la forme de l'olive d'Espagne est à peu près celle de son fruit, dont le noyau, séché au soleil et bouilli dans l'eau, sert à la préparation d'un beurre végétal, plus blanc, plus ferme, plus agréable que celui de lait de vache, et qui joint à ces avantages celui de se conserver toute l'année sans sel. Le noyau du shéa est enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient est un des principaux articles du commerce intérieur, tant du royaume de Bambara que des contrées environnantes.

M. Park arriva le soir à Sansanding, très-grande ville, qui contient, dit-on, de huit à dix mille habitans. Quelques précau-

tions qu'il eût prises pour ne pas être découvert par les Maures, dont cette ville est remplie, il ne put échapper à leurs regards et à leurs persécutions. Ils voulurent le forcer d'aller à la mosquée rendre hommage à Mahomet, et ils étoient sur le point d'user de violence pour l'y contraindre, lorsque le douty parvint à le dégager de leurs mains, en le réclamant comme l'étranger du roi. Il fut cependant obligé de monter sur un siége élevé, près de la mosquée, pour que chacun pût le voir; il y resta jusqu'au coucher du soleil. On le conduisit alors dans une petite cabane assez propre au-devant de laquelle il y avoit une cour dont le douty ferma la porte, pour le dérober aux importunités des curieux; mais les Maures franchirent le mur de terre et vinrent en foule dans la cour, afin de le voir, disoient-ils, faire ses dévotions du soir et manger des œufs. Notre Voyageur ne crut pas devoir les satisfaire sur le premier objet; mais il leur dit que quant aux œufs, il en mangeroit sans répugnance, si l'on vouloit lui en donner. On lui présenta sur-le-champ sept œufs de poule; on fut

fort étonné de ce qu'il ne pouvoit les manger crus; car on paroissoit avoir généralement pour opinion que les Européens vivent presque uniquement de cette nourriture.

Notre Voyageur partit le lendemain pour continuer sa route. Le 28, en traversant les bois, il remarqua que son guide s'arrêtoit souvent, et qu'il observoit tous les buissons. Cette précaution lui étoit inspirée par la crainte des lions, fort communs dans ce pays, où, lui dit le guide, ils attaquoient souvent les voyageurs. Comme il parloit, le cheval de M. Park tressaillit; au même instant, on vit paroître, à peu de distance, un grand animal de l'espèce des giraffes ou cameléopards; il avoit le cou et les jambes de devant très-longs; sa tête étoit garnie de deux cornes courtes et noires tournées en arrière; sa queue, qui descendoit jusqu'au jarret, se terminoit par une touffe de crins; l'animal avoit la couleur d'un gris de souris. Il s'éloigna tout à coup avec un trot pesant, et en remuant la tête de côté et d'autre pour voir s'il n'étoit pas poursuivi. Peu de momens après,

nos Voyageurs virent dans un buisson un grand lion rouge qui avoit la tête couchée entre les jambes. M. Park, à qui le mauvais état de son cheval ne permettoit pas de fuir, crut que le lion alloit s'élancer sur lui, et déjà machinalement il dégageoit ses pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque, son cheval devînt plutôt que lui la victime du monstre; mais le redoutable animal n'étoit probablement pas fort affamé; car il laissa passer tranquillement les Voyageurs. Pour éviter de semblables rencontres, ils prirent dans des marais un chemin détourné.

Au coucher du soleil, ils arrivèrent à Modibou, village dont la position sur les bords du Niger est délicieuse. Le fleuve, dont le lit en cet endroit est beaucoup plus large et plus majestueux qu'à Ségo, est parsemé de petites îles vertes où se sont retirés quelques Foulahs industrieux, pour préserver leur bétail des ravages des bêtes féroces. Les naturels pêchent beaucoup de poisson avec de grands filets de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Les moustiques qui, dans ce lieu,

s'élèvent par essaims prodigieux des ruisseaux et des marais, désolèrent pendant toute la nuit notre Voyageur, que ses habits presque en lambeaux livroient sans défense aux piqûres de ces insectes. Ses bras, ses jambes étoient couverts d'ampoules ; la douleur et l'insomnie lui donnèrent la fièvre.

Le 29 juillet, son hôte le voyant malade, le pressa de partir, et lui donna son fils pour remplacer jusqu'à Kea le guide du roi de Bambara, qui venoit de le quitter. Quoique M. Park fût peu en état de marcher, son cheval avoit encore moins la force de le porter. A environ sept milles de Modibou, en traversant un sol argilleux et inégal, ce pauvre animal tomba. M. Park et son guide ne purent parvenir à le replacer sur ses jambes. Notre Voyageur s'assit pendant quelque temps près de ce déplorable compagnon de ses aventures ; mais voyant l'impossibilité de le relever, il lui ôta sa selle et sa bride, et ramassa une certaine provision d'herbe qu'il mit devant lui. L'aspect de ce vieux serviteur haletant sur la terre le frappa du cruel

pressentiment que lui-même, avant peu, éprouveroit un semblable sort. Il s'arracha enfin à ce spectacle douloureux, et suivit à pied son guide jusqu'à Kea, petit village habité par des pêcheurs, dont l'un le conduisit à Mourzan dans son canot. Au bout d'un mille, le pêcheur ayant mené son canot à bord, et fait descendre à terre sa femme, son enfant ainsi que notre Voyageur, attacha la nacelle à un pieu, quitta ses habits, puis il se jetta dans l'eau et y plongea si long-temps que M. Park le crut noyé. Il étoit même surpris de la tranquillité de la femme, lorsque le pêcheur montra sa tête à la poupe du canot. Il demanda alors une corde avec laquelle il plongea une seconde fois, puis il rentra dans le canot, et dit à l'enfant de l'aider à tirer la corde. Alors ils amenèrent du fond de l'eau un grand panier où se trouvoient deux beaux poissons que le pêcheur cacha sur la côte, après avoir remis le panier dans l'eau.

En continuant leur route, ils arrivèrent le même jour à Mourzan, ville de pêcheurs, située sur la rive septentrionale du Niger.

De là, après avoir traversé le fleuve, on le conduisit à Silla, grande ville dont les habitans parlent un langage tout différent de celui des autres parties du Bambara. On lui apprit que plus il s'avanceroit vers l'est, plus la langue des naturels lui deviendroit inintelligible.

Le douty lui permit, avec beaucoup de peine, d'entrer la nuit dans sa maison pour se mettre à l'abri de la pluie; mais le lieu étoit fort humide, et M. Park eut un léger accès de fièvre. Abattu par la maladie, épuisé de fatigue et de faim, à moitié nû, et ne possédant rien pour se procurer les nécessités de la vie, il se livra aux réflexions les plus sérieuses sur sa position. Il mesura les obstacles insurmontables qui l'attendoient plus loin; les pluies du tropique étoient déjà commencées avec toute leur violence; quelques jours plus tard, le débordement des rivières et des marais n'alloit plus permettre de voyager que par eau. Ce qui lui restoit des corys du roi de Bambara ne suffisoit pas pour louer un canot qui le conduisît à une grande distance. Pardessus tout, il considéroit qu'en

essayant de s'avancer, ne fût-ce que jusqu'à Jenné, il se remettoit sous la domination cruelle des Maures, dont il avoit tout à redouter; que s'il périssoit dans son entreprise, ses découvertes étoient ensevelies avec lui : en conséquence, il reconnut que quoique, pour retourner aux rives de Gambie, il eût à faire un voyage à pied de plusieurs centaines de milles dans des pays inconnus, ce parti étoit le seul qui lui restât à prendre; il s'y détermina donc, et eut la satisfaction de voir, à son retour, que sa conduite obtint l'approbation de ses commettans.

Mais, avant de quitter Silla, il prit des marchands maures et nègres toutes les informations géographiques qu'il put se procurer sur le Niger et sur les pays qui l'avoisinent, particulièrement sur les villes de Houssa et de Tombuctou, objet particulier des recherches des Européens. Les détails qu'il donne à cet égard lui ont été fournis par tant de personnes différentes, qu'il y a tout lieu de les croire authentiques, et les géographes peuvent en tirer un grand parti.

CHAPITRE XVII.

M. Park retourne vers l'ouest. — Il éprouve dans sa marche de très-grandes difficultés. — Il arrive à Taffara.

NOTRE Voyageur, en retournant vers l'ouest, se proposoit de suivre la rive méridionale du Niger; mais il apprit que les ruisseaux et les marais la rendoient impraticable, et que la rive septentrionale ne tarderoit pas même à être inondée. Il se rendit dans un canot jusque à Kea, où il reprit sa selle qu'il avoit laissée, et dont il se proposoit de faire présent au roi de Bambara. Le frère du douty, qui alloit à Madibou, se chargea d'accompagner jusque-là notre Voyageur, et de porter sa selle. Ils apperçurent en route un grand nombre de jarres de terre empilées. C'étoit évidemment de cette espèce de poterie que l'on fabrique auprès de Tombuctou.

Comme ils en approchoient, le nègre arracha une grande poignée d'herbe qu'il jeta dessus, et fit signe à son compagnon de voyage de l'imiter. Il lui dit alors du ton le plus sérieux que ces vases appartenoient à quelque puissance surnaturelle; qu'ils étoient là depuis deux ans sans qu'on les eût réclamés, et que, par respect pour leur invisible propriétaire, chaque voyageur contribuoit à les garantir de la pluie.

A son arrivée à Modibou, M. Park causoit avec le douty, lorsqu'il entendit dans une hutte le hennissement d'un cheval. Le douty lui demanda, en souriant, si ce langage lui étoit connu; puis, sans attendre que M. Park se fût remis de sa surprise, il lui fit voir son cheval qui vivoit encore et qui étoit un peu revenu de ses fatigues. La joie de notre Voyageur, en le retrouvant, fut égale au chagrin que lui avoit causé sa perte. Il partit de Modibou le premier août, conduisant son cheval devant lui. Dès le 5, l'inondation du pays étoit telle, qu'il fût souvent en danger de perdre le chemin. Il lui fallut traverser des savanes larges de plusieurs milles, ayant

de l'eau jusqu'aux genoux. Il eut même beaucoup de peine à retirer son cheval, qui enfonça deux fois dans les terres à blé, quoiqu'elles fussent les plus sèches du pays. Le 7, l'eau étoit si haute que dans plusieurs endroits la route étoit à peine visible. M. Park traversa plusieurs marais ayant de l'eau jusqu'à la poitrine : enfin, ne pouvant plus avancer, il se reposa dans un petit village, où, moyennant cent corys, il se procura du lait pour lui, et une bonne quantité de grain pour son cheval. Le lendemain, il chercha un guide ; mais personne ne voulut, même à prix d'argent, s'exposer à lui en servir.

Vers le coucher du soleil, il gagna Sibity, où il passa une fort mauvaise nuit dans une vieille hutte humide. Lorsque les murs de ces habitations sont amollis par la pluie, ils deviennent souvent trop foibles pour supporter le poids de la couverture. M. Park en entendit trois s'écrouler pendant la nuit, et le lendemain, il en compta quatorze qui étoient tombées depuis le commencement des pluies. La dureté du douty, qui lui refusa toute espèce d'aliment, le

contraignit de partager le grain de son cheval.

Notre Voyageur, qui partit le 11 pour Sansanding, n'eut pas l'espoir d'y être mieux traité; car il apprit qu'il passoit généralement dans le Bambara pour un espion, et le refus qu'avoit fait le roi de le recevoir dégageoit les doutys de toute espèce d'obligation envers lui. Ses craintes se réalisèrent à son arrivée à Sansanding; chacun cherchoit à l'éviter; vers le soir, on vint lui dire en secret que Mansong avoit dépêché à Jenné un canot chargé de s'assurer de lui et de le ramener. On lui conseilla de partir avant la pointe du jour, et d'éviter toutes les villes voisines de Sego.

Il suivit ce conseil, et arriva le 12 à Kabba dans l'après-midi. En approchant de la ville, il fut surpris de voir à la porte plusieurs gens assemblés. Comme il avançoit, l'un d'eux accourut, prit son cheval par la bride, le conduisit autour des murs; puis, lui faisant voir le côté de l'ouest, il lui dit de s'éloigner, ou qu'il lui en mésarriveroit. M. Park lui représenta tous les

dangers qui l'attendoient en passant la nuit dans les bois : *Eloignez-vous* fut sa seule réponse et celle de plusieurs autres personnes qui survinrent. Notre Voyageur soupçonna que des émissaires du roi le cherchoient dans la ville, et que l'intention de ces bons nègres étoit qu'il pût leur échapper. Il reprit tristement sa route. A environ trois milles de distance, il trouva, près du chemin, un petit village dont le douty, occupé à fendre du bois, ne voulut point le recevoir. Lorsque M. Park essaya d'entrer, le nègre fit un saut, et du morceau de bois qu'il tenoit à la main, il menaça de le jeter en bas de son cheval, s'il osoit faire un pas. M. Park apperçut à peu de distance un autre village ; il s'y rendit, espérant que ce lieu étant moins voisin de la route, il y trouveroit plus facilement un asile. Le douty, en effet, lui permit de coucher dans une grande chambre dans un coin de laquelle étoit un four destiné à faire sécher les fruits du shea. Il contenoit environ une demi-charretée de ce fruit, sous laquelle étoit un feu de bois clair. On lui dit qu'au bout de trois jours

le fruit seroit en état d'être pilé et bouilli, et que le beurre préparé de cette manière étoit préférable à la cuisson faite au soleil, surtout dans la saison pluvieuse, où cette dernière méthode devient impraticable.

Le 13 août, à un demi-mille de Sego, les mauvaises dispositions de Mansong à son égard lui furent confirmées d'une manière si positive, que s'éloignant tout à coup de la route, il résolut de suivre à l'ouest les bords du Niger, parti qui concilioit le soin de sa sûreté avec les recherches qu'il seroit à portée de faire pour constater jusqu'où le fleuve étoit navigable dans cette direction. Il marcha ainsi en traversant plusieurs villes. Celle de Sai, où il passa le 15 août, excita beaucoup sa curiosité. Elle est entourée en entier de deux fossés très-profonds éloignés des murs d'environ cent toises. Sur le haut des tranchées, sont plusieurs tours carrées. On lui raconta que ces fortifications devoient leur origine au siége que cette ville soutint quinze ans auparavant contre son roi, père de Mansong.

Depuis trois jours, notre Voyageur ne vivoit que de blé cru, dont la rareté se

faisant même sentir de plus en plus dans le pays, l'auroit réduit aux dernières extrémités, s'il n'en eut reçu, à titre de présent, une petite quantité d'un nègre du village de Kaimou; ce nègre, qui le prit sans doute pour un schérif maure, lui demanda en retour sa bénédiction. M. Park la lui donna en bon anglais, et le nègre la reçut avec mille remercîmens.

Le 16 août, en traversant un marais, près d'une ville appelée Gangou, le cheval de M. Park, qui étoit dans l'eau jusqu'au ventre, tomba tout à coup dans un trou profond, et pensa se noyer. Le cheval et le cavalier furent l'un et l'autre si couverts de fange, que les habitans du village de Collimana les comparèrent à deux éléphans qui se seroient roulés dans la boue. Vers midi, M. Park sécha ses papiers et ses habits dans un village près de Yamina. La moitié de cette ville, qui fut pillée par Daïsy, roi de Kaarta, n'est plus qu'un monceau de ruines; néanmoins c'est encore un lieu considérable.

Le 17 août, après avoir traversé une grande ville appelée Balaba, notre Voyageur

arriva le soir à Kanika, où le douty le reçut avec bonté : il lui donna pour souper du lait et de la farine, secours qui vint fort à propos pour réparer ses forces, et pour le dédommager de la mauvaise réception qu'on lui faisoit depuis long-temps dans les villages.

Le 18 août, M. Park arriva près d'une rivière assez petite, mais très-rapide, qu'il prit d'abord pour un bras du Niger ; cependant, en l'examinant avec plus d'attention, il reconnut que c'étoit une rivière différente. Un sentier qu'il voyoit commencer sur l'autre bord, lui prouvoit évidemment que la route devoit la traverser. Dans l'impossibilité de reconnoître le gué, M. Park se dépouilla de ses habits, les attacha sur la selle de son cheval qu'il conduisoit par la bride, et déja il s'étoit mis dans l'eau jusqu'au cou, lorsqu'un homme venant par hasard à cet endroit, l'apperçut et lui cria de toute sa force de sortir de l'eau, s'il ne vouloit pas être dévoré par les crocodiles. Quand M. Park fut sorti, cet homme, qui n'avoit jamais vu d'Européen, recula de suprise et de frayeur.

Deux fois il mit la main devant sa bouche en se disant à voix basse : *Dieu, aye pitié de moi; qui est-ce là?* mais il se rassura en entendant M. Park parler la langue du Bambara. Il appela quelqu'un de l'autre bord de la rivière, dont le nom, dit-il, étoit Frina: quelques momens après, il sortit d'entre les roseaux un canot manœuvré par deux petits garçons, et sur lequel, moyennant cinquante corys, M. Park et son cheval passèrent à l'autre rive. Il arriva le soir à Taffara, dont les habitans se rapprochent dans leur langage du mandingue pur. C'est en ce lieu que commence à se perdre le dialecte corrompu du Bambara.

CHAPITRE XVIII.

Réception inhospitalière à Taffara. — M. Park continue sa route sur les bords du Niger. — Il prend le chemin de Sibidoulou, où il arrive après avoir été volé et dépouillé.

M. Park, à son arrivée à Taffara, trouva les habitans assemblés pour l'élection d'un douty. Personne ne lui donnant l'hospitalité, il passa une très-mauvaise nuit, partie sur le bentang, partie dans le coin d'une cour, sur quelques herbes humides.

Le 20 août, en cotoyant la rivière, il alla coucher à Koulikorro, ville considérable, où il se fait un grand commerce de sel. Il logea chez un nègre qui, en se faisant musulman, n'avoit point perdu sa confiance superstitieuse dans le pouvoir des saphis. Cet homme pria M. Park de lui en procurer un, pour lequel il alloit lui préparer

un souper de riz. La proposition étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée. Quand le charme fut fait, le nègre, afin d'être sûr de sa force, lava l'écriture avec un peu d'eau qu'il recueillit dans une callebasse, et ayant dit dessus quelques prières, il avala ce merveilleux breuvage; après quoi, de peur qu'il lui en échappât un seul mot, il lécha la tablette jusqu'à ce qu'elle fut entièrement sèche. Ce saphi avoit pour objet de protéger contre les méchans. M. Park en fit un autre au douty pour se procurer des richesses : il reçut en échange un peu de farine et de lait. Quand il eut fini son souper, il se coucha sur une peau de bœuf, et dormit fort bien.

Le 21, il se rendit à Marrabou, grande ville, célèbre, ainsi que Koulikorro, pour son commerce de sel. Il fut très-bien reçu par un kaartan que la vente des esclaves avoit considérablement enrichi, et à qui son hospitalité pour les étrangers avoit fait donner par excellence le nom de *Jattée* (hôte). Sa maison étoit une espèce d'auberge publique, où ceux qui avoient de l'argent étoient bien logés, parce qu'ils

signaloient toujours leur reconnoissance par quelque présent; quant à ceux qui n'avoient rien à donner (et M. Park étoit de ce nombre) ils se contentoient de ce qu'on jugeoit à propos de leur offrir. M. Park s'estima heureux d'être logé dans une hutte avec sept pauvres gens. Leur hôte leur envoya quelques vivres.

Notre Voyageur partit ensuite pour Bammakou, ville du moyen ordre, où il arriva le 23. Il logea chez un nègre serawoulli. Plusieurs Maures vinrent l'y voir, et le traitèrent plus poliment que n'avoient fait leurs compatriotes. L'un d'eux avoit été à Rio-Grande, et parloit des chrétiens avec beaucoup d'éloges. Il lui envoya le soir du riz bouilli et du lait.

M. Park ayant consulté son hôte sur la route qu'il se proposoit de suivre à l'ouest, afin de retourner sur les rives de Gambie, apprit de lui qu'il éprouveroit de grandes difficultés à traverser le Niger au-delà de Bammakou, parce qu'il ne trouveroit point de canots assez grands pour recevoir son cheval. Il ajouta qu'il y avoit un autre chemin, rocailleux à la vérité, et difficile pour

les chevaux ; mais que s'il avoit un bon guide qui le conduisît par les montagnes à une ville appelée Sibidoulou, il parviendroit, avec de la patience et des précautions, à traverser le pays de Manding. Un chanteur qui partoit pour Sibidoulou, se chargea de guider notre Voyageur ; ils suivirent ensemble une plaine rocailleuse d'environ deux milles, après lesquels ils arrivèrent à un petit village. Là, le musicien reconnut qu'il n'avoit pas pris le bon chemin, qui, dit-il, étoit de l'autre côté de la montagne. Jetant alors son tambour sur son dos, il gravit sur des rochers où il étoit assurément impossible à un cheval de le suivre, laissant M. Park chercher son chemin comme il le pourroit. Notre Voyageur prit le parti de diriger sa course à l'est ; elle le conduisit le soir dans une vallée délicieuse où se trouve un petit village appelé Kouma. Ce hameau est entouré d'un grand mur, et appartient tout entier à un marchand mandingue qui, pendant les guerres, s'y est retiré avec sa famille. Les champs voisins lui donnent beaucoup de grain ; son bétail paît en liberté dans

la vallée; et les hauteurs, hérissées de rochers, lui servent de rempart contre les fureurs de la guerre. Dans cette retraite solitaire, il reçoit rarement des étrangers ; mais il les reçoit bien. M. Park se trouva environné par un cercle d'honnêtes villageois. Ils lui firent mille questions sur son pays. Pour le remercier de ses réponses, il lui apportèrent du grain et du lait, et fournirent de l'herbe à son cheval. Ils allumèrent du feu dans sa hutte, et mirent beaucoup d'empressement à le bien traiter.

Notre Voyageur partit de Kouma le 25 août, avec deux bergers qui alloient du même côté que lui. Son cheval, qui s'étoit blessé le pied, marchoit avec beaucoup de peine, et les bergers le devançoient à une distance considérable. Vers onze heures, s'étant arrêté près d'un petit ruisseau, il entendit quelques personnes qui s'appeloient entre elles, et tout à coup son oreille fut frappée d'un cri perçant et douloureux. Il imagina qu'un lion s'étoit jeté sur un des bergers, et remonta à cheval pour mieux découvrir ce qui se passoit. Cependant le bruit cessa. M. Park, au bout de

quelques momens, apperçut un des bergers couché près du chemin. Quoiqu'il ne vît sur lui aucune trace de sang, il le crut mort; mais lorsqu'il se fût approché, cet homme lui dit tout bas de s'arrêter, ajoutant qu'une troupe d'hommes armés avoit enlevé son compagnon, et en fuyant, lui avoit tiré deux flèches à lui-même. M. Park réfléchit sur le parti qu'il avoit à prendre, et regardant autour de lui, il vit, à peu de distance, un homme assis sur une souche d'arbre. Il distingua aussi les têtes de six à sept autres qui étoient assis dans l'herbe, et qui étoient armés de mousquets. Il n'y avoit pas d'espoir de leur échapper; notre Voyageur s'avança donc vers eux, se flattant que ce pourroient être des chasseurs d'éléphans. Voulant lier conversation, il leur demanda s'ils avoient tué quelque chose; mais l'un d'eux, pour toute réponse, lui ordonna de descendre. Ces prétendus chasseurs lui dirent alors qu'ils étoient envoyés par le roi des Foulahs pour le conduire à Foudalou; que, par conséquent, il falloit qu'il s'en retournât avec eux. M. Park suivit sans hésiter. Etant

arrivés, au bout d'un quart de mille, dans un endroit obscur du bois, l'un d'eux dit en langage mandingue : ce lieu-ci sera bon, et au même instant, il arracha le chapeau de M. Park, qui, affectant de dissimuler ses craintes, dit qu'il n'iroit pas plus loin, si l'on ne lui rendoit pas son chapeau. Mais l'un des voleurs (car ces gens n'étoient pas autre chose) tira son couteau sans répondre, et coupant un bouton de métal, le seul qui restât à la veste de notre Voyageur, il le mit dans sa poche. M. Park, pour leur échapper plutôt, se laissa voler et dépouiller sans résistance. Les bandits le mirent tout nu ; il les supplia avec instances de lui rendre au moins sa boussole de poche ; mais l'un d'eux arma son mousquet, et jura qu'il alloit l'étendre sur la place, s'il osoit mettre la main dessus. Quelques-uns s'en allèrent ensuite avec son cheval ; les autres restèrent, délibérant s'ils le laisseroient entièrement nu, ou s'ils lui permettroient de prendre quelque chose pour se mettre à l'abri du soleil. Enfin l'humanité l'emporta ; de deux chemises qu'il avoit, ils lui rendirent la plus mauvaise,

avec une grande culotte ; et, pendant qu'ils s'éloignoient, l'un d'eux lui rejeta son chapeau, dans la coïffe duquel il avoit mis ses notes.

Lorsque ces brigands furent partis, notre infortuné Voyageur s'assit, jetant autour de lui des regards de terreur et de confusion. Il se voyoit dans un immense désert, au milieu de la saison pluvieuse, entouré de bêtes féroces et d'hommes non moins cruels ; il étoit à cinquante milles de l'établissement européen le plus voisin. Dans le désespoir qui l'accabloit, il alloit s'étendre par terre et se laisser périr ; la religion vint à son secours ; sa divine influence le soutint. Il réfléchit qu'aucune prudence humaine n'auroit pu détourner le coup dont il venoit d'être frappé. Etranger, errant au milieu de climats inconnus, il étoit sous l'œil vigilant de la providence céleste. Dans ce moment, quelque abîmé qu'il fût dans son malheur, la beauté singulière d'une petite mousse en fructification captiva malgré lui ses regards. La plante entière n'étoit guère plus grande que le bout de son doigt, et cependant il ne put

s'empêcher d'admirer ses racines, ses feuillages, son urne. Comment, se dit-il à lui-même, ce Dieu qui, dans un coin écarté du monde, a planté, arrosé et fait fructifier une chose de si peu d'importance, pourroit-il voir sans intérêt les souffrances et l'abandon total d'un être qu'il a formé à son image? Ces idées éloignèrent le désespoir du cœur de M. Park. Il reprit courage, et se remit en marche, persuadé que quelque secours n'étoit pas éloigné. Il ne se trompoit point. Peu de temps après, il parvint à un petit village où il retrouva ses deux bergers, avec lesquels il arriva le soir même à Sibidoulou.

CHAPITRE XIX.

Gouvernement du Manding. — M. Park recouvre son cheval et ses habits. — Il poursuit son voyage jusqu'à Kamalia. — Quelques détails sur cette ville. — Bon accueil que reçoit M. Park du slatée de Karfa Taura. — Sa maladie. — Sa résolution de rester à Kamalia jusqu'après la saison des pluies.

LA ville de Sibidoulou, par sa situation dans une vallée qu'entourent de hautes collines de roches, est d'un accès difficile pour les chevaux; cette position l'a préservée du pillage de l'ennemi dans les différentes guerres. Lorsque M. Park entra dans la ville, il fut suivi par une foule immense de peuple jusque dans la maison du douty, qu'on appelle ici mansa ou roi. Cependant le gouvernement du Manding parut à notre Voyageur être une espèce de

république oligarchique, chaque ville ayant son mansa particulier, et le principal pouvoir de l'état résidant en dernier ressort dans la réunion de tous ces chefs. M. Park raconta le vol qui lui avoit été fait. Pendant ce récit, que confirmèrent les deux bergers, le mansa continua de fumer sa pipe ; mais l'ôtant ensuite de sa bouche, et agitant avec indignation la manche de son vêtement, il dit au Voyageur : « Asseyez-vous, » tout vous sera rendu, je l'ai juré ». Puis, se tournant vers un esclave : « Donnez, dit-il, à l'homme blanc de l'eau à boire ; » au point du jour, vous irez sur les mon- » tagnes informer le douty de Bammakou » qu'un pauvre blanc, l'étranger du roi de » Bambara, a été volé par les gens du roi » de Foudalou ».

Notre Voyageur remercia beaucoup le mansa de sa pitié généreuse, et accepta l'invitation qui lui fut faite de rester jusqu'au retour du messager. On le conduisit dans une hutte, où on lui envoya quelques alimens. Comme il y avoit alors, dans tout ce pays, une extrême disette de vivres, M. Park, au bout de deux jours, ne

voulant pas abuser de la bienveillance du mansa, lui demanda la permission de se retirer à un village voisin. Celui-ci lui indiqua une ville appelée Wonda.

M. Park partit, en conséquence, le matin du 28, et traversa plusieurs petits villages, dans l'un desquels on lui présenta un plat qu'il n'avoit jamais vu, et dont on ne mange que dans les temps de grande disette : c'étoient des fleurs ou plutôt des anthères de maïs bouillies avec de l'eau et du lait.

Le 30, il arriva à Wonda, petite ville dont le mansa, qui étoit mahométan, remplissoit les deux fonctions de magistrat et d'instituteur. Il tenoit son école dans un hangar ouvert où l'on fit loger M. Park, en attendant qu'il reçût des nouvelles de son cheval et de ses habits. Ce que les voleurs lui avoient laissé de vêtemens, ne pouvoit le défendre ni du soleil pendant le jour, ni de la rosée et des moustiques pendant la nuit. Sa chemise étoit usée au point de ressembler à de la mousseline : de plus, elle étoit si sale, qu'il saisit avec plaisir l'occasion de la laver; il l'étendit ensuite

sur un buisson, et s'assit nu à l'ombre, en attendant qu'elle fût sèche. En ce moment, la fièvre, dont il avoit éprouvé de légers accès depuis le commencement des pluies, reparut avec violence. M. Park en fut d'autant plus effrayé, qu'il n'avoit à sa portée aucun secours pour en arrêter les progrès. Il resta neuf jours à Wonda, pendant lesquels la fièvre revint régulièrement. Quelques soins qu'il prît pour que son hôte ne découvrît point son état, n'ignorant pas combien, dans un moment de famine, il devoit lui être à charge, celui-ci s'en apperçut, et un jour qu'il ne présumoit pas être entendu de M. Park, il témoigna ses inquiétudes à sa femme sur la nécessité où ils alloient être de garder l'étranger jusqu'à ce qu'il mourût ou se rétablît. En effet, la rareté des vivres se faisoit si cruellement sentir, qu'une mère vendit au mansa son fils âgé d'environ cinq ans, pour être nourrie pendant quarante jours avec le reste de sa famille. M. Park vit cette femme; elle étoit fort maigre, mais rien dans ses traits n'annonçoit l'insensibilité: chaque jour, après avoir reçu son blé,

elle alloit parler à son enfant avec autant de gaîté que s'il eût été encore chez elle.

Le 6 septembre, on amena de Sibidoulou le cheval et les habits de M. Park; mais on avoit brisé sa boussole de poche, et c'étoit pour lui une perte irréparable.

Le pauvre cheval étoit devenu un vrai squelette; notre Voyageur jugeant impossible de s'en servir dans des chemins presque impraticables, en fit présent à son hôte, le priant d'envoyer au mansa de Sibidoulou la selle et la bride, en témoignage de sa reconnoissance.

M. Park jugea que, malgré sa maladie, il étoit temps de se séparer de son généreux hôte; il partit en conséquence le 8, et après une traversée pénible dans un pays où la disette étoit extrême, il arriva le 16 à Kamalia, petite ville située au pied de quelques collines de rochers où l'on ramasse des quantités considérables d'or. Les buschréens y vivent séparés des kafirs, et se sont établis à quelque distance de la ville. Leur mosquée est en plein air; ce n'est qu'une pièce de terre carrée entourée de troncs d'arbres, avec une petite

saillie du côté de l'orient, où se tient le prêtre quand il appelle le peuple à la prière.

M. Park fut conduit chez un buschréen nommé Karfa Taura, qui s'occupoit alors de rassembler une troupe d'esclaves pour l'aller vendre aux Européens sur la Gambie, dès que les pluies seroient passées. Il le trouva assis, entouré de plusieurs slatées qui devoient être ses compagnons de voyage. Karfa leur lisoit un petit livre arabe; et sur ce que M. Park lui dit qu'il ne le comprenoit pas, il pria, en souriant, l'un des slatées d'aller chercher le petit livre curieux qui avoit été apporté des pays occidentaux. Notre Voyageur, en ouvrant ce petit volume, vit avec autant de plaisir que de surprise, que c'étoit le livre de prières ordinaires des chrétiens. Karfa parut très aise de ce que l'étranger pouvoit le lire; car, à la couleur jaune de sa peau et à son extrême pauvreté, il lui étoit impossible d'abord de se persuader que ce fût un blanc, et il l'avoit pris pour un arabe déguisé. Cette circonstance excita la confiance du nègre, qui promit de secourir

M. Park en tout ce qui dépendroit de lui. Il lui apprit que, de plusieurs mois, il ne falloit pas songer à s'enfoncer dans le désert de Jallonka, attendu, disoit-il, qu'il n'y avoit pas moins de huit rivières rapides à traverser en route. Il conseilla, en conséquence, à M. Park d'attendre le départ de la caravane que lui-même se proposoit de mener aux rives de Gambie, aussitôt que les rivières seroient guéables et les herbes brûlées. M. Park, en convenant de la témérité de son entreprise, lui observa que rester, c'étoit s'exposer à mourir de faim. Le bon Karfa le regardant alors avec attention, lui demanda s'il pouvoit manger les alimens ordinaires du pays. Jamais, lui dit-il, il n'avoit vu d'homme blanc. Il lui offrit des vivres en abondance, et une hutte pour coucher jusqu'au moment du départ, ajoutant que lorsqu'il l'auroit conduit sain et sauf à Gambie, il lui donneroit pour salaire ce qu'il lui plairoit. Notre Voyageur convint avec lui de lui payer la valeur d'un esclave. Sur-le-champ, Karfa lui fit arranger une hutte où l'on mit une natte pour le coucher, une jarre de terre, pour tenir de

l'eau et une petite calebasse pour en boire. Son hôte lui envoyoit deux fois par jour de la farine, et lui fournissoit du bois à brûler. Mais, ni ces soins, ni le repos ne purent arrêter la fièvre qui le minoit, et dont les progrès devenoient de jour en jour plus alarmans. Il fut cinq semaines dans cet état; quelquefois il n'avoit pas même la force de se traîner hors de sa hutte et de s'asseoir à l'air, et il passoit les journées languissant dans la plus triste solitude. Chaque jour (et c'étoit presque la seule visite qu'il reçût) son généreux hôte venoit s'informer de sa santé. Elle se rétablit peu à peu, à mesure que les pluies devinrent moins fréquentes: enfin il goûta les charmes précieux de la convalescence; avantage auquel contribuèrent beaucoup les bontés des nègres, et la lecture du petit volume de Karfa.

Ce dernier voulant completter le nombre de ses esclaves, partit le 19 décembre pour Kancaba, grande ville sur les bords du Niger, où il s'en tient un marché considérable. Pendant un mois que devoit durer son absence, il confia M. Park aux soins

d'un bon vieux buschréen qui tenoit l'école de Kamalia. Notre Voyageur mit ce temps à profit pour étendre les observations qu'il avoit déjà faites sur le climat et les productions des contrées qu'il avoit parcourues, et prendre de leurs habitans une connoissance plus approfondie qu'il n'avoit pu le faire dans un passage court et périlleux. Il tâcha de se procurer aussi des renseignemens particuliers sur les trois branches principales du commerce de l'Afrique, l'or, l'ivoire et les esclaves. Le résultat de ces recherches fait la matière des chapitres suivans.

CHAPITRE XX.

Observations générales sur le climat. — Les productions. — La population. — Du caractère et de l'esprit des Mandingues. — De leurs mœurs et coutumes.

Tout le chemin qu'avoit fait notre Voyageur étant compris entre le douzième et le quinzième degré de latitude, on peut juger qu'il trouva partout le climat d'une extrême chaleur; mais elle ne lui fut nulle part aussi insupportable que dans le camp de Benowm. L'air est beaucoup moins brûlant sur les hauteurs; mais elles sont rares dans cette partie de l'Afrique.

La saison pluvieuse dure depuis le milieu de juin jusqu'au mois de novembre : elle est précédée et suivie d'ouragans. Le retour du temps sec produit dans l'aspect du pays un changement surprenant; l'herbe aussitôt

se flétrit et meurt; les rivières décroissent rapidement, et plusieurs arbre ssontdépouillés de leurs feuilles. Alors il souffle constamment du nord-est un vent brûlant qu'acompagne une sorte de vapeur épaisse à travers laquelle le soleil paroît rougeâtre. Ce vent, en général, est très-salutaire, surtout pour les Européens; il pompe partout l'humidité dont l'air est si chargé dans la saison pluvieuse, que les meubles, en un mot, tout ce qui n'est pas placé près du feu, devient humide et se moisit. On peut dire que les habitans vivent alors dans un bain de vapeurs.

Partout, dès que les herbes sont sèches, on les brûle, excepté dans les pays maures, où elles servent à la nourriture du bétail. Cette combustion présente dans le Manding un aspect effrayant; on voit, au milieu de la nuit, les plaines et les montagnes traversées par des lignes de feu qui, se réfléchissant dans l'atmosphère, font paroître les cieux enflammés. Pendant le jour, on apperçoit dans toutes les directions des colonnes de fumée. Les oiseaux de proie, voltigeant autour de l'incendie, saisissent

les reptiles, qui tâchent d'échapper aux flammes. Bientôt la campagne se tapisse d'une nouvelle verdure qui rend le pays plus agréable et plus sain.

Les productions végétales, dont M. Park a déjà fait connoître les plus importantes, sont presque les mêmes dans tous les lieux qu'il a parcourus. Il a été surpris de n'y rencontrer ni la canne à sucre, ni le cacao, ni le café, ni enfin l'ananas, et mille autres fruits cultivés sous le tropique dans les contrées américaines.

En général, il n'a pas trouvé la population proportionnée à l'étendue et à la fertilité du sol. Les pays intérieurs, plus salubres que les côtes, sont aussi beaucoup plus peuplés.

Toutes les nations nègres de cette partie de l'Afrique vivent à peu près sous la même température, se nourrissent de même, et ont généralement le même caractère. Les Mandingues, en particulier, sont très-doux, naturellement gais, curieux, crédules, simples et aimant la flatterie. On a vu combien ils sont hospitaliers & compatissans; c'est particulièrement aux femmes

que notre Voyageur se plaît à rendre ce témoignage. Dans sa plus grande misère, il les a trouvées constamment bonnes et sensibles : combien ne doivent-elles pas l'être plus encore envers ceux qui, leur étant unis par les liens du pays ou du sang ont des droits particuliers à leur affection! Aussi la tendresse maternelle se développe-t-elle chez ces peuples dans toute sa force. Le plus tendre retour de la part des enfans en est la récompense. M. Park en eut un exemple remarquable dans une dispute d'un de ses domestiques avec un autre nègre. « Frappe-moi, disoit-il; mais ne maudis » pas ma mère ». Le plus grand affront qu'on puisse faire à un nègre, c'est de parler avec mépris de celle qui lui a donné le jour.

Cette affection filiale est moins vive à l'égard du père, qui ayant des enfans de plusieurs femmes, partage entre eux son amour et ses soins, tandis que la tendresse jalouse de la mère se concentre en un seul point, la protection de sa propre progéniture. M. Park a remarqué aussi que la sollicitude maternelle se portoit non-seulement sur le

corps, mais jusqu'à un certain point sur les facultés morales de l'enfant. Une des premières leçons qu'apprennent à leurs enfans les femmes mandingues est le respect pour la vérité. Qu'on se rappelle l'éloge que faisoit de son fils mourant la malheureuse mère de Funingkedy.

Les négresses allaitent leurs enfans jusqu'à ce qu'ils marchent seuls; alors elles s'occupent peu de les préserver des chûtes et autres petits accidens. Les filles, quand elles commencent à grandir, sont exercées aux travaux domestiques, et les garçons à la culture de la terre.

Si un jeune homme recherche une fille en mariage, il s'adresse d'abord à ses parens, et convient de l'indemnité à leur donner; le prix en est ordinairement égal à la valeur de deux esclaves, à moins que la jeune personne ne soit fort belle; alors les prétentions des parens s'élèvent très-haut. Lorsque les arrhes du marché ont été données, c'est-à-dire, lorsque les parens de la jeune fille ont mangé avec le prétendu quelques noix de kolla, si celle-ci le refuse, elle est condamnée à rester fille;

car elle ne peut désormais être donnée à un autre. Si les parens en disposoient, l'amant seroit autorisé à la réclamer comme son esclave. Les noces sont célébrées par des festins et par des danses dans lesquelles il règne plus de gaîté que de délicatesse, et qui se prolongent presque toute la nuit.

La pluralité des femmes est, comme on l'a dit, permise aux nègres. La religion des mahométans leur défend d'en avoir plus de quatre. Le mari, qui les achète à très-haut prix, les considère plutôt comme des mercenaires que comme des compagnes. Elles ont cependant la direction des affaires domestiques. Chacune à son tour préside au ménage. Les maris nègres, quoiqu'ils exercent sur leurs femmes une grande autorité, ne sont, en général, ni durs, ni jaloux. Pour terminer les disputes qui s'élèvent entre elles, ils ont souvent recours à quelque légère correction. Si la femme punie se plaint de l'avoir été injustement, l'affaire est portée devant le magistrat, qui tourne quelquefois la plainte en plaisanterie.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parens : ils reçoivent quelquefois les leurs d'une circonstance locale ou personnelle. On nomme un enfant sept ou huit jours après sa naissance ; on commence la cérémonie par lui raser la tête, et l'on prépare pour les convives un mets nommé *dega*, composé de lait aigre et de maïs pilé. Si les parens sont riches, on y ajoute, pour l'ordinaire, une brebis ou une chèvre. Le prêtre, qui est toujours le maître d'école, prononce d'abord sur le dega une longue prière, pendant laquelle chacun des assistans pose sa main droite sur le bord de la calebasse. Il prend ensuite l'enfant entre ses bras, et prononce une seconde prière, dans laquelle il invoque à plusieurs reprises la bénédiction de Dieu pour l'enfant et pour toute la compagnie; après quoi il marmotte quelques phrases dans l'oreille de l'enfant, lui crache trois fois au visage, prononce à haute voix le nom qu'on veut lui donner, et le rend à sa mère. Le père ensuite partage le dega en plusieurs boules, qu'il donne à chacune des personnes présentes. On s'informe

s'il n'y a pas dans la ville quelque malade ; l'usage étant, en pareil cas, de lui envoyer une bonne portion du dega, que l'on suppose devoir le guérir.

Indépendamment de son nom propre, chaque nègre a un *kontong* ou surnom, qui dénote sa famille ou sa tribu. C'est le flatter beaucoup que de l'appeler par ce surnom, lorsqu'il peut s'enorgueillir de la puissance ou de l'ancienneté de sa famille.

Les nègres, en se rencontrant, ne manquent jamais de se saluer. Leurs salutations signifient toutes à peu près : *Vous portez-vous bien ?* La réponse générale est de prononcer le surnom de la personne qui salue, ou de répéter le salut lui-même, en proférant d'abord le mot *mathaba*, *mon ami*.

CHAPITRE XXI.

Continuation des détails sur les mœurs et coutumes des Mandingues.

Les Mandingues, et en général tous les nègres, ne calculent les années que par le nombre des *saisons pluvieuses;* et pour les distinguer, ils attachent à chacune d'elles le souvenir de quelque événement remarquable. Il seroit possible que l'année 1796 fût nommée en plusieurs endroits *celle du passage de l'homme blanc.* L'année se partage en *lunes*, et ils comptent les jours par autant de soleils qu'ils subdivisent en matin, midi et soir, ou d'une manière encore plus positive, en indiquant la place du soleil dans les cieux. Toutes les questions que M. Park leur a faites sur cet astre, paroissoient à ces peuples hors de la portée de l'intelligence humaine. La lune, par ses changemens de forme, a un peu plus fixé

leur attention. A l'apparition d'une nouvelle lune, qu'ils supposent être tout récemment créée, les naturels, soit mahométans, soit païens, disent une courte prière; ce qui paroît être là le seul culte que ces derniers rendent à l'Etre suprême. Chacun tient ses mains devant son visage, en prononçant tout bas cette prière, qui a pour objet de remercier Dieu de ses bontés pendant la lune passée, et de lui demander la continuation de ses bienfaits. Quand ils ont fini de prier, ils crachent dans leurs mains et s'en frottent le visage.

On regarde comme une chose très-fâcheuse de commencer un voyage, ou toute autre opération importante, dans le dernier quartier de la lune. Une éclipse, soit de lune, soit de soleil, est attribuée à la sorcellerie. On s'occupe peu des étoiles : en général, toute idée d'astronomie est liée à celle de magie.

Les notions de ces peuples sur la géographie ne sont pas plus saines. Ils s'imaginent que la terre est une plaine d'une étendue indéfinie, dont aucun œil encore n'a pu voir les limites, parce qu'elles sont

enveloppées de nuages. Ils décrivent la mer comme une grande rivière d'eau salée sur le bord de laquelle est située la terre des blancs. A quelque distance de ce pays, ils en placent un autre, qu'ils prétendent être habité par des cannibales d'une taille gigantesque, et qu'ils appellent la terre où l'on vend les esclaves. Ils se croient les habitans les plus heureux du meilleur pays de l'univers.

Notre Voyageur, aprés avoir conversé avec des nègres de toutes les classes, n'hésite pas à prononcer que la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur est universelle chez eux. Ils croient seulement inutile de lui adresser aucun hommage, et ne font la prière de la nouvelle lune, que par habitude, et pour se conformer à l'usage de leurs pères. Tel est l'aveuglement de l'homme que n'a point éclairé le flambeau de la révélation.

Les nègres supposent entre le Tout-puissant et l'homme des esprits chargés de diriger les affaires de ce monde, et sur lesquels ils croient que les cérémonies magiques ont une grande influence. Un oiseau

blanc suspendu à la branche d'un certain arbre, une tête de serpent, des fruits, sont souvent les offrandes de la superstition. Au reste, ils évitent de parler de toutes ces choses. Lorsqu'on les interroge sur leurs idées d'une vie future, ils en parlent avec un grand respect; mais ils tranchent la discussion, en disant: « Personne ne sait rien là-dessus ». Ils se contentent de suivre en cela les leçons et les exemples de leurs ancêtres.

La vie des Mandingues est très-bornée: à quarante ans, la plupart ont des cheveux gris et sont couverts de rides. Très-peu vont au-delà de cinquante ou soixante ans. Il ne paroît pas cependant que, chez eux, les maladies soient communes. Leurs alimens simples, leur vie active, les préservent de plusieurs maux qui font le tourment d'une vie oisive et voluptueuse. Leurs indispositions les plus fréquentes sont les fièvres et les flux de ventre, qu'ils cherchent à guérir en appliquant des saphis à différentes parties du corps. Quelquefois cependant ils font usage avec succès contre la fièvre d'une espèce de bain de vapeurs.

Les autres maux auxquels le climat les assujétit, sont le ver de Guinée, le tétanos, l'éléphantiasis et une lèpre du plus mauvais genre, qui finit quelquefois par leur faire tomber les doigts des pieds et des mains, ou par détruire ces membres même en entier.

M. Park, en général, croit les nègres meilleurs chirurgiens que médecins. Il a été satisfait de leur manière de traiter les fractures et les dislocations. Leurs éclisses, leurs bandages sont fort simples et faciles à ôter. On couche le malade sur une natte douce, et l'on baigne souvent avec de l'eau fraîche le membre fracturé. Les nègres ouvrent tous les abcès par le moyen du feu, et les pansemens se font, suivant les cas, avec des feuilles lisses, du beurre végétal ou de la bouze de vache. Près de la côte, où ils peuvent se procurer des lancettes, ils pratiquent quelquefois la saignée; et dans les cas d'inflammation locale, ils font usage d'un genre curieux de ventouse. Elle consiste à faire des incisions à la partie malade, et à y appliquer une corne de bœuf, l'extrémité de laquelle est un petit trou.

L'opérateur prend ensuite dans sa bouche un morceau de cire; puis, appliquant ses lèvres au trou, il pompe l'air de la corne, et, par un mouvement adroit de sa langue, ferme le trou avec la cire. Ce procédé réussit pour l'ordinaire, et produit un écoulement abondant.

A la mort d'un personnage important, les parens et amis se réunissent et manifestent leur chagrin par de grands et lugubres cris. On tue un bœuf ou une chèvre pour les assistans. Les funérailles se font, en général, le soir même du jour de la mort. Il n'y a point de lieu de sépulture déterminé; souvent la fosse est creusée dans le sol même de la hutte du défunt, ou sous quelque arbre qni lui étoit cher. Le corps, vêtu de coton blanc t enveloppé dans une matte, est porté au tombeau par les parens à l'entrée de la nuit. Si la fosse est hors de la ville, on met dessus des branches épineuses pour en écarter les loups : les tombeaux ne sont jamais couverts autrement.

Il reste à entrer dans quelques détails sur les occupations domestiques, les alimens, les arts et amusemens des nègres.

Leurs principaux instrumens de musique sont le *kounting*, espèce de guittare à trois cordes; le *korro*, grande harpe à dix-huit cordes; le *simbing*, petite harpe à sept cordes; le *balafou*, instrument composé de vingt morceaux de bois dur, au-dessous desquels sont des gourdes coupées en forme de coquilles, qui en augmentent le son; le *tangtang*, tambour qui est ouvert à son extrémité inférieure; et enfin le *tabala*, grand tambour qui s'employe ordinairement pour répandre l'alarme dans le pays. Outre cela, ils font usage de petites flûtes, de cordes d'arc, de dents d'éléphant et de cloches. Dans toutes leurs danses, dans tous leurs concerts, le battement des mains semble faire partie nécessaire du chœur.

Comme ils ont des musiciens, ils ont aussi des poëtes. On les divise en deux classes; les plus nombreux sont les chanteurs dont il a déjà été parlé. Dans chaque ville, on en trouve un ou plusieurs. Ils improvisent des chansons en l'honneur de leurs chefs, ou de toutes les personnes disposées à payer la louange par un bon dîner. Une

fonction plus honorable de leur profession, consiste à chanter les événemens historiques de leur pays, et à enflammer par-là, sur le champ de bataille, le courage et la noble émulation des soldats. L'autre classe de poëtes est composée de dévots qui parcourent le pays en chantant des hymnes pieux. Les uns et les autres sont très-respectés, et l'on recueille pour eux des contributions abondantes.

La nourriture des nègres varie un peu selon les cantons. En général, les gens de condition libre déjeunent à la pointe du jour avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour y donner un goût acide. Vers deux heures après midi, on mange le plus ordinairement une espèce de pudding fait avec un peu de beurre de shea. Le souper, qui est le principal repas, ne se commence guère avant minuit. Il consiste principalement en kouskous mêlé d'un peu de viande ou de beurre. Les nègres, en mangeant, ne se servent que de la main droite.

Le breuvage des nègres paysans est de la

bierre et de l'hydromel, dont ils font souvent excès ; ceux convertis au mahométisme ne boivent que de l'eau. Tous les naturels font usage de tabac en poudre et à fumer. Leurs pipes sont de bois, et se terminent par un *bowl* de terre, ou embouchure d'une forme assez curieuse.

Dans les contrées de l'intérieur, le luxe le plus recherché est le sel, auquel son extrême rareté donne un prix infini. Le long usage des alimens végétaux en fait naître le besoin à un point qu'on ne sauroit décrire.

Le reproche d'indolence et de paresse que les blancs des côtes font aux nègres en général, et surtout aux Mandingues, paroît à notre Voyageur n'être pas fondé. Il n'est pas juste d'appeler indolent un peuple qui ne se nourrit que des productions arrachées à la terre par la culture. S'ils se contentent de demander au sol ce qui suffit à leur subsistance, c'est que les occasions leur manquent pour tirer parti des produits superflus de leur travail. L'agriculture leur donne beaucoup d'occupation pendant les pluies; et dans la saison sèche,

les habitans des pays riverains se livrent habituellement à la pêche. Les nègres de l'intérieur des terres s'adonnent à la chasse; ils sont si habiles archers, qu'ils tuent à une distance étonnante un lézard sur un arbre, ou tout autre objet aussi petit. Ils ne tirent jamais au vol.

L'occupation principale des femmes est la fabrication de la toile. Le coton, qu'elles filent à la quenouille, n'est pas fin; mais il est bien tordu, et fait une toile très-solide. Ce sont les hommes qui tissent: leur métier est fait exactement sur les mêmes principes que ceux d'Europe; mais il est si petit et si étroit, que la toile a rarement plus de quatre pouces de large. La navette est de la forme ordinaire. Les femmes emploient l'indigo pour teindre cette toile en un beau bleu: on la coupe ensuite en pièces de différentes grandeurs, et l'on en fait des vêtemens, que l'on coud avec des aiguilles fabriquées dans le pays.

Les seuls artisans nègres exerçant un métier qui leur soit propre, sont les ouvriers en cuir et en fer. Les premiers tannent et préparent le cuir très-promptement,

en faisant d'abord tremper la peau dans un mélange de cendres, de bois et d'eau, jusqu'à ce qu'elle perde son poil. Ils emploient ensuite, comme astringent, les feuilles pilées d'un arbre appelé gou. Pour donner au cuir toute la souplesse possible, ils le frottent entre leurs mains, et le battent sur une pierre. Les peaux de bœuf, qui servent principalement à faire des sandales, exigent moins de préparation que les peaux de chèvre et de mouton dont on couvre les carquois et les saphis, et dont on fait des gaînes de couteaux, des fourreaux d'épée, des baudriers et autres ornemens.

Les ouvriers en fer sont moins nombreux que ceux en cuir; mais ils paroissent avoir mis le même soin à l'étude de leur art. Dans l'intérieur du pays, où l'on ne peut se procurer du fer des Européens, les naturels fondent et forgent ce métal, non-seulement pour se procurer des armes et ustenciles, mais même pour en faire un objet de commerce avec leurs voisins. M. Park, qui fut à portée d'examiner à Kamalia un fourneau établi pour la fonte

du fer, rend le compte suivant de ses observations.

Ce fourneau étoit une tour circulaire d'argile, d'environ dix pieds de haut sur trois pieds de diamètre, ceinte en deux endroits avec des lianes, pour empêcher que la chaleur ne fît fendre et briser l'argile. Autour de la partie inférieure, de niveau avec la terre, mais moins bas que le fond du fourneau, qui étoit un peu concave, étoient sept trous dans chacun desquels il y avoit trois tuyaux d'argile. Ces trous étoient bouchés de façon que l'air ne pouvoit entrer dans le fourneau qu'en passant par ces tubes, dont l'ouverture et la clôture servoient à régler le feu. Ces tubes se faisoient en moulant un mélange d'argile et d'herbe sur un rouleau de bois uni. Aussitôt que l'argile commençoit à durcir, on retiroit le rouleau, et on laissoit le tube vide sécher au soleil. Le minerai que vit M. Park étoit pesant, d'un rouge obscur, avec des taches grisâtres. On le broyoit en morceaux gros à peu près comme un œuf de poule. On mettoit d'abord dans le fourneau un fagot de bois sec

qu'on recouvroit d'une grande quantité de charbon; sur cela, on étendoit une couche de minerai, puis une autre de charbon, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le fourneau fût plein. Le feu s'allumoit par un des tubes, et l'on souffloit pendant quelques momens avec des soufflets de peaux de chèvre. L'opération d'abord étoit lente, et il s'écouloit quelques heures avant que la flamme parût au-dessus du fourneau; mais ensuite elle brûloit avec violence pendant toute la première nuit, et les personnes qui en avoient soin y remettoient plusieurs fois du charbon. Le jour suivant, l'ardeur du feu diminuoit; on retiroit quelques-uns des tubes, et on laissoit arriver l'air plus librement au foyer; la chaleur étoit encore très-forte, et l'on voyoit une flamme bleuâtre s'élever à quelques pieds au-dessus du fourneau. Le troisième jour, on enlevoit tous les tubes, dont plusieurs avoient leurs extrémités vitrifiées par la chaleur; mais on ne retiroit le métal que quelques jours après, lorsque tout étoit parfaitement refroidi. On abattoit alors une partie du four, et le fer se montroit sous la forme

d'une grande masse irrégulière à laquelle adhéroient plusieurs morceaux de charbon. Il étoit sonore, et lorsqu'on en brisoit quelque partie, la fracture présentoit un aspect graineux comme un morceau d'acier rompu.

Telles sont les principales notions que notre Voyageur a pu recueillir sur les arts et les manufactures des régions de l'Afrique qu'il a parcourues. Dans ces occupations pénibles, le maître et ses esclaves travaillent ensemble sans distinction. On ne connoît point en Afrique de serviteurs salariés. Le chapitre suivant présente des détails sur la manière dont sont traités les esclaves, et sur les moyens par lesquels ils tombent en servitude.

CHAPITRE XXII.

Observation sur la servitude en Afrique.

Les esclaves composent à peu près les trois quarts des habitans de l'Afrique. Le vêtement et la nourriture sont leur unique salaire. Il dépend du maître auquel ils appartiennent de les traiter avec douceur ou dureté. La condition des esclaves domestiques, ou qui sont nés dans la maison, est beaucoup meilleure que celle des esclaves achetés à prix d'argent. L'autorité du maître sur les premiers, ainsi qu'il a été dit ailleurs, ne s'étend pas au-delà d'une correction raisonnable. Ile ne peuvent être vendus qu'en vertu d'un jugement public; les cas de famine ou d'insolvabilité du maître, font seuls exception à cette règle. Quant aux prisonniers faits à la guerre, et aux esclaves achetés, ils sont considérés comme des étrangers qui n'ont point droit

à la protection des lois, et leur propriétaire peut les vendre à son gré. La valeur d'un esclave augmente à raison de la distance où il est de son pays natal, et conséquemment de la difficulté qu'il éprouve à pouvoir s'échapper. C'est pour lui en ôter les moyens qu'on le fait passer en plusieurs mains, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout espoir de retourner jamais dans son pays. Les esclaves qu'achètent les Européens sur la côte sont ordinairement dans ce cas. Ils peuvent se diviser en deux classes; l'une comprend les esclaves de naissance, l'autre ceux qui le sont devenus par des moyens quelconques. La presque totalité des caravanes est composée des premiers, qui, ne combattant qu'avec l'arc et la lance, et étant pour la plupart chargés de bagage, sont facilement réduits en captivité. C'est ainsi que, dans la dernière guerre, le roi de Bambara fit en un jour neuf cents prisonniers, parmi lesquels il n'y avoit pas plus de soixante-dix hommes libres.

Les esclaves du second genre tombent ordinairement en servitude par l'un des

moyens suivans : 1°. la guerre ; 2°. la famine ; 3°. l'insolvabilité ; 4°. les délits.

La guerre est la source qui produit le plus d'esclaves, comme probablement elle fut l'origine de la servitude. C'est en Afrique un usage constant que les prisonniers faits, soit dans les guerres générales, soit dans les incursions, deviennent esclaves du vainqueur. Les guerres déclarées, qui s'allument souvent sous le plus léger prétexte, se terminent ordinairement dans le cours d'une seule campagne. On donne une bataille ; le vaincu s'occupe peu du soin de se rallier ; tous les habitans, frappés d'une terreur panique, cherchent leur salut dans la fuite, jusqu'à ce que la retraite de l'ennemi leur permette de rentrer dans leurs foyers, et de relever leurs habitations. Les excursions ont pour cause des querelles héréditaires que les habitans d'une contrée nourrissent contre ceux d'un pays voisin. Ces hostilités sourdes sont très-fréquentes, surtout vers le commencement de la saison sèche ; elles se conduisent avec un grand secret. Un petit nombre d'hommes déterminés, commandés par quelque chef

courageux et intelligent, marchent en silence au travers des bois, surprennent pendant la nuit quelque village sans défense, et enlèvent les habitans et leurs effets, avant que leurs voisins puissent accourir à leur secours. Ces expéditions sont bientôt suivies de représailles. Lorsqu'on ne peut rassembler à cet effet beaucoup d'hommes, quelques amis se réunissent et pénètrent dans le pays ennemi, avec le projet de piller ou d'enlever les habitans. On a vu quelquefois un seul homme, animé par le ressentiment d'une perte douloureuse, s'aventurer de la sorte, armé de son arc et de son carquois : la vengeance qui l'enflamme lui dissimule le péril; il se cache dans un buisson jusqu'à ce qu'il voye passer près de lui quelque enfant, ou quelque autre personne sans arme : alors il s'élance, comme un tigre, sur sa proie, l'entraîne dans la forêt, et l'enmène au milieu de la nuit pour en faire son esclave. De toutes les causes de l'esclavage, la plus générale est donc la guerre, dont les désastres amènent quelquefois la seconde cause, c'est-à-dire, la famine.

Il y a plusieurs exemples de nègres qui, sur le point de mourir de faim, ont renoncé volontairement à leur liberté pour sauver leur vie. Dans les temps de disette, de grandes familles sont souvent réduites aux dernières extrémités ; et comme les parens ont sur leurs enfans une autorité presque illimitée, il arrive que quelques-uns de ceux-ci sont vendus, afin d'acheter des vivres pour le reste de la famille. M. Park en a rapporté un exemple ; c'est particulièrement dans le Foudalou que cet usage est commun.

La troisième cause de servitude est l'insolvabilité, dont le cas est assez fréquent. Un marchand nègre contracte ordinairement des dettes relativement à quelque spéculation de commerce, soit avec ses voisins, soit avec des Européens. S'il échoue et qu'il ne puisse payer, sa personne et ses effets sont vendus pour satisfaire aux réclamations de ses créanciers. Ceux-ci peuvent même, si le débiteur leur échappe, saisir un de ses parens, ou enfin, en dernier recours, un de ses compatriotes. La personne ainsi saisie n'est dégagée que lors-

qu'elle est parvenue à faire arrêter le débiteur : en cas d'impossibilité de le faire, elle est obligée de payer le double du montant de la dette, ou elle-même est vendue comme esclave. Cette partie de la loi est rarement exécutée.

La quatrième cause d'esclavage est d'avoir commis l'un des crimes auxquels les lois du pays attachent cette peine : ces crimes sont le meurtre, l'adultère et la sorcellerie, en tant qu'elle porte atteinte à la vie ou à la santé d'autrui; c'est, en d'autres mots, l'empoisonnement. Les délits de ces trois espèces, surtout de la dernière, sont peu communs.

Lorsqu'un homme libre est devenu esclave par une des causes qui viennent d'être indiquées, il reste ordinairement tel pendant toute sa vie; et ses enfans, s'ils sont nés d'une mère esclave, partagent sa servitude. Il y a cependant des exemples d'esclaves affranchis par leur maître, soit pour avoir rendu quelque service important, soit pour avoir fourni deux esclaves à titre de rançon; mais c'est en s'échappant qu'ils recouvrent le plus souvent leur

liberté. Lorsqu'un esclave a bien résolu de s'enfuir, il y réussit : quelques-uns en attendent l'occasion pendant des années entières, sans laisser rien percer du dessein qu'ils méditent.

M. Park juge à la nature et à l'étendue du systême d'esclavage qui domine en Afrique, que cette institution doit être ancienne, et précéder le temps où les mahométans se frayèrent un chemin dans la Nigritie, au travers du grand désert de Sahara. Il pense, contre l'opinion de plusieurs philosophes, que la discontinuation de la traite des nègres par les Européens n'offriroit rien d'avantageux aux habitans de l'Afrique.

CHAPITRE XXIII.

De la poudre d'or. — De la manière de la ramasser et de la laver. — De l'ivoire. De la chasse de l'éléphant.

L'or abonde principalement dans le Manding et dans le Jallonkadou. L'or du Manding ne se trouve jamais dans aucune matrice ou veine ; il eſt tout en petits grains, presque purs, dont la grosseur varie depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un pois. Ils sont dispersés dans un grand volume de sable ou d'argile ; c'eſt ce que les Mandingues appellent poudre d'or. Voici à peu près la manière dont on la ramasse.

Vers le commencement de décembre, lorsque la moisson est finie, et que les rivières sont fort baissées, le mansa indique un jour pour le lavage de l'or. Les femmes doivent se tenir prêtes pour le temps marqué. Tous les ustenciles consistent en une

pelle ou bêche pour creuser le sable, deux ou trois callebasses pour le laver, et quelques tuyaux de plumes pour contenir la poudre d'or. Le matin du départ, on tue un bœuf pour le repas du premier jour, et l'on fait beaucoup d'opérations magiques pour obtenir un heureux début ; car on regarde comme un mauvais présage de ne pas réussir en commençant, et c'en est quelquefois assez pour faire abandonner l'entreprise.

Le lavage du sable des ruisseaux est de tous les procédés le plus facile pour obtenir de la poudre d'or ; mais presque partout, les sables ont été si soigneusement fouillés, qu'à moins que le ruisseau n'ait changé de courant, l'or qui s'y trouve est en très-petite quantité. Tandis qu'une partie de la troupe cherche dans les sables, d'autres remontent le torrent jusqu'aux endroits où l'eau plus rapide ayant entraîné le sable et l'argile, n'a laissé au fond de son lit que de petits cailloux. La recherche alors devient beaucoup plus pénible. M. Park a vu des femmes qui s'étoient usé la peau du bout des doigs à ce travail : quelquefois les

ouvriers en sont dédommagés en trouvant des morceaux d'or du poids de plusieurs drachmes chacun.

Mais la méthode la plus sûre et la plus avantageuse de laver se pratique dans le fort de la saison sèche. On creuse un puits profond au pied de quelque montagne que l'on sait contenir de l'or : ce travail se fait avec de petites bêches ou pelles, et l'on retire la terre dans de grandes calebasses à mesure que les ouvriers bêchent. En creusant différentes couches d'argile et de terre, on lave une ou deux calebasses de chacune pour les essayer, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une couche qui contienne de l'or, ou qu'on soit arrêté, soit par des rochers, soit par des eaux. En général, lorsque les travailleurs rencontrent une couche d'un beau sable rougeâtre avec de petites taches noires, ils sont sûrs d'y trouver plus ou moins d'or; et ils envoyent de grandes calebasses pleines de ce sable aux femmes d'en haut, qui le lavent.

M. Park ignore de quelle manière ces puits sont travaillés sous terre; la position

délicate dans laquelle il se trouvoit ne lui a pas permis d'y descendre ; il lui a fallu même beaucoup de précautions pour ne pas réveiller les soupçons des naturels, en examinant de trop près les richesses de leur pays. Quant à la manière de séparer l'or d'avec le sable, elle est très-simple, et se fait souvent au milieu de la ville.

On met dans une grande calebasse, avec une suffisante quantité d'eau, une portion de sable ou d'argile; car l'or se trouve quelquefois dans une argile brune. La femme, chargée de ce soin, secoue alors la calebasse de manière à mêler ensemble le sable et l'eau, et à donner au tout un mouvement de rotation. Elle commence par remuer doucement, puis elle augmente de vîtesse jusqu'à ce qu'à chaque révolution du mélange, il sorte un peu de sable et d'eau par-dessus le bord de la calebasse. Le sable ainsi séparé ne contient que les parties les plus grossières, mêlées d'un peu d'eau vaseuse. Après que l'opération s'est prolongée quelque temps, on laisse le sable tomber au fond, et l'on épanche l'eau ; on ôte ensuite avec la main une partie du plus gros

sable ; puis on remet de nouvelle eau, et l'on recommence ainsi jusqu'à ce que l'eau sorte presque pure. Le femme prend ensuite une seconde calebasse, et secoue doucement le sable de l'une dans l'autre, en laissant dans la première la partie la plus rapprochée du fond, et dans laquelle il doit probablement se trouver le plus d'or : on met à cette petite quantité un peu d'eau, et on la remue dans la calebasse, en l'examinant avec soin. Si l'on y voit quelques particules d'or, on scrute avec la même attention ce qu'on a mis dans l'autre calebasse. En général, les chercheurs sont contens si le contenu de deux calebasses peut donner trois ou quatre grains d'or. On garde la poudre d'or dans des tuyaux de plumes que l'on bouche avec du coton. Les laveuses aiment fort à parer leurs cheveux d'un grand nombre de ces plumes. On suppose, en général, qu'une personne, avec un soin ordinaire, peut, dans un sol convenable, ramasser durant une saison sèche, une quantité d'or égale à la valeur de deux esclaves.

Tels sont les simples procédés par les-

quels les nègres mandingues se procurent de l'or. Il y a lieu de croire que si l'on suivoit jusqu'à leurs sources les ruisseaux qui le charient, l'or se trouveroit dans le sable en particules beaucoup plus grosses. On convertit une portion de cet or en bijoux de femmes plus précieux par leur poids que par leur travail : les boucles d'oreille sont surtout si massives et si incommodes, qu'elles déchireroient le bas de l'oreille, si l'on ne les soutenoit par une lanière de cuir rouge, qui passe par-dessus la tête, et va d'une oreille à l'autre. Il existe plus d'art dans l'arrangement du collier ; c'est dans la disposition des grains de rassade et des plaques d'or que brillent particulièrement l'élégance et le goût. La plus grande parure d'une négresse en ornemens d'or, peut valoir de cinquante à soixante livres sterling.

Il se consomme aussi une petite quantité d'or par les slatées, pour défrayer leurs voyages à la côte et leur retour ; mais la majeure partie est enlevée annuellement par les Maures, en échange de sel et d'autres marchandises. Les nègres pèsent l'or

dans de petites balances qu'ils portent toujours sur eux. Ils ne mettent aucune différence de valeur entre la poudre d'or et l'or travaillé. Comme c'est toujours celui qui reçoit l'or qui le pèse avec son propre *teelee-kissi* (féve noire dont six donnent la valeur de dix schellings sterling), il arrive par fois qu'on fait tremper ces féves dans du beurre de shea, pour en augmenter le poids. M. Park a vu un caillou qu'on avoit usé de manière à lui donner exactement la forme d'une féve ; mais ces fraudes sont rares.

Le dernier des articles principaux du commerce d'Afrique est l'ivoire. Rien n'étonne plus les nègres que l'usage pour lequel les marchands Européens recherchent les dents d'éléphant. Quoique ceux-ci leur montrent des couteaux, des peignes et autres objets en ivoire, ils ne sont pas satisfaits. Ils soupçonnent que cette matière se convertit en Europe en objets beaucoup plus importans, qu'on a soin de leur cacher, de peur qu'ils n'augmentent le prix de l'ivoire. Il ne peuvent se persuader que l'on entreprenne sur mer des

voyages longs et périlleux pour se procurer un article dont l'usage pourroit être remplacé par des morceaux de bois.

La plus grande partie de l'ivoire que l'on vend sur les rivières de la Gambie et du Sénégal, y vient des pays intérieurs. Les terres voisines de la côte sont trop marécageuses, trop entrecoupées de ruisseaux et de rivières, pour qu'un animal de la grosseur de l'éléphant traverse librement ces contrées sans être apperçu. Dès que les naturels ont vu sur la terre une empreinte de ses pieds, tout le village prend les armes. L'espoir de manger sa chair, de faire des sandales de sa peau, et de vendre ses dents aux Européens, inspire à tous du courage, et rarement l'animal échappe à ses ennemis. Dans les plaines du Bambara et du Kaarta, et dans les vastes solitudes du Jallonkadou, les éléphans sont très-nombreux; mais comme la poudre à canon est fort rare dans ces contrées, les naturels ont moins de moyens de leur nuire.

On trouve souvent dans les bois des dents éparses, que les voyageurs sont très-

attentifs à chercher. L'éléphant a pour habitude d'enfoncer ses dents sous les arbustes pour se nourrir des racines, qui, dans les parties hautes et sèches du pays, ont en général plus de suc que les branches. Mais lorsque ses dents sont en partie carriées par l'âge, et que l'arbre ne cède pas, les grands efforts de l'animal les font quelquefois casser net; de là vient cette grande quantité d'ivoire en morceaux que l'on apporte à vendre aux différentes factoreries.

Dans certains temps de l'année, les éléphans se rassemblent en grands troupeaux et traversent le pays pour aller chercher ou de l'eau ou des alimens; et comme toute la contrée qui est au nord du Niger est dépourvue de rivières, les éléphans sont obligés, lorsque les mares des bois sont desséchées, de s'approcher des bords de ce fleuve. Ils y restent jusqu'au commencement de la saison pluvieuse, et pendant leur séjour, ils sont fréquemment chassés par les habitans du Bambara. Les chasseurs d'éléphant se réunissent ordinairement quatre ou cinq; chacun se pourvoit de

poudre, de balles, et prend dans un sac de cuir une provision de farine de maïs suffisante pour cinq à six jours. Ils entrent ainsi dans les parties les plus solitaires des forêts, et observent avec beaucoup d'art et de sagacité les branches rompues, les fientes éparses de l'éléphant, les empreintes de ses pieds; enfin tout ce qui peut les conduire à la découverte de l'animal. Il leur suffit de voir son pas pour être à peu près certains de l'époque de son passage et de la distance à laquelle on doit le trouver.

S'ils rencontrent une troupe d'éléphans, ils la suivent de loin jusqu'à ce qu'ils en voyent quelqu'un s'éloigner des autres, et venir dans une position où ils puissent le tirer avec avantage. Dans ce cas, ils s'approchent avec beaucoup de précaution, rampant entre les herbes, jusqu'à ce qu'ils soient assez près pour être sûrs de leur coup, qu'ils tirent tous à la fois, puis ils se jettent dans l'herbe la face contre terre. L'éléphant blessé va sur le champ se frotter contre différens arbres; mais, ne pouvant arracher les balles, et ne voyant personne sur qui se venger, il devient furieux, et se

met à courir à travers les broussailles, jusqu'à ce qu'épuisé par la fatigue et par la perte de son sang, il donne aux chasseurs occasion de faire sur lui une seconde décharge, qui ordinairement l'abat.

On enlève alors la peau, qu'on étend par terre, en l'assujétissant avec des chevilles pour la faire sécher. On coupe les morceaux de chair les plus estimés en tranches minces que l'on conserve en les faisant sécher au soleil. On enlève les dents avec une petite hache, dont les chasseurs sont toujours munis, non-seulement pour cet usage, mais aussi pour pouvoir couper les arbres qui renferment du miel, afin de se procurer un supplément de nourriture, lorsque leur chasse les retient dans la forêt plus long-temps qu'ils ne l'ont imaginé.

Les chasseurs vendent l'ivoire à des marchands ambulans qui le portent annuellement sur la côte. Cependant il se trouve des slatées mahométans qui, par principe de religion, ne veulent point traiter de l'ivoire, ni manger de la chair d'éléphant, à moins que l'animal n'ait été tué à coups de lance.

Les dents qui se ramassent dans cette partie de l'Afrique sont moins nombreuses et moins grosses que dans les pays qui se rapprochent le plus de la ligne. Peu pèsent ici plus de quatre-vingts ou cent livres.

Quoique les esclaves, l'or et l'ivoire, réunis à quelques articles, dont il a été parlé au commencement de cet ouvrage, composent à peu près tous les objets d'exportation de ces contrées, M. Park ne fait nul doute que toutes les riches productions des deux Indes ne pussent facilement y être naturalisées, et portées à leur plus haut degré de culture. Mais les observations qu'il pourroit faire sur ce sujet et sur la civilisation des nègres le conduiroient, dit-il, beaucoup trop loin, et il croit qu'il est temps de retourner à Kamalia.

CHAPITRE XXIV.

Continuation de séjour à Kamalia. — Manuscrits arabes. — Ecole publique. — Retour de Karfa. — Départ et route de la caravane jusqu'à Kinytakouro.

M. Park eût beaucoup à se louer du maître d'école aux soins duquel Karfa l'avoit confié : c'étoit un homme doux, paisible et même tolérant, quoique mahométan rigide. Son école, qui paroissoit être pour lui un objet d'amusement autant que d'occupation, étoit composée de dix-sept garçons nés pour la plupart de parens kafirs et de deux filles. Celles-ci recevoient leur instruction pendant le jour; mais les garçons qui, étant considérés comme les esclaves domestiques de leur instituteur, étoient occupés toute la journée aux travaux des champs et de la maison, ne

prenoient leurs leçons que le soir et de grand matin.

Le maître d'école conservoit, outre le koran, plusieurs manuscrits arabes copiés très-soigneusement, et qu'il avoit ou achetés à des marchands maures, ou empruntés à des buschréens du voisinage. Notre Voyageur, par les conversations qu'il eut à ce sujet avec lui, reconnut que les nègres possédoient une version arabe de quelques livres de l'Ancien Testament, au moyen desquels plusieurs d'entre eux ont acquis une connoissance superficielle des événemens les plus remarquables de l'Histoire sainte. M. Park ne fut pas plus surpris de les entendre lui parler de ces faits, qu'ils ne le furent eux-mêmes de voir qu'il en étoit instruit; car, en général, l'idée que se forment les nègres de l'instruction des blancs en matière religieuse, ne répond pas, à beaucoup près, à celle qu'ils ont conçue de leur pouvoir et de leurs richesses. M. Park en prend occasion de gémir sur l'insouciance qui, depuis deux cents ans que les Européens habitent les côtes de l'Afrique, leur a fait négliger de répandre sur ces contrées

les lumières de la religion. Il pense qu'une légère et courte instruction du christianisme, imprimée avec soin en arabe, suffiroit pour produire le plus heureux effet sur ces peuples qui, n'ayant nulle prédilection pour les dogmes de Mahomet, préféreroient sans doute, si elle leur étoit offerte, une doctrine plus satisfaisante et plus pure.

Le maître d'école de Kamalia savoit entretenir l'émulation parmi ses élèves : lorsque l'un d'eux avoit fini la lecture du koran et fait un certain nombre de prières, il subissoit une espèce d'examen public. M. Park en a entendu plus d'un, et toujours il a été satisfait des réponses claires et spirituelles de l'élève aux buschréens examinateurs : ceux-ci finissoient par lui donner à lire à voix haute la dernière page du koran. La lecture terminée, le jeune homme pressoit le papier contre son front, en disant : *Amen*. Sur quoi tous les juges se levoient, et lui donnoient le titre de buschréen, en lui serrant amicalement la main. Les parens sont alors avertis que l'éducation de leur fils est achevée, et s'ils n'ont

pas le moyen de le racheter, en donnant au maître d'école un esclave ou sa valeur, le jeune homme reste esclave domestique du maître, jusqu'à ce qu'il puisse amasser de quoi se racheter lui-même.

Le 24 janvier, Karfa revint à Kamalia, ramenant treize esclaves d'élite et une jeune personne qu'il avoit épousée à Kancaba, comme sa quatrième femme. Elle fut reçue amicalement par les autres femmes de Karfa, qui la conduisirent dans une hutte nétoyée et blanchie exprès pour elle. Notre Voyageur osoit à peine se montrer, tant ses habits étoient en mauvais état; mais le généreux Karfa lui fit présent d'une grande culotte et d'un vêtement tels qu'on les porte dans le pays.

Les esclaves qu'avoit amenés Karfa étoient tous prisonniers de guerre, fort grands questionneurs : onze d'entre eux avouèrent à M. Park qu'ils étoient esclaves de naissance; tous le regardèrent d'abord avec horreur, et lui demandèrent plusieurs fois s'il étoit vrai que ses compatriotes fussent cannibales. Ils ne voulurent pas croire que les esclaves, quand ils avoient passé

l'eau salée, fussent employés à la terre; et l'un d'eux, mettant la main sur le sol, dit à notre Voyageur, avec une grande simplicité : « Avez-vous réellement une terre » comme celle-ci, sur laquelle vous posiez » vos pieds » ? La persuasion enracinée où sont les esclaves nègres qu'ils sont destinés à être mangés par les blancs, ou par ceux auxquels les blancs les vendront, oblige les slatées de les tenir continuellement dans les fers, et de veiller de très-près à ce qu'ils ne s'échappent. On s'assure ordinairement d'eux, en les attachant deux à deux, l'un par la jambe droite et l'autre par la jambe gauche; ce qui ne leur permet de marcher que fort lentement, et en soutenant leurs fers avec une corde. Ils sont de plus liés par le cou de quatre en quatre avec une forte corde faite de lanières tressées. Dans la nuit, on leur met les fers aux mains et quelquefois au cou. Les mutins sont assujétis d'une autre manière. On coupe un épais billot de bois long d'environ trois pieds, sur un côté duquel on fait une entaille évasée; on fait entrer la jambe de l'esclave dans cette entaille, à laquelle on

l'attache par le moyen d'une forte vertevelle de fer, dont une branche passe de chaque côté de la cheville.

Ces précautions exceptées, les esclaves, pendant leur séjour à Kamalia, furent traités avec douceur. On les conduisoit tous les matins, avec leurs fers, à l'ombre d'un tamarin, et là, on les excitoit à s'égayer par des chants et de petits jeux; car, quoique quelques-uns soutinssent leur malheur avec un courage étonnant, ils étoient, pour la plupart, fort abattus, et restoient tout le jour assis dans une attitude mélancolique, en fixant de tristes regards vers la terre. La nuit, ils étoient gardés dans leurs grandes huttes par des esclaves domestiques de Karfa. Malgré cette extrême surveillance, un des esclaves ayant eu l'adresse de se procurer un petit couteau, ouvrit les anneaux de ses fers, coupa la corde et s'échappa. Si même, étant libre, il eût consenti à s'arrêter quelque temps, il auroit pu sauver plusieurs de ses camarades.

Le rassemblement complet de la caravane sembloit annoncer un départ prochain; cependant divers motifs d'intérêt ou

de superstition le firent reculer jusque bien avant dans le mois de février; après quoi tous les slatées convinrent de rester jusqu'à ce que *la lune du jeûne* fut passée. Notre Voyageur observe à ce sujet que la perte du temps est pour les nègres la chose la plus indifférente. Tant qu'ils sont satisfaits du présent, ils s'occupent peu de l'avenir.

Quoique les buschréens ne contraignissent point M. Park à observer le carême, il crut devoir montrer du respect pour leurs opinions religieuses, en jeûnant pendant trois jours. Durant le rhamadan, tous les slatées s'assembloient chaque matin chez Karfa, où le maître d'école leur faisoit une lecture pieuse. Le soir, les femmes, vêtues de blanc, se réunissoient à la mosquée, où elles disoient publiquement leurs prières, et faisoient les différens prosternemens que leur religion prescrit. La douceur et l'humilité des nègres pendant l'observance du carême, formoient un contraste parfait avec la bigoterie brutale et intolérante que manifestent les Maures à la même époque.

Le rhamadan fut terminé par l'apparition de la nouvelle lune, que les nègres saluèrent avec des claquemens de mains, des battemens de tambour, des décharges de mousquets et autres marques de réjouissance. Cette lune étant regardée comme très-heureuse, Karfa donna des ordres pour le départ de la caravane, dont le jour fut fixé par les slatées au 19 avril. Cette résolution dissipa les inquiétudes de notre Voyageur, dont la situarion, malgré la bienveillance de son hôte, étoit loin d'être agréable. Les slatées lui montroient beaucoup d'inimitié; chaque jour ils faisoient sur les Européens des histoires calomnieuses pour le perdre dans l'esprit de Karfa; les plus acharnés à lui nuire étoient surtout trois marchands maures arrivés depuis quelque temps à Kamalia, où ils avoient gagné l'estime de tous les buschréens par les apparences d'une grande sainteté. Mais, dans la matinée du 17, ils s'évadèrent subitement, après avoir fait à Karfa un vol considérable. Cette circonstance opéra en faveur de M. Park un changement marqué.

Enfin le jour tant desiré du départ arriva. La caravane étoit composée de trente-cinq esclaves destinés à la vente, et auxquels on avoit ôté leurs fers, et de quatorze hommes libres, dont la plupart avoient avec eux une ou deux femmes et quelques esclaves domestiques. De plus, le maître d'école, qui retournoit alors à Woradou, lieu de sa naissance, prit avec lui huit de ses écoliers; de sorte que la caravane entière composoit soixante-treize personnes. Parmi les hommes libres, se trouvoient six chanteurs, dont l'emploi étoit de distraire leurs compagnons de voyage des fatigues de la route, et de leur préparer un accueil favorable dans les villes et hameaux. Les Voyageurs, à leur départ de Kamalia, furent accompagnés pendant environ un demi-mille par presque tous les habitans, dont quelques-uns pleuroient, et serroient la main à leurs parens. Lorsqu'on fut parvenu sur une hauteur d'où l'on dominoit sur la ville, toute la caravane reçut ordre de s'asseoir d'un côté, le visage tourné vers l'ouest, et tous les gens de la ville furent placés du côté opposé, la face tournée vers

Kamalia. Alors le maître d'école et deux des principaux slatées s'étant placés entre les deux groupes, prononcèrent d'un ton solennel une longue prière ; après quoi ils marchèrent trois fois autour de la caravane, en faisant des marques sur la terre avec la pointe de leurs lances, et marmottant quelques paroles : soudain toute la caravane se leva et se remit en marche, sans que ceux qui la composoient fissent d'autrres adieux à leurs amis.

Les voyageurs, après avoir séjourné dans une ville appelée Bala, et s'être munis d'une grande quantité de provisions, s'enfoncèrent dans les bois, où ils convinrent de prendre la route de Kinytakouro, ville frontière du Jallonkadou ; mais comme ils en étoient éloignés d'une grande journée de marche, ils firent halte pour prendre quelques rafraîchissemens. Ils traversèrent ensuite le Kokoro, bras du Sénégal, et arrivèrent, vers le coucher du soleil, à Kinytakouro.

Pendant la marche de cette journée, deux femmes esclaves qui appartenoient à un slatée de Bala, se trouvèrent si fati-

guées qu'elles ne purent suivre la troupe; elles furent rudement fouettées, et on les traîna pendant quelques heures; elles eurent enfin de violens vomissemens par lesquels on découvrit qu'elles avoient mangé de l'argile. C'est un usage assez commun chez les esclaves nègres. M. Park ne peut décider s'il provient d'un déréglement d'appétit ou d'une envie de s'empoisonner. On permit à ces femmes de se coucher dans les bois, où trois personnes restèrent pour les garder; elles n'arrivèrent à la ville qu'après minuit, et si épuisées de fatigue, que le slatée auquel elles appartenoient fût obligé de les renmener à Bala, et d'attendre une autre occasion pour s'en défaire.

En entrant à Kinytakouro, qui se trouvoit être la première ville hors des frontières du Manding, on voulut observer plus d'étiquette qu'à l'ordinaire. La caravane formoit une espèce de procession à la tête de laquelle marchoient les chanteurs, puis les esclaves attachés à la manière ordinaire, ensuite les esclaves domestiques, et en dernier lieu, les slatées et leurs femmes. Arrivés auprès de la porte, les chanteurs com-

mencèrent à haute voix une chanson dans laquelle on flattoit la vanité des habitans, on vantoit leur hospitalité connue pour les étrangers, et particulièrement leur amitié pour les Mandingues. La caravane se rendit ensuite au bentang, où l'histoire du voyage fut racontée au peuple par deux des chanteurs dans ses plus petites circonstances, et en remontant la série des faits dans l'ordre inverse de nos narrations. Lorsqu'ils eurent fini leur récit, le chef de la ville leur fit un petit présent, et tous les gens de la troupe, tant esclaves qu'hommes libres, furent dispersés chez des hôtes différens.

CHAPITRE XXV.

Traversée du désert de Jallonka. — Triste fin d'une femme esclave. — Quelques détails sur les Jallonkas. — Arrivée à Malacotta.

LA caravane partit de Kinytakouro le 22 avril. A vingt-deux milles du côté de l'ouest, elle passa par un village dont les habitans craignant les hostilités des peuples du Foudalou, s'occupoient alors à faire des retranchemens dans des rochers, sur la pente d'une haute colline près du rivage. Les précipices profonds qui environnoient ce lieu de toutes parts le rendoient presque imprenable. On y arrivoit par un sentier qui n'étoit praticable que pour une seule personne à la fois, et au-dessus duquel étoient plusieurs monceaux de grosses pierres que les habitans, en cas d'attaque, se disposoient à faire rouler sur les assiégeans.

Le 24 avril, les Voyageurs, après avoir passé la nuit dans les bois, se remirent en marche à la pointe du jour. Vers midi, une des femmes esclaves de Karfa, qui le matin s'étoit trouvée très-fatiguée, et avoit refusé de prendre aucune nourriture, commença à demeurer en arrière, et à se plaindre vivement de douleurs dans les jambes: on lui ôta sa charge, et on la fit marcher en avant de la troupe. Peu de temps après, comme la caravane se reposoit au bord d'un petit ruisseau, quelques personnes découvrirent une ruche d'abeilles dans un arbre creux, et ils se disposoient à prendre le miel, lorsqu'il en sortit un essaim immense qui attaqua la troupe et la mit en fuite. M. Park fut peut-être le seul qui échappa entièrement aux piqûres des abeilles. Lorsqu'elles eurent cessé leurs poursuites, et pendant que chacun cherchoit à arracher les aiguillons qu'il avoit reçus, on découvrit que la pauvre femme dont il vient d'être parlé, et qui s'appeloit Néalée, ne s'étoit pas levée de sa place. Quelques esclaves la ramenèrent; elle étoit fort exténuée, et s'étoit traînée près du courant,

dans l'espoir de se défendre des abeilles, en jettant de l'eau sur son corps; malgré cette précaution, elle ne put éviter d'être couverte de piqûres. Après qu'on lui eut ôté le plus grand nombre possible d'aiguillons, on se hâta de la laver avec de l'eau, puis de la frotter avec des feuilles pilées; mais la malheureuse femme déclara qu'elle mourroit plutôt que de faire un pas de plus. On épuisa vainement les prières et les menaces; enfin l'on eut recours au fouet. Après en avoir supporté patiemment quelques coups, elle se leva brusquement, et marcha avec assez de vigueur pendant quatre ou cinq heures de suite : alors elle tomba d'épuisement. Quoiqu'elle fut hors d'état de se lever, on eut la barbarie de la frapper de nouveau; mais ce fut inutilement. Les slatées firent avec des bambous une espèce de litière sur laquelle elle fut placée et assujétie avec des bandes d'écorce. On la conduisit de cette manière jusqu'à la nuit, qui fut passée au pied d'une haute montagne. Comme les Voyageurs n'avoient mangé depuis la veille qu'une poignée de farine, et qu'ils avoient été pendant tout

le jour exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, plusieurs des esclaves qui portoient des fardeaux sur leurs têtes, étoient très-fatigués. Pendant qu'on préparoit le souper, quelques-uns firent craquer leurs doigts, ce qui, parmi les nègres, est un signe certain de désespoir. Sur-le-champ, les slatées les mirent tous aux fers. Le matin, ils reprirent courage. On éveilla la pauvre Nealée; mais l'excès de la souffrance avoit rendu ses membres si roides qu'elle ne pouvoit ni marcher ni se tenir debout. On la plaça, comme un cadavre, sur le dos d'un âne, et on lui attacha les mains sous le cou de l'animal et les pieds sous son ventre. Mais l'âne étoit si indocile, qu'on ne put parvenir à le faire avancer. Néalée, qui ne faisoit aucun effort pour se soutenir, fut bientôt renversée, et eut une jambe très-froissée. Comme on vit l'impossibilité de la mener plus loin, un cri général s'éleva de toute la troupe pour qu'on lui coupât la gorge. Karfa et le maître d'école ne consentirent pas à cette barbare exécution; mais la malheureuse esclave fut dépouillée et laissée sur le chemin. Il n'y a nul doute

qu'elle n'ait été dévorée par les bêtes féroces.

La fin déplorable de Néalée, malgré le cri qui s'étoit élevé, fit sur tous les esprits une impression profonde, et le maître d'école jeûna en conséquence le jour suivant. La caravane continua sa marche pénible dans le désert jusqu'au 27 avril, qu'elle parvint, vers quatre heures du soir, à Souseta, petit village Jallonka, situé dans le Kullo. Ce district comprend toute l'étendue de pays située le long des bords de la rivière Noire, principale branche du Sénégal. C'étoient les premières habitations humaines que les Voyageurs eussent vues depuis qu'ils avoient quitté le village au-dessus de Kinytakouro. Ils y obtinrent très-difficilement quelques huttes; quant aux provisions, on leur déclara formellement qu'ils ne devoient pas en attendre, parce que depuis peu il y avoit eu grande disette dans cette partie du pays. On leur dit que, pendant vingt-neuf jours, les habitans avoient vécu uniquement de la poudre jaune qu'on trouve dans les cosses d'un arbuste appellé *nitta*, et de graines

de bambou, qui, bien pilées et préparées, ont à peu près le goût du riz. Comme les provisions sèches de la caravane n'étoient pas encore épuisées, on apprêta pour le souper une quantité considérable de kouskous, qui fut partagée avec plusieurs habitans du village.

Le 28 avril, la caravane partit de bonne heure, et traversa dans la matinée une ville appellée Manna, dont les habitans étoient alors occupés à recueillir les fruits du nitta, qui sont très-communs dans ce canton. Les cosses sont longues et étroites, et contiennent quelques semences noires enveloppées dans une poudre d'un jaune brillant semblable à celui de la fleur de souffre : mêlée avec du lait et de l'eau, elle forme un aliment doux et nourrissant.

Les Jallonkas, comme les Mandingues, sont gouvernés par des chefs indépendans dont la désunion fait la foiblesse. Le chef de Manna conduisit les Voyageurs jusqu'au bord de la rivière Noire, qu'ils passèrent sur un pont de bambous d'une construction singulière. La rivière, en cet endroit, est unie, profonde et a fort peu

de courant. Deux grands arbres attachés au milieu de l'eau par leurs cîmes, sont assez longs pour atteindre d'un bord à l'autre. Lorsque plusieurs sont placés ainsi de front, on les couvre de bambous secs, de manière à former un pont flottant avec un abord en pente à chaque bout à l'endroit où les racines des arbres touchent aux rochers. Ce pont est emporté tous les ans par le débordement de la rivière, et tous les ans il est reconstruit par les habitans de Manna, qui perçoivent un petit péage à titre d'indemnité.

La caravane ayant appris vers le soir que deux cents Jallonkas s'étoient rassemblés dans l'intention de la surprendre et de la piller, changea de direction, et marcha toute la nuit en grand silence. Au point du jour, elle entra dans une ville appelée Koba, où Karfa se procura une quantité considérable de pistaches pour le déjeûner de sa troupe qui, depuis vingt-quatre heures, n'avoit pris aucune nourriture. On lui confirma ce qu'il savoit des mauvais desseins d'un parti de Jallonkas; ce qui le fit rester à Koba jusque dans l'après-midi du

30, afin de se composer une escorte suffisante. Les Voyageurs partirent le jour suivant, et arrivèrent le soir dans le district de Woradou, à un petit village où ils tirèrent de leurs sacs de provisions sèches la dernière poignée de farine : les esclaves étoient très-fatigués.

La caravane poursuivit sa route le 2 mai; à environ neuf milles, elle entra dans un petit village où elle se procura quelques provisions, par le crédit du maître d'école, qui se retrouvoit parmi ses compatriotes. Celui-ci envoya de là un messager à Malacotta, sa ville natale, pour prévenir ses amis de son arrivée, et les prier de préparer une grande quantité de vivres à la caravane, qui s'avança vers la ville, et fit halte dans un village voisin, en attendant le retour du messager. Vers deux heures, on le vit reparoître avec le frère aîné du maître d'école ; les deux frères ne s'étoient pas vus depuis neuf ans. L'entrevue fut tendre et touchante ; ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent quelque temps sans pouvoir parler. Enfin le maître d'école prit son frère par

la main, et lui montra Karfa comme l'homme qui, dans le Manding, lui avoit servi de père et de bienfaiteur.

Les Voyageurs furent bien reçus à Malacotta; c'est une ville non murée, dont les huttes, pour la plupart, sont faites d'éclisses de cannes entrelacées à peu près comme un ouvrage de vannerie et recouvertes de boue. Ils passèrent là trois jours, pendant chacun desquels le maître d'école leur fit présent d'un bœuf. Ils furent aussi fort bien traités par les habitans de la ville, qui parurent à M. Park actifs et industrieux. Ils fabriquent d'excellent fer et font de bon savon avec de l'eau de pistaches bouillies, auxquelles ils ajoutent une lessive de cendres de bois.

CHAPITRE XXVI.

La caravane traverse la rivière Falemé, et arrive enfin sur les bords de la Gambie. — Retour de M. Park à Pisania. — Il passe en Angleterre par la voie des Indes occidentales.

LES Voyageurs partirent le 7 mai de Malacotta. Ils traversèrent d'abord les villes de Dindikou et de Satadou, et dans l'après-midi du 12, la rivière Falemé, la même que M. Park avoit déjà traversée à Bondou dans son voyage vers l'est. Ils passèrent la nuit à un petit village appellé Médina : ce lieu appartient en entier à un marchand mandingue, qui, par un long commerce avec les Européens, a contracté quelques-unes de leurs habitudes. On lui servoit ses alimens dans des plats d'étain, et les maisons même sont bâties dans le genre de celles des factoreries anglaises.

Le 13 mai, la caravane, apres une marche très-longue et très-fatigante, arriva tard dans la soirée à Baniserile, capitale du Dentila. Un des slatées de la compagnie de Karfa, qui étoit natif de ce lieu, dont il étoit absent depuis plusieurs années, conduisit M. Park dans sa maison. Les amis du slatée le reçurent avec de grandes démonstrations de joie, lui serrant les mains, l'embrassant, chantant et dansant devant lui. Aussitôt qu'il se fut assis sur une natte près du seuil de la porte, une jeune personne, sa future épouse, lui apporta dans une calebasse un peu d'eau, et se mettant à genoux devant lui, le pria de s'en laver les mains. Lorsqu'il eut fini, la fille, l'œil humide de joie, prit l'eau qu'elle avala d'un trait. C'étoit, dans l'opinion du pays, la plus grande preuve qu'elle pût donner à son amant de sa tendresse et de sa fidélité.

Le 16 mai, la caravane se rendit à Kirwani, ville située dans une vallée fertile et bien cultivée. Ce qui prouve l'industrie et l'activité des habitans, c'est la précaution qu'ils ont, et qui leur est particulière, d'a-

masser en tas, pendant la saison sèche, le fumier de leur bétail, qu'ils mettent en réserve pour fumer leurs terres. Près de la ville sont plusieurs fourneaux dans lesquels les habitans préparent de très-bon fer. Ils le forgent ensuite à coups de marteau en petites barres d'environ un pied de long sur deux pouces de large. Deux de ces barres suffisent pour faire une bêche à la manière mandingue.

Karfa, le lendemain de son arrivée, reçut la visite d'un slatée du lieu, qui lui dit que, parmi les esclaves qu'il avoit achetés depuis peu, il s'en trouvoit un natif de Fontajalla, et que, comme ce pays n'étoit pas éloigné, il n'osoit employer cet homme aux travaux de la campagne, dans la crainte qu'il ne prît la fuite. Il offrit donc à Karfa l'échange de cet esclave contre un des siens; ce qui fut accepté, moyennant un peu de beurre végétal et de drap, que Karfa reçut en retour. Le slatée envoya dire à son esclave de lui apporter quelques pistaches. Le pauvre homme entra peu de temps après dans la cour, où son maître étoit assis, et n'eut aucun soupçon de ce

qui se tramoit, jusqu'à ce que celui-ci ayant fait fermer la porte, lui dit de s'asseoir. L'esclave alors calculant l'étendue du danger qui le menaçoit, jeta les pistaches et sauta par-dessus la palissade. Poursuivi par les slatées, il fut bientôt pris et mis aux fers à la place de l'un des esclaves de Karfa, que l'on remit au slatée. Le malheureux captif fut d'abord très-affligé, mais quelques jours suffirent pour dissiper entièrement sa mélancolie.

Le 20 au matin, en partant de Kirwani, la caravane entra dans le désert de Tenda, qui a deux journées de marche. Elle rencontra vers dix heures une autre caravane qui revenoit de la Gambie. La plupart de ces gens étoient armés de fusils; ils avoient sur leurs épaules de grands baudriers de drap écarlate, et sur leurs têtes des chapeaux à l'européenne. Karfa sut par eux qu'il y avoit sur la côte fort peu de demandes pour les esclaves, aucun vaisseau n'étant arrivé depuis plusieurs mois.

La chaleur, pendant le jour, étoit insupportable. Karfa, lorsque sa troupe se fut reposée et rafraîchie le soir auprès d'un

étang, proposa de marcher la nuit; en conséquence, vers onze heures du soir, on ôta les fers aux esclaves, et toutes les personnes qui composoient la caravane eurent ordre de marcher en se serrant de près, tant pour empêcher les esclaves de s'enfuir, que pour se tenir en garde contre les bêtes féroces. Ils marchèrent vite et gaîment jusqu'à la pointe du jour. Vers onze heures, ils gagnèrent une ville murée appelée Tambaconda, où ils furent retenus quatre jours par un procès dont voici le sujet.

Modi-Lemina, l'un des slatées qui faisoient partie de la caravane, avoit précédemment épousé une femme de cette ville dont il avoit eu deux enfans; il étoit allé ensuite dans le Manding, et y avoit passé huit ans sans donner de ses nouvelles à la femme qu'il avoit laissée : celle-ci, n'espérant plus de le voir revenir, avoit, au bout de trois ans, ainsi que les loix du pays le lui permettoient, épousé un autre homme dont elle avoit eu pareillement deux enfans. Lemina, de retour, réclama sa femme; mais le second mari, s'appuyant de l'autorité des lois, refusa de la lui rendre. L'as-

semblée des chefs, après une mûre discussion, décida que la femme auroit le choix de l'un ou de l'autre mari. Elle fut extrêmement embarrassée, et demanda du temps pour se déterminer. M. Park crut remarquer que la préférence tomberoit à la fin sur Lemina : il étoit un peu plus âgé que son rival, mais beaucoup plus riche.

La caravane partit de Tambaconda, le 26 au matin, et après quatre jours d'une route pénible, elle arriva à Jallacotta, ville considérable très-exposée aux incursions des bandits Foulahs. Un des esclaves qui, depuis trois jours, marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans ce lieu hors d'état d'aller plus loin ; son maître, un des chanteurs de la troupe, proposa de l'échanger contre une jeune fille esclave qui appartenoit à quelqu'un de la ville. La pauvre enfant ignora son sort jusqu'au matin, que tous les paquets étant faits et la caravane prête à se mettre en route, elle vint avec quelques autres filles pour voir partir les Voyageurs. Son maître alors la prit par la main et la remit au chanteur. Jamais un visage plus serein ne passa tout

à coup à l'expression d'un plus profond désespoir. Rien ne peut dépeindre la terreur qu'elle montra lorsqu'on lui mit son fardeau sur la tête, et qu'on lui jeta la corde autour du cou. Sa douleur et les adieux qu'elle fit à ses compagnes offroient une scène déchirante.

Vers neuf heures, la caravane passa le Neriko, qui est au bas de la Gambie. Aussitôt les chanteurs commencèrent à beugler une chanson dans laquelle ils exprimoient leur joie de ce que les Voyageurs étoient arrivés sains et saufs dans la terre du soleil couchant. La nuit, ils dormirent près des ruines d'un village. Le lendemain matin, ils traversèrent un ruisseau appellé Noulico, et vers deux heures, M. Park se revit, avec une joie inexprimable, sur les bords de la Gambie.

Après avoir passé les villes de Sesukunda et de Barraconda, la caravane traversa, le 4 au matin, la ville de Medina, capitale du Woulli, dont le roi avoit reçu si hospitalièrement notre Voyageur, lors de son passage en décembre 1795. M. Park apprit avec chagrin que ce bon vieillard étoit

dangereusement malade. Il ne put lui rendre ses respects en personne, parce que Karfa ne voulut point permettre que la caravane s'arrêtât ; mais il lui fit dire par l'officier qui perçut les droits, que ses prières pour le voyage heureux de l'homme blanc avoient été exaucées.

Les Voyageurs passèrent la nuit dans un petit village, et le jour suivant, arrivèrent à Jindey, où Karfa laissa ses esclaves jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour les vendre sur les bords de la Gambie. Il loua du chef de la ville des huttes pour les loger, et une pièce de terre pour qu'ils y cultivassent le grain nécessaire à leur nourriture. Ce bon nègre déclara ensuite à M. Park que, jusqu'à son départ d'Afrique, il ne vouloit pas le quitter. Ce dernier partit le 9, de bon matin, avec Karfa et un des Foulahs de la caravane : quoiqu'il approchât du terme d'une route aussi fatigante que périlleuse, et qu'il eût l'espoir de se retrouver bientôt au milieu de ses compatriotes, il ne put sans émotion se séparer de ses malheureux compagnons de voyage, qu'attendoient, dans une terre

étrangère, la misère et la captivité. Pendant une pénible marche de plus de cinq cents milles anglais, exposés à l'action dévorante des feux du tropique, ces pauvres esclaves avoient eu pitié de notre Voyageur; ils sembloient oublier leurs propres maux pour ne songer qu'aux siens. Souvent ils venoient d'eux-mêmes lui apporter de l'eau pour étancher sa soif; le soir, ils rassembloient des branches et des feuilles pour lui préparer un lit, lorsque la caravane couchoit en plein air. Ils se quittèrent avec des témoignages réciproques de regret et de bienveillance. Des vœux et des prières étoient tout ce que M. Park pouvoit leur offrir, et ils le savoient bien.

Notre Voyageur gagna le soir Lendacunda, où ses deux compagnons de voyage et lui furent reçus hospitalièrement dans la maison d'une vieille femme noire appelée la Seniora Camilla. Elle parloit anglais, ayant demeuré plusieurs années à la factorerie. Cette femme avoit connu M. Park au commencement de son voyage, avant qu'il quittât la Gambie : mais quand il la

revit, son vêtement et sa figure étoient si différens de ceux d'un Européen, qu'elle fut très-excusable de le prendre pour un Maure. Lorsque notre Voyageur lui eut dit son pays et son nom, elle le regarda avec une extrême surprise, et pouvoit à peine en croire le témoignage de ses sens. Elle l'assura qu'aucun des traiteurs de la Gambie ne comptoit plus le revoir jamais. On leur avoit dit, il y avoit long-temps, que les Maures du Ludamar lui avoient fait subir le sort du malheureux major Houghton. M. Park s'informa de ses deux serviteurs, Demba et Johnson, et il apprit avec grand chagrin qu'ils n'étoient revenus ni l'un ni l'autre. Karfa, qui n'avoit jamais entendu parler anglais, écoutoit attentivement cette conversation : tous les meubles qu'il voyoit lui sembloient merveilleux, et il faisoit sur leur usage une infinité de questions.

Le matin du 10, M. Robert Ainsley ayant su que M. Park étoit à Tendacunda, vint lui offrir obligeamment sa maison, en attendant le prochain retour du docteur Laidley, qui étoit allé avec son vaisseau à Doumasansa pour acheter du riz. Notre

Voyageur accepta son offre ; il se rendit en conséquence, le matin même, à Pisania, toujours accompagné de son ami Karfa. Le petit bâtiment de M. Ainsley étoit à l'ancre devant la place : c'étoit l'objet le plus merveilleux que Karfa eût encore vu : il eut de la peine à comprendre l'usage du mât, des voiles, des cables : toutes ces choses le tinrent dans la méditation pendant la plus grande partie du jour.

Le docteur Laidley revint le 12, et sa surprise, en voyant M. Park, fut égale à sa joie. Il acquitta avec plaisir les engagemens pécuniaires que celui-ci avoit contractés, et prit pour le tout sa traite sur l'*Association africaine*. Notre Voyageur crut ne donner à son ami Karfa qu'un foible témoignage de sa reconnoissance, en lui comptant le double de la somme qu'il lui devoit, d'après leurs conventions. Karfa fut confondu de cette marque inattendue de générosité : son étonnement augmenta quand M. Park lui eut dit qu'il se proposoit d'envoyer un beau présent au bon vieux maître d'école. Le docteur promit à Karfa de l'aider à se défaire avantageusement de

ses esclaves, aussitôt qu'il arriveroit un des vaisseaux qui font la traite. Ces offres et d'autres témoignages de bonté du docteur Laidley, n'étoient pas perdus pour Karfa. Il disoit souvent : « Mon voyage a vraiment été heureux. » Mais quand il remarquoit les produits des manufactures des anglois et la supériorité de ce peuple sur les nègres dans tous les arts qui embellissent la vie civilisée, il sembloit rêveur, et s'écrioit avec un soupir involontaire : « Les hommes noirs ne sont rien. » D'autres fois il demandoit à M. Park, d'un grand sérieux, ce qui avoit pu l'engager, lui qui n'achetoit point d'esclaves, à parcourir un pays aussi misérable que l'Afrique, où rien ne devoit lui paroître digne un seul moment de son attention. Notre Voyageur cite ces traits de ce bon nègre, parce qu'ils lui paroissent prouver qu'il possédoit une âme supérieure à sa condition. Peut-être ne seront-ils pas lus sans intérêt par ceux qui aiment à étudier la nature humaine dans toutes ses variétés, et à suivre ses progrès depuis l'état le plus grossier jusqu'aux derniers degrés de la civilisation.

Depuis plusieurs mois, il n'étoit arrivé à la Gambie aucun vaisseau européen : comme la saison pluvieuse alloit commencer, Karfa se sépara de M. Park avec beaucoup d'attendrissement, et alla rejoindre ses gens à Jindey. Notre Voyageur, qui ne se flattoit guère de pouvoir quitter l'Afrique avant la fin de l'année, fut agréablement trompé par l'arrivée du Charlestown, vaisseau américain qui entra, le 15, dans la rivière. Il venoit chercher des esclaves pour les emmener à la Caroline méridionale : sa cargaison fut vendue et sa traite terminée en peu de jours.

Cette circonstance offroit à M. Park une si belle occasion de retourner dans sa patrie, quoique par une voie éloignée, qu'il ne crut pas devoir la négliger. Il arrêta donc sur-le-champ son passage sur ce vaisseau pour aller en Amérique; et ayant pris congé de ses amis de Pisania, principalement du docteur, à qui il avoit tant d'obligations, il s'embarqua à Kaye le 17 juin.

La navigation fut longue, pénible et périlleuse. Les gens de l'équipage furent obligés, faute de vivres, de rester à Gorée

jusqu'au commencement d'octobre. De là, au bout de vingt-cinq jours d'une traversée dans laquelle ils furent plusieurs fois sur le point de périr, ils arrivèrent à Antigoa, île de l'Amérique. M. Park y resta dix jours: il arrêta ensuite son passage sur un paquebot qui revenoit des Iles sous le vent ; et après une traversée courte, mais non exempte de mauvais temps, il débarqua, le 22 décembre à Falmouth, d'où il se rendit immédiatement à Londres. Il avoit été absent d'Angleterre pendant deux ans et sept mois.

Tel fut le terme d'un voyage entrepris avec plus d'enthousiasme que de prudence, continué courageusement au milieu des plus grands périls, et dont la reconnoissance publique doit être le fruit, puisque n'ayant eu pour objet que l'avantage du commerce et des arts, il a complettement réalisé les espérances qu'en avoit conçues une société savante et patriotique.

FIN.

NOTES.

NOTE Ire, page 6.

Sur les longues soirées de la saison pluvieuse.

TELLE est la supériorité de l'homme instruit sur l'ignorant; les plaisirs de celui-ci tiennent à son entourage, à ses habitudes; quand il les perd, il perd tout: mais les ressources du premier l'accompagnent dans tous les temps et dans tous les climats. Horace a dit, beaucoup mieux que nous ne pouvons le répéter;

Soit qu'un jeu du Destin me place aux champs glacés
Où, sous les coups d'Eole, expire la nature;
Où par le doux Zéphire, ami de la verdure,
Jamais les arbrisseaux ne furent caressés;
Soit que dans les déserts de la brûlante Afrique,
Sous le char du Soleil et les feux du Tropique,
Il préfère me transporter,
J'aurai, dans quelque lieu que s'écoule ma vie,
Un cœur pour vous aimer, ô Mécène! ô Délie!
Une lyre pour vous chanter.

NOTE II, page 9.

Sur l'Eléphant.

Les éléphans sont très-nombreux dans l'intérieur de l'Afrique; mais ils semblent être d'une autre espèce que ceux qu'on trouve en Asie. Blumenbach, dans ses figures d'objets d'histoire naturelle, a donné de bons dessins d'une dent molaire de chacune des deux espèces. M. Cuvier a publié aussi, dans le *Magasin encyclopédique*, une notice très-claire de leurs différences. On a dit que l'éléphant d'Afrique étoit d'un naturel moins docile que celui d'Asie, et qu'il n'étoit pas susceptible d'être apprivoisé. Il est certain que les nègres aujourd'hui ne l'apprivoisent pas: mais si nous considérons que les Carthaginois avoient toujours dans leurs armées des éléphans familiarisés, et que même ils en ont transporté quelques-uns en Italie, dans le temps des guerres puniques, il semble plus facile de croire qu'ils avoient trouvé l'art d'apprivoiser leurs propres éléphans, que de supposer qu'ils aient fait venir à grands frais de l'Asie de si énormes animaux. Peut-être l'usage barbare de chasser les éléphans pour avoir leurs dents (voyez la

Note XIV.) les a-t-il rendus plus farouches, et moins faciles à traiter qu'ils ne l'étoient dans les premiers temps.

Le poète brillant des saisons, Thompson, décrit ainsi ce quadrupède : « L'énorme éléphant » repose paisiblement sous les arbres antiques » qui jettent leur ombre épaisse sur le fleuve » jaunâtre du Niger, ou aux lieux où le Gange » roule ses ondes sacrées, ou enfin au centre » profond des bois obscurs qui lui forment un » vaste et magnifique théâtre. C'est le plus sage » des animaux, doué d'une force qui n'est pas » destructive, quoique puissante. Il voit les siè» cles se renouveler et changer la face de la » terre, les empires s'élever et tomber ; il regarde » avec indifférence ce que la race des hommes » projette. Trois fois heureux, s'il peut échapper » à leur méchanceté, et préserver ses pas des » piéges qu'ils lui tendent, soit par une cruelle » cupidité, soit pour flatter la vanité des rois, » qui s'enorgueillissent d'être portés sur son dos » élevé ; soit enfin pour abuser de sa force, en » l'employant, étonné lui-même de nos fureurs, » à nous détruire les uns les autres » !

NOTE III, page 32.

Sur la Lutte.

La lutte étoit chez les Grecs un des principaux exercices du corps, dont les athlètes se disputoient le prix dans les jeux solennels. Avant de combattre, les lutteurs Grecs, comme ceux de Koujàr, se faisoient frotter d'huile, pour donner aux membres de la force et de la souplesse. Mais comme ces onctions, en rendant la peau des lutteurs trop glissante, leur ôtoient la facilité de se colleter et de se saisir, il remédioient à cet inconvénient, tantôt en se roulant sur la poussière, tantôt en se couvrant d'un sable très-fin réservé pour cet usage.

Les lutteurs, ainsi préparés, en venoient aux mains deux à deux; quelquefois il se faisoit plusieurs luttes en même temps. Le but de chaque combattant étoit de terrasser son adversaire. Pour cela, les athlètes employoient la force et la ruse, qui consistoient à s'empoigner vigoureusement les bras, à se tirer en avant, à se pousser et à se renverser en arrière, à se donner des contorsions, à s'entrelacer les membres, à se prendre au collet et à se serrer la gorge jusqu'à s'ôter la

respiration, à s'embrasser étroitement avec de fortes secousses, à se plier obliquement et sur les côtés, à se prendre au corps et à s'élever en l'air, à se heurter du front comme les béliers et à se tordre le cou. Parmi les tours de souplesse et les ruses ordinaires aux lutteurs, c'étoit un avantage considérable de se rendre maître des jambes de son antagoniste.

Ovide, au neuvième livre des Métamorphoses, fait la description suivante de la lutte d'Hercule et d'Acheloüs (c'est ce dernier qui parle, après avoir été métamorphosé en fleuve) : « Je quittai » sur-le-champ mon habit, et roidissant mes » membres comme un athlète prêt à combattre, » je l'attendis dans cette posture. D'abord, pour » m'éblouir, il me couvrit de poussière, et je » ne manquai pas aussi de prendre sur lui le » même avantage. Il se jette sur moi, me serre » la gorge, tâche de me saisir aux cuisses, qui » lui échappent, me presse et fait vainement » tous ses efforts pour me renverser. Inébran- » lable comme un rocher qui est battu des flots » en courroux, la seule masse de mon corps me » soutenoit contre toutes ses attaques. Fatigués » l'un et l'autre, nous lâchâmes prise pour res- » pirer, et un moment après, nous recommen-

» çâmes le combat avec une nouvelle ardeur ;
» bien résolus l'uu et l'autre de ne point céder
» la victoire. Nos pieds se touchoient, nos bras
» étoient entrelacés : le front appuyé contre le
» sien, je le pressois de toute ma force. Deux
» taureaux qui disputent une génisse, pendant
» que tout le troupeau regarde en tremblant le
» combat, sans savoir de quel côté tournera la
» victoire, ne se battent pas avec plus de fureur,
» ni plus de fierté. Trois fois Hercule tenta
» inutilement de se débarrasser de moi ; à la
» quatrième, il m'échappa, et me poussa avec
» tant de roideur qu'il me fit chanceler. Il est
» inutile de feindre et de chercher une fausse
» gloire dans le déguisement; lorsque ce jeune
» héros, profitant de cet avantage, se fût jeté
» sur moi, je crus être accablé de la chute d'une
» montagne. Quelques efforts que je fisse, il ne
» me fut pas possible de me dégager ; j'étois
» tout en sueur, et je ne respirois qu'à peine,
» lorsque me prenant à la gorge, il me pressa
» si vivement, qu'il me renversa et me fit
» mordre la poussière. » (Traduction de l'abbé
Banier).

On peut comparer cette description avec celles de la lutte d'Ajax et d'Ulysse (Homère, Iliade,

livre 23), d'Hercule et d'Antée (Lucain, Pharsale, livre 4), de Tydée et d'Agyllée (Stace, Thébaïde, livre 6).

Les anciens connoissoient une autre espèce de lutte beaucoup plus terrible que la première, et qui s'appeloit *pugilat :* les athlètes combattoient armés d'un *ceste*, espèce de gantelet, garni de plomb, de fer ou d'airain. Virgile décrit ce combat au 5e. livre de l'Enéïde.

NOTE IV, page 33.

Sur la Danse.

L'exercice de la danse remonte beaucoup plus haut que celui de la lutte dans les annales des peuples. Son antiquité ne permet de lui assigner d'autre origine que cette inclination naturelle aux hommes de produire au dehors les affections et les sentimens du cœur; et comme le secours de la parole a dû être lent et successif, le geste et le mouvement du corps ont été leurs premiers interprètes. C'est pour cela que Simonide définit la danse une *poésie muette*. Cette poésie, comme toutes les autres, a, suivant les mo numens qui nous en restent, consacré à la religio-

ses plus anciens hommages : telle fut la danse de David devant l'arche sainte.

Les Grecs énervèrent la danse par la mollesse et par la volupté : ils en firent tellement l'école du vice, que les Romains la rejettèrent toujours, tant qu'ils conservèrent la pureté primitive de leurs mœurs ; et Cicéron disoit encore de son temps que, pour danser, *il falloit être ivre ou avoir perdu la raison.* Mais cet art s'introduisit enfin dans Rome avec tous ceux de la Grèce : c'est alors que parurent les Pylade et les Batyle, dont on raconte tant de merveilles.

La danse moderne a pris naissance au siècle des Médicis. Il seroit trop long de la suivre dans toutes ses variations : on se borne à observer que, comme la danse ancienne, elle prit souvent un caractère religieux. Les Portugais imaginèrent des espèces de *ballets ambulatoires*, qui s'exécutoient au milieu des rues et des places publiques. L'un des plus mémorables fut celui qui se donna à Lisbonne au sujet de la béatification de saint Ignace, fondateur des Jésuites. On y voyoit, entre autres choses, une machine de bois d'une grandeur énorme, qui représentoit le cheval de Troie. Cette machine étoit mise en mouvement par de secrets ressorts,

tandis qu'autour d'elle se représentoient en ballets les principaux événemens du siége de Troie.

L'histoire rapporte aussi que Philippe II, roi d'Epagne, étant arrivé à Trente pendant la tenue du concile, les pères ordonnèrent un bal de cérémonie pour sa réception. Les dames les plus qualifiées de la ville y furent invitées; le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, et tous les pères du concile dansèrent avec autant de modestie que de dignité.

Depuis un certain nombre d'années, les Français ont porté l'art de la danse à son plus haut degré de perfection. Nous terminerons cette note par un fragment inédit, dans lequel est décrit le jeu de l'inimitable Vestris.

O danse! art enchanteur! il n'est point de prodige
Que ne puisse enfanter ton magique prestige.
Protée, à pas pressés, précipite son jeu,
Ce n'est plus un mortel; la Grèce en fait un Dieu.
N'a-t'on pas vu dans Rome et Pylade, et Batyle....
Mais de l'Antiquité l'exemple est inutile;
Laissons la Grèce et Rome, et contemplons Paris.

Des arts le temple s'ouvre, et j'apperçois Vestris:
Superbe, et tout à coup ne touchant plus la terre,
Veut-il des passions peindre le caractère?

A peine il a paru, de son geste animé,
Le feu se communique au spectateur charmé.
Le coursier belliqueux, dans les champs de la
Thrace,
Est moins bouillant d'orgueil, de vigueur et
d'audace.
Que son désordre est beau! quel élan! quel regard!
Il recule, en jouant, les limites de l'art.
Fidelle au même ton, tandis qu'Euterpe encore,
Dans ses détours en vain veut suivre Terpsichore,
Et que l'archet, docile au mouvement des doigts,
Dit sa phrase uniforme et la redit vingt fois;
Le danseur, unissant la force et la souplesse,
Des contrastes savans épuise la richesse.
Là, gardant l'équilibre, et le jarret tendu,
Sur un pied immobile il reste suspendu;
Mon œil fixe, étonné, l'observe, le dévore....
Quand la mesure a fui, je le retrouve encore;
Mais soudain du repos il regrette l'instant;
Il part comme l'éclair, et revient en volant.

De ses gestes pressés le brûlant caractère
Inspire, en les peignant, les feux de la colère;
Nature, vérité, je contemple vos traits:
L'art vous a dérobé vos éloquens secrets,
De son délire ardent je suis la pétulance;
Je ne me contiens plus; je frémis, je m'élance....
Il a déjà su peindre un autre sentiment:
Dans ses pas la mollesse erre nonchalamment;

Comme d'un prisme heureux l'étonnante magie
Divise, en les brisant, les couleurs qu'il varie,
Du fils de Terpsichore ainsi l'art créateur,
Sous mille aspects divers plaît aux sens, parle au
cœur;
Tout est prodige en lui, tout est métamorphose;
Et presque au même instant, sans que l'œil se
repose,
C'est l'aigle qui des airs franchit la profondeur...
Ou c'est le papillon volant sur une fleur.

NOTE V, page 79.

Sur les Chevaux sauvages.

Les chevaux sauvages abondent principalement en Amérique dans les contrées du sud de la rivière de la Plata, jusqu'à Rio Nero, la terre des Patagons, ect. Voici les détails curieux que donne sur ces animaux D. Félix Azzara, dans un manuscrit espagnol sur l'histoire naturelle du Paraguay, dont la traduction est sous pressé.

Ces chevaux vagabonds vivent en troupes nombreuses, quelquefois de dix mille individus. Aussitôt qu'ils apperçoivent des chevaux domestiques dans la campagne, ils courent vers eux au galop, passent au milieu d'eux, ou près d'eux,

les caressent, les appellent avec des hennissemens graves et prolongés qui expriment l'affection : les chevaux domestiques sont bientôt séduits; ils se réunissent à la troupe indépendante et partent avec elle. Il n'est pas rare que les voyageurs soient arrêtés en chemin par l'effet de cette désertion. Pour la prévenir, ils font halte dès qu'ils apperçoivent des vagabonds ; ils veillent à leurs chevaux, et envoyent effrayer ceux dont ils craignent la séduction. Dans le cas qui vient d'être décrit, les chevaux vagabonds suivent une tactique : quelques-uns sont détachés en avant ; le reste s'avance en colonne serrée, et que rien ne peut interrompre. Si l'on parvient à les alarmer assez pour qu'ils se retirent, ils changent de direction, mais ne se rompent pas.

Quand on a besoin de chevaux, un lancier à cheval se dirige vers un de ces animaux, et le pousse dans un enclos formé par des pieux; un cavalier y entre, et lorsqu'il est à portée, il enlace avec une espèce de lacs que décrit D. Félix Azzara, le cheval qu'il veut avoir. On l'attache à un pieu ou à un arbre; on le laisse deux ou trois jours sans le faire boire ni manger ; ensuite on le coupe, et puis on le dompte; alors il devient domestique : mais il conserve toujours

pour l'indépendance un attrait facile à concevoir, puisque cet attrait est naturel à ceux-mêmes élevés dans l'état de domesticité.

NOTE VI. page 80.

Sur les sandales de fer.

Cet envoi ressemble beaucoup à celui que les Scythes firent à Darius, roi de Perse, qui marchoit pour les attaquer. A la nouvelle de son entreprise, ils lui firent, dit-on, présenter un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. L'explication la plus naturelle de cet hiéroglyphe fut que si les Perses ne s'envoloient comme les oiseaux, ou ne se cachoient dans la terre comme les souris, ou ne s'enfonçoient dans l'eau comme les grenouilles, ils n'échapperoient point aux flèches des Scythes. L'expédition du téméraire Darius n'eut pas plus de succès que celle de l'orgueilleux roi de Bambara.

Ces mêmes Scythes auxquels, sous beaucoup de rapports, les peuplades guerrières et agricoles des nègres peuvent être comparées, se conduisirent depuis, dans une circonstance semblable, avec la même indépendance. Quinte-Curce rapporte le discours de leurs ambassadeurs à Alexandre, dont l'armée, déjà maîtresse

de l'Asie, s'avançoit pour les subjuguer. « S'il » avoit plu aux Dieux, lui dirent-ils, de pro- » portionner ton corps à ton âme, le monde » entier ne pourroit te contenir ; tu toucherois » d'une main l'orient, de l'autre l'occident ; et » à ce point même, tu voudrois savoir en quel » lieu le divin auteur du jour va cacher sa splen- » deur. Tel que tu es, tu ne laisses pas d'as- » pirer à des choses qui sont hors de ta portée : » de l'Europe tu passes en Asie, de l'Asie tu » repasses en Europe ; puis, quand tu auras » subjugué tout le genre humain, tu feras encore » la guerre aux forêts, aux neiges, aux fleuves, aux » bêtes féroces. Quoi ! ignores-tu que les grands » arbres sont long-temps à croître, et qu'en » une seule heure ils sont déracinés ? C'est une » folie de se promettre d'en cueillir les fruits, » et de n'en pas mesurer la hauteur. Prends » garde, en voulant t'élever jusqu'à la cime, » de tomber avec les branches que tu auras sai- » sies. Le lion même a quelquefois été la pâture » des plus petits oiseaux, et le fer est consumé » par la rouille : rien de si fort qui n'ait à re- » douter l'instrument même le plus foible. Qu'a- » vons-nous à démêler avec toi ? etc. » (Livre 7, chap. 8, traduction de Beauzée).

Nous avons cité ce morceau pout en prendre occasion de prouver que, moins un peuple est civilisé, plus son langage abonde en métaphores, et de détruire les soupçons qui pourroient s'élever sur la véracité de notre Voyageur, lorsqu'il parle de ces chanteurs ou poètes africains qui improvisent sur toutes sortes de sujets des chansons en style pompeux et figuré. Des observations superficielles, dit le docteur Blair, dans ses Leçons de Rhétorique, pourroient faire penser que les manières de s'exprimer, que nous appelons des images, sont une invention postérieure au progrès des langues, dont nous sommes redevables aux rhétoriciens et aux orateurs; mais ce seroit une grande erreur : jamais les hommes n'employent une telle profusion de figures, que lorsqu'ils manquent de mots pour exprimer leurs idées; car alors ils sont obligés de peindre tout ce qui les affecte au moyen d'une allusion aux objets matériels et visibles dont ils sont environnés. De plus, dans l'enfance des sociétés, l'imagination et les passions ont une grande influence sur les hommes. Répandus, dispersés et peu instruits du cours des choses, ils rencontrent chaque jour quelque objet qui leur paroît étrange ou neuf. La crainte et la surprise étant

leurs passions les plus ordinaires, elles doivent nécessairement influer sur leur langage. Ils employent habituellement l'hyperbole et l'exagération; ils chargent toutes leurs descriptions de couleurs infiniment plus vives et d'expressions plus véhémentes que ne font les hommes qui vivent dans des temps plus éclairés, où l'imagination est plus correcte, où les passions sont plus calmes, où enfin l'expérience a familiarisé avec un plus grand nombre d'objets.

C'est ainsi que le style de l'ancien Testament est rempli d'allusions à des objets visibles. L'iniquité est représentée sous le nom d'une tunique couverte de taches; les vaines entreprises, par l'action de se repaître de cendres; une vie coupable, par un sentier tortueux; et la prospérité, par la lumière du Seigneur qui luit sur une tête, &c.

Veut-on des exemples récens ? les sauvages de l'Amérique nous les offriront. Voici comment les chefs des cinq nations du Canada s'exprimèrent en concluant un traité de paix avec les Anglais. « Nous nous félicitons d'avoir enfoui » en terre la hache rouge, si souvent teinte du » sang de nos frères. Nous l'enterrons, et nous » plantons l'arbre de paix. Nous plantons un

» arbre dont la tige atteindra jusqu'au soleil,
» et ses branches s'étendront de manière à être
» vues de très-loin. Puisse-t-il pousser long-
» temps, et n'être point arrêté dans sa crois-
» sance! Puisse son feuillage ombrager votre
» pays et le nôtre! Attachons solidement ses
» racines, étendons-les jusqu'à vos colonnes les
» plus reculées. Si les Français vouloient secouer
» l'arbre, nous en serions avertis par l'ébranle-
» ment des racines qui tiendront à notre pays.
» Puisse le grand Esprit nous permettre de
» jouir sur nos nattes d'un repos paisible! Puis-
» sions-nous ne jamais creuser la terre pour en
» tirer la hache, et abattre l'arbre de paix! Bat-
» tons et durcissons fortement le terrain qui
» la recèle. Qu'une source vive et rapide tra-
» verse la fosse, et efface tous les maux passés
» de notre souvenir. Le feu qui embrasoit de-
» puis long-temps l'Albanie est éteint, et les
» larmes de nos yeux sont taries. Nous renou-
» vellons aujourd'hui le traité et la chaîne de
» notre amitié. Puisse-t elle être toujours claire
» et brillante comme l'argent! Ayons soin qu'elle
» ne contracte point de rouille, et qu'aucun
» de nous n'entreprenne d'en dégager son
» bras, etc ».

NOTE VIII, page 96.

Sur la Boussole.

Le subterfuge de M. Mungo-Park au sujet de sa boussole, rappelle un trait d'un enfant dont les malheurs et la fin tragique ne seront pas un des souvenirs les moins pénibles que l'histoire de France ait à retracer.

Louis XVI, comme on sait, dirigeoit lui-même l'éducation de son fils : il lui enseignoit les langues, l'histoire et surtout la géographie, dont il faisoit ses délices : les moindres bourgs de son royaume lui étoient connus. « Un pro» priétaire, disoit-il au jeune prince, auroit » trop à rougir s'il s'égaroit au milieu de ses » domaines ».

Le roi voulant juger un jour des progrès de son élève, le laissa seul, avec une boussole, à une assez grande distance du château de Rambouillet, et lui donna rendez-vous au vieux château, dont l'enfant connoissoit l'exposition.

C'étoit la première fois que ce dernier se trouvoit seul et sans guide, du moins il croyoit l'être; mais, de peur d'accident, on avoit donné

ordre à des valets de pied déguisés en paysans de le suivre et de l'observer.

Le début du petit géographe n'étoit point facile, parce que le soleil étoit caché par d'épais nuages. Vingt fois il s'écarta du vrai chemin, et il s'y remit toujours à peu près à l'aide de la boussole. Enfin, après avoir erré quatre ou cinq heures, il se trouva dans la direction du rendez-vous, à un quart de lieue de distance vers sa gauche. Il arriva à travers les vignes et les haies, et tout couvert de sueur, à l'endroit convenu, sans avoir demandé son chemin à personne.

Il étoit tard; le roi commençoit à éprouver de l'inquiétude. Du plus loin qu'il apperçut son fils, à l'aide d'une lunette, il courut à lui, et lui dit en riant : « Ma foi, mon ami, je te croyois » perdu. — Papa, répondit l'enfant, avec autant » de grâce que de sensibilité, est-ce que mon » cœur n'incline pas vers toi bien plus sûre- » ment encore que ma boussole vers le pôle » du nord »?

NOTE VIII, page 106.

Sur les défiances d'Ali.

Les couleurs sous lesquelles M. Mungo Park dépeint le farouche Ali conviennent à peu près à tous les tyrans. Leur première punition est de ne jamais connoître le repos et la sécurité. Fénelon s'exprime ainsi, en parlant du cruel Pygmalion, roi de Tyr : « Tout l'agite, l'inquiète, » le ronge ; il a peur de son ombre, il ne dort » ni nuit ni jour..... Trente chambres qui se » communiquent les unes aux autres, et dont » chacune a une porte de fer avec six gros ver- » roux, sont le lieu où il se renferme. On ne » sait jamais dans laquelle de ces chambres il » couche, et on assure qu'il ne couche jamais » jamais deux fois de suite dans la même, de » peur d'y être égorgé.... Ses yeux creux sont » pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans » cesse errans de tous côtés : il prête l'oreille » au moindre bruit, et se sent tout ému ; il est » pâle et défait, et les noirs soucis sont peints » sur son visage toujours ridé ».

NOTE IX, page 114.

Sur Tantale.

Tantale, fils de Jupiter et d'une nymphe appelée Plota, étoit roi de Phrygie, et selon quelques-uns, de Corinthe. Pour éprouver les Dieux, qui vinrent un soir chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pélops. Jupiter condamna ce barbare à une faim et à une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna et l'enfonça jusqu'au menton dans les enfers, au milieu d'un lac dont l'eau se retiroit lorsqu'il cherchoit à y porter ses lèvres. Auprès de sa bouche, s'abaissoit une branche chargée de fruits, qui se redressoit lorsqu'il vouloit manger.

NOTE X, page 122.

Sur le Chameau.

La quantité d'eau qui se conserve dans l'estomac du chameau est telle, qu'au rapport du voyageur Brisson, les Maures, habitans du grand désert, tuent quelquefois cet animal, dans les disettes qu'ils éprouvent, afin de boire l'eau dont il a gardé le dépôt.

La nature a suggéré au chameau, pour le défendre des vents de sable, une précaution que Ducis a décrite dans sa tragédie d'Abufar, en vers d'autant plus beaux, qu'ils sont teints des couleurs du sujet, et que le poète a su en tirer une leçon morale. Abufar parle en ces termes à son fils Fahran :

. . . . Ah ! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs,
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Elèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlans
Sur les pas égarés des voyageurs tremblans,
Le chameau, mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe, par instinct, ces vents contagieux:
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie;
Trompe aussi, par raison, tes sens et leur furie;
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché ta vertu.

Note XI, page 125.

Sur les Maures.

On ne peut se défendre, en lisant ce que

M. Park écrit des Maures du Ludamar, d'un sentiment profond de haine contre ce peuple barbare ; cependant il s'en faut beaucoup qu'il égale en férocité la plupart des autres tribus maures qui s'étendent sur les confins du grand désert, du côté du Sénégal et du Cap Blanc. Tous les Voyageurs que leur malheureuse destinée a fait échouer sur ces parages, s'accordent à peindre des plus affreuses couleurs ces diverses hordes de barbares, qui portent les noms de *Trasarts*, de *Labdessebas*, de *Wadelims*, de *Monjars*, de *Monselmines*, etc.

Les détails que présentent à ce sujet les relations de MM. Saugnier, Follie et Brisson font frémir, et l'esprit se refuseroit à les croire, si plusieurs témoignages ne concouroient pas à en attester la véracité. Ce dernier rapporte qu'après son naufrage, ayant été dépouillé par les Arabes de la tribu de Labdesseba, réduit en captivité, et accablé d'outrages et de coups, il ne pouvoit, en considérant son état, s'empêcher de verser des larmes; « mais quelques femmes, ajoute-» t-il, s'en étant apperçues, au lieu d'être tou-» chées de compassion, elles me jetèrent du » sable dans les yeux, afin de sécher, disoient-» elles, mes paupières. »

Lorsque la tribu maure, qui s'étoit avancée jusqu'aux bords de la mer, voulut rejoindre son habitation, placée à plusieurs journées de marche, elle emmena avec elle ses captifs, du nombre desquels étoit l'infortuné Brisson, qui continue ainsi : « Après avoir gravi des mon-
» tagnes d'une hauteur prodigieuse, et toutes
» couvertes de petits cailloux grisâtres, aussi
» tranchants que des pierres à fusil, nous
» descendîmes dans un fond sablonneux, jonché
» de chardons couronnés d'épines : ici nous ral-
» lentîmes notre marche ; j'avois la plante des
» pieds en sang ; il ne m'étoit plus possible
» d'aller plus loin. Mon maître me fit donc
» monter derrière lui sur son chameau ; mais
» cette attention de sa part, loin de me donner
» du soulagement, me causoit au contraire des
» douleurs inouies. Le chameau a naturellement
» le pas très lourd et le trot infiniment dur.
» Comme j'étois nu, je ne pouvois me garantir
» du frottement des poils de l'animal, de ma-
» nière qu'en très-peu de temps, je fus tout
» écorché. Mon sang ruisseloit le long des flancs
» du chameau ; et ce spectacle, au lieu d'exciter
» la sensibilité et d'émouvoir la pitié de ces
» barbares, contribuoit à les divertir. Ils se

» faisoient un jeu de mes souffrances ; et, pour » mieux en jouir, ils pressoient leurs montures. » J'aurois fini par avoir des plaies incurables, » si je n'eusse pris le parti violent, mais né- » cessaire, de me laisser aller sur le sable. Je » n'éprouvai, en tombant, d'autre mal que d'être » universellement piqué par ces chardons épi- » neux dont j'ai déjà dit que le terrein étoit » couvert. »

Ce n'étoit là que le prélude des maux qui attendoient M. Brisson à son arrivée au camp des Labdessebas. On le condamnoit aux travaux les plus pénibles, et il étoit obligé de disputer aux chiens quelques restes d'une misérable nourriture. Sa seule boisson étoit son urine, ou la rosée qu'il ramassoit la nuit, à pleines mains, sur son corps entièrement nu, dans les buissons qui lui servoient de retraite.

Son occupation habituelle étoit de garder les chèvres et les brebis. « Un soir, dit-il, comme » je me retirois avec mon troupeau, une de » mes brebis mit son agneau bas sur la pente » d'un côteau. Je le pris dans mes bras, et » j'allai le porter, avec autant de soin que » d'empressement, à la favorite de mon maître. » Je le lui présentai dès que je l'apperçus,

» croyant qu'elle le recevroit avec le même » plaisir qu'elle avoit toujours témoigné en pa- » reille occasion. Je lui demandai, en même » temps, si elle me donneroit le premier lait » de la mère, ainsi qu'il est d'usage parmi eux » de le donner à celui qui a le soin de garder » les troupeaux. Pour toute réponse, elle me » jeta un grand couteau dans les jambes, et » elle me chassa de sa tente avec mépris, et en » m'accablant d'injures. Son mari, témoin de » cette brutalité, vint à moi, et me dit qu'il » m'en dédommageroit en me donnant une plus » forte portion de lait. J'avois toujours cru à la » sincérité de ses promesses; mais quel fut » mon étonnement, quand, en passant par der- » rière sa tente, j'entendis ce fourbe rire avec » sa femme du coup qu'elle m'avoit porté. Je » fus indigné; mais ma colère fut à son comble » le soir, lorsque j'allai chercher le lait qu'il » m'avoit promis, de voir la mauresse en fureur » venir me l'arracher des mains pour en donner » la moitié à son chien. »

Les détails donnés par M. Follie sont de même nature; ils nous ont été confirmés par des personnes qui les tiennent de ce Voyageur lui-même.

Il rapporte de la tribu des Mongears un usage singulier, dont le but est d'aguerrir de bonne heure les enfans, et d'allumer l'émulation dans leurs âmes. Lorsqu'un enfant a atteint sa septième année, on lui rase la tête, sur laquelle on ne laisse que quatre petits toupets, dont l'un est abattu à chaque action remarquable de l'enfant. « Si, à l'âge de douze à treize ans, il tue un » sanglier, ou toute autre bête féroce qui se » seroit jetée sur un troupeau, on lui coupe » un toupet; si, dans le passage d'une rivière, » il sauve un chameau qui se seroit laissé en- » traîner par le courant, on lui en coupe un » second; s'il tue un lion, ou un tigre, ou un » homme de nation ennemie, dans une surprise » ou dans une attaque, on le considère comme » homme. On lui rase entièrement la tête, et » alors il peut se mettre à son particulier. Ces » sortes d'opérations ne se font que dans l'as- » semblée de la famille; et c'est toujours le chef » de la horde qui en est chargé. Rarement ils » parviennent à l'âge de vingt ans sans avoir » l'ambition de passer pour hommes; ils ont » honte d'être toujours regardés comme enfans, et » cela fait qu'ils s'exposent aux plus grands dangers » pour mériter l'honneur d'être tondus en entier. »

Note XII, page 99.

Sur les noms, prénoms et surnoms.

Il est à remarquer que le *prénom* étoit pour les Romains ce qu'est le *surnom* pour les Nègres; il chatouilloit agréablement les oreilles délicates.

Gaudent prænomine mollis
Auriculæ. HORACE.

Les Romains distinguoient le prénom (*prænomen*) qui étoit particulier à chaque personne, et servoit surtout à empêcher que l'on ne confondît plusieurs frères entre eux; le nom (*nomen*) qui marquoit la famille, et le surnom (*agnomen*) qui se donnoit ou à cause de l'adoption, ou pour quelque action remarquable, ou enfin pour quelque circonstance caractéristique, soit de la famille, soit de l'individu. Exemple: *Marcus Tullius Cicero. Marcus*, prénom; *Tullius*, nom propre; *Cicero*, surnom, de *Cicer*, parce que la famille Tullienne excelloit particulièrement dans la culture des pois. Dans les familles anciennes de Rome, on avoit quelquefois deux noms, celui de la race et celui de la branche; ainsi l'on disoit: *Publius Cornelius Scipio Africanus; Publius*, prénom; *Cornelius*, nom propre

de race ; *Scipio*, nom propre de famille ou de branche; *Africanus*, surnom donné à cause de la défaite des Carthaginois.

Les dames romaines n'avoient ordinairement qu'un nom, celui de leur famille, qu'elles conservoient même étant mariées. Si elles étoient deux sœurs, l'une s'appeloit l'*aînée*, l'autre *la cadette ; Cornelia major*, *Cornelia minor*. S'il y en avoit un plus grand nombre, on les distinguoit suivant l'ordre de leur naissance, par les termes de *première*, de *seconde*, de *troisième*, etc. Cette distinction, dans l'origine, s'appliquoit également aux hommes : de là sont venus les noms de *Quintus*, *Sextus*, *Octavus*, *Decimus*, etc.

NOTE XIII, page 206.

Sur les Chanteurs publics.

La fonction qu'exerçent dans les armées les chanteurs nègres, rappelle ce que l'histoire nous dit du poète Tyrthée, né, à ce qu'on croit, à Athènes, et qui joua un rôle brillant dans la seconde guerre messénienne. Il excelloit à célébrer la valeur guerrière. Le courage des Spartiates étant abattu par plusieurs échecs, l'oracle

de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis et de ses lumières. Tyrthée leur fut envoyé. A peine les Lacédémoniens eurent-ils entendu ses vers, qui ne respiroient que l'amour de la patrie et le mépris de la mort, qu'ils attaquèrent les Messéniens avec fureur; et la victoire qu'ils remportèrent à cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accordèrent à Tyrthée le droit de bourgeoisie, titre d'autant plus honorable à Lacédémone, qu'il ne s'y prodiguoit pas. Horace, dans l'Art poétique, a consacré la gloire de ce poète, dont les vers, dit-il, enflammoient d'une ardeur guerrière les âmes généreuses des combattans.

Tyrtæus que mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

Note XIV, page 229.

Sur la chasse de l'éléphant.

La chasse de l'éléphant, dans l'orient de l'Afrique présente des particularités curieuses que le chevalier Bruce décrit ainsi :

« Deux hommes montent ensemble sur le

même cheval ; ils doivent être absolument nus, parce qu'il ne faut pas que le moindre vêtement puisse s'accrocher aux branches des arbres et des buissons, quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi. Un de ces cavaliers, placé sur le devant du cheval, tantôt ayant une selle, tantôt n'en n'ayant point, tient un bâton court de la main droite, et de l'autre la bride du cheval, qu'il manie attentivement. Son camarade est armé d'un large sabre, pareil aux sabres esclavons. Il en tient la poignée aussi dans sa main gauche. Quatorze pouces de la lame sont bien recouverts avec de la ficelle ; ainsi il peut empoigner cette partie sans se blesser ; et quoique l'arme soit affilée comme un rasoir, il la porte sans fourreau.

» Dès qu'on a découvert l'éléphant, l'homme qui conduit le cheval s'avance droit à lui, le plus près qu'il est possible ; ou, si l'animal fuit, le chasseur lui barre le chemin en toutes directions, et en criant avec force : « Je suis » un tel ou un tel. C'est mon cheval qui porte » tel nom. J'ai tué votre père dans tel endroit, » et votre grand-père dans tel autre ; à pré- » sent je viens pour vous tuer. Vous n'êtes » qu'un âne en comparaison de vos pères ». Le

chasseur croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles insensées, parce qu'irrité du bruit qu'il entend, l'animal cherche aussitôt à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune, et parce qu'au lieu de se sauver, comme il le pourroit, il poursuit le cheval, qui tourne et retourne sans cesse auprès de lui. Après l'avoir fait ainsi tourner deux ou trois fois, le cavalier, toujours galopant, le serre de plus près; et en passant, il laisse glisser à terre son second, qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval, lui donne adroitement un coup de son sabre sur le haut du talon, et lui coupe le nerf qui dans l'homme est appelé le tendon d'Achille.

« C'est là le moment difficile; car il faut qu'aussitôt le cavalier revienne en arrière pour reprendre son compagnon, qui s'élance sur la croupe du cheval. Tous deux poursuivent alors avec une extrême vîtesse les autres éléphans, s'ils en ont fait écarter plusieurs. Quelquefois même un chasseur habile en tue jusqu'à trois dans un même troupeau. Si le sabre est bien affilé et que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup, le tendon est entièrement séparé; ou s'il ne l'est pas, l'animal, par son

poids, a bientôt achevé de le casser. Quoi qu'il en soit, l'éléphant ne peut plus avancer d'un pas, et les cavaliers revenant vers lui le percent à coups de javeline, jusqu'à ce qu'il tombe, et qu'il expire en perdant tout son sang. » (*Voyage aux sources du Nil*).

PETIT DICTIONNAIRE

EXPLICATIF ET DESCRIPTIF.

A.

ADHÉRENCE, état de deux corps qui sont joints et qui tiennent l'un à l'autre, soit par leur propre action, soit par la compression de corps étrangers.

Ambre, substance résineuse et inflammable. On distingue l'ambre gris et l'ambre jaune. Le premier est un parfum qui vient de la mer et qui se trouve sur les côtes. Quelques naturalistes ont cru que c'étoit l'excrément de quelques oiseaux qui vivent d'herbes aromatiques; d'autres, celui de certains gros poissons; il en est qui l'ont supposé venir d'une gomme distillée des arbres; d'autres l'ont cru formé de l'écume de la mer. L'opinion qui paroît avoir prévalu, c'est que l'ambre gris est produit par des rayons de cire et de miel que des essaims d'abeilles ont

déposés au bord de la mer dans des fentes de rochers. Les naturalistes ne varient pas moins sur l'origine de l'ambre jaune. Sa couleur est rougeâtre ou de citron, quelquefois blanche ou brune; lorsqu'il est échauffé, son odeur est forte et bitumineuse.

Ananas, arbuste dont le fruit surpasse en saveur celle de tous les fruits connus. Sa feuille ressemble à celle de l'aloës (plante d'Arabie), mais elle est moins épaisse et moins pleine de suc. L'ananas a été apporté des Indes en Europe, où il est devenu très-commun. Thompson (Poëme des Saisons) appelle ce fruit l'*orgueil du règne végétal*, et le met au-dessus de *tout ce que les poètes ont imaginé de l'âge d'or*.

Anthère. Les pharmaciens donnent ce nom au jaune qui est au milieu de la rose et de quelques autres fleurs.

Argille, terre pesante, grasse et glissante, qui, lorsqu'elle est molle, reçoit toutes sortes de formes, et les conserve après avoir été durcie au feu.

Astringent, nom que l'on donne à certains remèdes dont la propriété est de resserrer (*astringere*).

B.

Baie, fruit mou, charnu, succulent, qui renferme des pepins ou des noyaux ; tels sont les fruits du laurier, du troëne, du myrte, etc. Lorsque de pareils fruits sont disposés en grappes, comme celles du raisin, du sureau, etc., on leur donne le nom de grains.

Bambou, bois extrêmement noueux qui croît dans plusieurs endroits des Indes et de l'Afrique. C'est une espèce de canne très-grosse et très-haute, dont les *bamboches*, ou cannes légères que vendent nos tabletiers, ne sont que les plus petits jets.

Bouc émissaire. On appeloit ainsi, dans l'Ancien Testament, un bouc que l'on chassoit dans le désert, après l'avoir chargé des malédictions que l'on vouloit détourner de dessus le peuple.

Bouse, fiente de bœuf ou de vache. On s'en sert contre les piqûres des mouches à miel. Dans plusieurs endroits des Indes, on brûle la bouse en guise de charbon de terre.

Boussole, autrement compas ou cadran de mer. C'est une boîte renfermant une aiguille aimantée qui, à quelque déclinaison près, se

tourne toujours vers le pôle du nord. Elle fut inventée, dit-on, par un napolitain, vers l'an 1302. Quelques-uns croient que Marco Paolo, vénitien, la rapporta de la Chine vers l'an 1200. La vérité est que plusieurs personnes ont eu part à cette découverte, qui s'est faite par dégrés, et n'a été amenée que successivement à sa perfection. De tout temps on a connu la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer ; mais personne, avant le commencement du douzième siècle, n'a su que l'aimant suspendu ou nageant sur l'eau par le moyen d'un liége, tourne toujours du même côté vers le nord. De cette dernière découverte, à l'usage de la boussole, quel pas immense n'y a-t-il pas encore eu à faire ?

Brise. On donne ce nom au vent bas qu'il faut attendre pour revenir d'Amérique en Europe.

C.

Cacao, fruit d'un arbre étranger, de grandeur moyenne, dont on fait des confitures, du chocolat, et dont on tire une huile employée par les pharmaciens sous le nom de *beurre de cacao.*

Le fruit du cacao est contenu dans une cosse

qui, d'une extrême petitesse, parvient en quatre mois à la grosseur et à la forme d'un concombre pointu par le bas, et à côtes comme celles du melon.

Café. L'Europe a l'obligation de sa culture aux Hollandais qui, de Moka l'ont porté à Batavia, d'où il a été transféré au jardin d'Amsterdam ; mais les Européens ne le cultivent que par curiosité : ce sont les plantations des colonies de l'Amérique qui fournissent à la consommation immense et habituelle qu'ils en font.

Le *cafier* ne peut être rangé sous aucun genre qui lui convienne mieux que celui des jasmins, si l'on a égard à la figure de sa fleur, à la structure de son fruit et à la disposition de ses feuilles. Cet arbre croît dans son pays natal, et même à Batavia, jusqu'à la hauteur de quarante pieds. Il fournit deux ou trois fois l'année une récolte très-abondante.

Calebasse, genre de plante dont les fleurs sont faites en forme de cloche ouverte, et ordinairement découpées. De ces fleurs, les unes sont stériles, et deviennent un fruit fait le plus souvent en forme de flacon.

Caméléopard. Voyez *Giraffe.*

Cannibales, sauvages insulaires de l'Amérique

qui possèdent une partie des Antilles. Ils sont, en général, tristes, rêveurs et paresseux ; leur teint est olivâtre, leur constitution est bonne, et ils vivent communément un siècle. Ces peuples sont entièrement nus. Ils n'emmaillotent point leurs enfans, qui, dès l'âge de quatre mois, marchent à quatre pattes, et contractent cette habitude au point de courir ainsi, quand ils sont plus âgés, aussi vîte qu'un Européen court sur ses deux jambes. L'usage qu'ils ont de faire rôtir et de manger leurs prisonniers, dont ils envoyent des morceaux à leurs amis, les a rendus un objet d'horreur, et leur nom est passé en proverbe pour exprimer le dernier degré de la férocité.

Chameau, animal quadrupède, dont on distingue plusieurs espèces, selon le nombre des bosses qu'ils ont sur le dos.

Cet animal est de la plus grande utilité ; il fournit de très-bon lait, sert de monture, porte de grands fardeaux, s'accroupit à la voix de son maître pour les recevoir, et se relève au moindre signe. Quelquefois, lorsqu'il se sent surchargé, il se relève de lui même en donnant un coup de tête ; mais le plus souvent il se contente de jeter un cri sans remuer.

On ne met point de mors aux chameaux que l'on monte ; on passe dans la peau, au-dessus des naseaux, une boucle qui y reste, et que l'on attache aux rênes.

Pour faire avancer ces animaux, il suffit de chanter ou de siffler ; lorsqu'ils sont en grand nombre, on bat des timbales. On leur attache aussi des sonnettes aux genoux, et une cloche au cou pour les animer et pour avertir dans des défilés.

Le chameau est courageux ; on le fait marcher aisément, excepté lorsqu'il se trouve de la terre grasse et glissante sur laquelle il ne peut pas se soutenir, à cause de la pelotte qu'il a sous les pieds. Lorsqu'on rencontre de ces mauvais pas, on est obligé d'étendre des tapis, pour faire marcher les chameaux.

On a observé à la ménagerie de Versailles que le poil des chameaux tombe tous les ans, excepté celui de la bosse : on le recueille avec soin, à cause du grand commerce qu'on en fait. (Voyez la note X).

Comptoir, bureau général du commerce établi par chaque nation de l'Europe dans telle ou telle ville ; soit de l'Inde, soit de l'Afrique.

Coton, plante en forme de cloche, dont la

fleur devient dans la suite un fruit arrondi, divisé intérieurement en quatre ou cinq loges. Ce fruit s'ouvre par le haut pour laisser sortir les semences, qui sont enveloppées d'une espèce de laine propre à être filée, et appelée *coton*, du nom de la plante.

Le cotonnier s'élève à la hauteur de huit à neuf pieds; il a l'écorce brune, et sa feuille est divisée en trois; lorsque sa gousse est mûre et qu'elle commence à se sécher, elle se fend d'elle-même; alors le coton qui y étoit extrêmement resserré, s'ouvre, s'étend, et si l'on ne se hâte de la cueillir, le vent en enlève une partie considérable qui se disperse entre les branches et les feuilles, s'y attache et se perd. Il est d'une grande blancheur, et rempli de graines noires de la grosseur du pois; on l'épluche avec de petits moulins faits à cet usage.

Crique. On donne ce nom à un enfoncement que la mer fait dans la côte, où de petits bâtimens peuvent entrer et se mettre à l'abri de la tempête.

Crocodile, animal amphibie qui ressemble au lézard, mais qui est infiniment plus grand. Aristote et Pline rapportent qu'il ne cesse de

croître durant toute sa vie. On en a vu à Madagascar qui avoient jusqu'à dix toises. Le crocodile est fort pesant, et ne se retourne qu'avec peine pour changer de chemin. On prétend qu'il a une odeur suave, mais il est très-dangereux : il déchire avec ses ongles, dévore avec ses dents, et brise les os les plus durs. Thompson compare à un cèdre tombé cet animal, moitié caché entre les roseaux, renfermé dans ses écailles vertes, et couvrant le terrein de sa vaste queue.

D.

Diamètre, ligne droite qui passe par le centre d'un cercle, et qui est terminée de chaque côté par la circonférence.

Drêche, c'est le nom qu'on donne au marc de l'orge moulu dont se servent les brasseurs.

Drachme ou *Dragme*, ancienne monnoie d'argent qui avoit cours parmi les Grecs. La dragme attique valoit dix sous de France.

Les médecins comptent une dragme (mesure de poids) pour la huitieme partie d'une once, c'est-à-dire pour un gros.

La dragme étoit aussi une monnoie juive, qui portoit d'un côté une harpe, et de l'autre

une grappe de raisin. Il en est fait mention dans l'Evangile.

E.

Eclipse, privation passagère, soit réelle, soit apparente, de lumière, dans quelqu'un des corps célestes, par l'interposition d'un corps opaque entre le corps céleste et l'œil, ou entre ce même corps et le soleil. Les éclipses de soleil sont dans le premier cas, celles de lune dans le second.

Eclisses, morceaux de bois dont on se sert pour assujettir des membres cassés.

Eléphant, le plus grand de tous les animaux quadrupèdes, et un des plus singuliers dans sa conformation. Son corps est gros et court, ses jambes roides et mal formées, ses pieds ronds et tortus, sa tête grosse, ses yeux petits et ses oreilles rondes : mais ce qu'il a surtout de particulier, c'est son nez, qu'on appelle trompe, parce qu'il est long et creux comme une grosse trompette, et qu'il lui sert de main. Il fait trois milles par heure, et de son simple pas, il atteint les hommes à la course. Il a le pied si sûr qu'il ne fait jamais un faux pas. Il nage mieux qu'aucun autre quadrupède. D'un coup de

trompe, il tue un chameau ou un cheval. (Voyez la Note II).

Eléphantiasis, c'est le nom que les Grecs ont donné à la maladie de peau que les Arabes appellent *lèpre*. Il n'est point de maladie qui affecte toutes les parties du corps d'une manière si générale et si horrible. Lucrèce s'est évidemment trompé lorsqu'il a dit :

Est elephas morbus qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in mediâ, neque præterea usquam.

« L'éléphantiasis est une maladie connue sur
» les bords du Nil, dans l'Egypte moyenne,
» et particulière à cette contrée ».

Emissaire (Bouc). Voyez *Bouc*.

F.

Factorerie, bureau de marchands où leurs facteurs font pour eux le commerce. La factorerie est moins importante que le comptoir.

G.

Gallon, mesure anglaise servant aux liquides. Le gallon contient huit pintes de Londres; ce qui équivaut à quatre pintes, mesure de Paris.

Gazelle, animal quadrupède à pied fourchu.

Il y en a de différentes espèces. M. Perrault a donné la description de sept gazelles d'Afrique, dont la plus grande étoit de la taille et de la figure d'un chevreuil.

Giraffe ou *Caméléopard*, animal quadrupède dont la peau est parsemée de taches comme celle d'un léopard, et qui a le cou semblable par sa longueur à celui du chameau. On a vu au Caire une très-belle giraffe qui avoit seize pieds de haut sur dix-huit de long.

Gruau, farine d'avoine ou d'orge dont on a séparé le son, et qu'on a séchée au four; on en fait de la bouillie; c'est un aliment fort sain.

H.

Hippopotame, quadrupède amphibie qui se trouve dans l'Afrique et dans l'Inde. Il a, dans son état fini d'accroissement, treize à quatorze pieds de longueur de la tête à la queue; la circonférence de son corps est presque égale à celle de sa longueur, à cause de la graisse dont il abonde ordinairement; ses yeux sont petits, ses oreilles courtes et minces; son cou est court; le seul poil qu'il ait est celui que jettent ses naseaux; sa mâchoire supérieure est mobile; il a dans la mâchoire inférieure deux espèces

de défenses semblables à celles du sanglier. Ses jambes sont basses et courtes comme celles de l'ours ; la structure de son sabot montre qu'il n'est pas fait pour nager, et que son allure est de se promener sur terre et dans les rivières. Sa queue est très-grosse à son origine, et s'amincit en pointe vers l'extrémité ; elle n'a guère que six à huit pouces de long ; son cuir est fort dur, fort épais et de couleur tannée. La peinture que Thompson fait de cet animal est brillante et poétique. « Le flux s'abaisse, et » l'hippopotame, revêtu de sa cotte de mailles, » élève sa tête ; la flèche lancée sur ses flancs » se brise en éclats inutiles ; il marche sans » crainte sur la plaine, ou cherche la colline » pour prendre différente nourriture ; les trou- » peaux en cercle autour de lui oublient leurs » pâturages, et regardent avec admiration cet » étranger sans malice. »

Houe, instrument de fer large, et recourbé, dont on se sert pour labourer les vignes et les terres, lorsqu'on ne peut employer la charrue. Il est construit de manière que le laboureur enlève la superficie de la terre, et la bêche plus ou moins profondément ; la terre reste sur la houe, ce qui lui donne la facilité de

la verser, retourner, jetter et étendre comme il lui plaît.

Hydromel, sorte de breuvage fait de miel et d'eau. On appelle hydromel vineux celui qui est plus fort que l'hydromel ordinaire.

Hyène, animal à peu près de la grandeur du loup, mais dont le corps est plus ramassé. L'hyène a aussi la tête plus carrée et plus courte ; ses oreilles sont longues, droites, nues, et ses jambes de derrière plus hautes que celles de devant ; elle a les yeux placés comme ceux du chien, le poil du corps long, une crinière de couleur gris obscur, mêlé d'un peu fauve et de noir, et ondée. L'hyène est peut-être de tous les quadrupèdes le seul qui n'ait à chaque pied que quatre doigts.

« La subtile hyène, dit Thompson, est le
» plus cruel des animaux. Ils sortent des bois
» inhabités de la Mauritanie, ou des îles ornées
» de verdure qui s'élèvent au milieu de la sau-
» vage Lybie : ces troupes innombrables admi-
» rent leur roi hérissé, qui marche avec ma-
» jesté, et laisse sur le sable la trace de ses
» pas; avec des rugissemens impérieux et ré-
» pétés, ils demandent leur nourriture ordi-
» naire. Les brebis craintives s'approchent en

» foule du berger qui les garde. De plus nobles
» troupeaux qui entourent le taureau, leur chef,
» et ruminent avec une tranquillité rustique,
» sont saisis d'horreur à l'approche de ces mons-
» tres. Le village éveillé tressaillit, et la mère
» presse son enfant sur son sein palpitant. Le
» captif échappé de l'antre du pirate et des fers
» du fier tyran de Maroc, regrette ses chaînes,
» pendant que les cris font retentir les déserts,
» depuis le mont Atlas jusqu'au Nil effrayé. »

J.

Jackal, espèce de loup jaune, nommé par les Latins *lupus aureus*. Il est plus petit que le loup ordinaire, et a la queue du renard. Les jackals marchent presque toujours en troupe, et quelquefois même par centaines. Ils habitent dans des tanières d'où ils sortent pendant la nuit, et volent tout ce qu'ils attrapent, jusqu'à des souliers. Cet animal est d'ailleurs timide; il a un cri lugubre.

Jais, substance minérale d'un noir luisant, opaque, sèche, et qui a presque la dureté d'une pierre; elle prend un poli très-vif; elle est légère au point de nager sur l'eau; elle est combustible, et répand en brûlant une fumée

fort épaisse, dont l'odeur est semblable à celle du charbon de terre.

Tout le monde sait qu'on fait avec le jais un grand nombre de bijoux et ornemens.

Jarre, cruche de terre à deux anses dont le ventre est fort gros.

Indigo, substance de couleur bleue servant aux teinturiers et aux peintres en détrempe; elle provient d'une plante de même nom, très-commune aux Antilles et aux Indes orientales, d'où elle paroît avoir pris son nom. L'arbuste est haut d'environ deux pieds, divisé en plusieurs branches chargées de petites feuilles ovales d'un vert foncé en dessus et pâle en dessous: les fleurs sont de couleur rougeâtre, et très-petites.

K.

Kola (noix de), fruit de Guinée que les Voyageurs disent être assez semblable à la châtaigne, excepté pour le goût, qui est fort amer.

L.

Lanière, bande de cuir mince et longue, qu'on employe à différens usages.

Liane. On donne ce nom à un grand nombre de différentes plantes qui croissent naturellement

dans presque toute l'Amérique. Plusieurs de ces plantes jettent de nombreux rameaux bien garnis de feuilles, et qui couvrent la terre et les rochers; d'autres, comme le lierre d'Europe, serpentent et s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent; on en voit beaucoup d'aussi grosses que le bras.

Livre sterling, monnoie fictive reçue en Angleterre : elle vaut vingt-deux livres de France, et se divise de même en vingt parties, qu'on appelle *schellings.*

M.

Maïs ou *blé de Turquie*, plante dont la tige est haute de cinq ou six pieds, de la grosseur d'un pouce, et quelquefois de couleur pourpre. Ses feuilles sont semblables à celles du roseau, ses fleurs à celles du seigle; elles sont tantôt blanches, tantôt jaunes, tantôt purpurines. Les fruits sont séparés des fleurs, et naissent des nœuds de la tige en forme d'épis; chaque tige en porte trois ou quatre.

Cette plante, qui croît naturellement en Amérique, a été transportée dans les trois autres parties du monde. Toute l'Amérique, une partie de l'Afrique, de l'Asie, et spécialement

de la Turquie, n'a pas d'autre nourriture. On la cultive beaucoup en Espagne. On en fait aussi une liqueur vineuse, et on en distille un esprit ardent. Les Américains fendent les tiges quand elles sont sèches, et les taillent en divers filamens dont ils font des corbeilles. De plus, cette tige, dans sa fraîcheur, est pleine d'un suc dont on fait un syrop aussi doux que celui du sucre même.

Maringouin, espèce de cousin fort commun en Amérique et en Afrique, et fort incommode. Cet insecte s'engendre dans les eaux croupies. Ce n'est d'abord qu'un petit ver presque aussi délié qu'un cheveu, et long comme un grain de blé. Lorsque les maringouins se se sont métamorphosés, et qu'ils ont des ailes, ils prennent l'essor en si grand nombre, qu'ils obscurcissent les endroits où ils passent. Lorsqu'ils peuvent s'attacher sur la chair, ils causent une douleur vive, sucent le sang, et s'en remplissent au point de ne pouvoir presque plus voler. On s'en défend au Brésil par des réseaux de fil de coton assez petits pour que leurs grandes ailes ne puissent pas passer.

Matrice ou *Minière*. On nomme ainsi la substance dans laquelle un minéral a été reçu,

formé et élaboré. Le quartz est ordinairement la matrice de l'or. Voyez *Quartz*.

Meurtrière, ouverture faite dans une muraille, et par laquelle on tire des coups de fusil aux ennemis.

Mille, mesure itinéraire dont se servent les Italiens, les Anglais et d'autres peuples. Le mille géographique contient mille pas géométriques, ou cinq mille pieds romains.

Millet, plante dont la fleur est disposée par faisceaux dans un large épi. Boerrhaave en compte dix-sept ou dix-huit espèces. Elle fournit une farine grossière et de digestion difficile. Les paysans la mangent, ou fermentée, sous la forme d'un pain mal levé, mou et gluant, ou non fermentée, et alors on en fait différentes bouillies, pâtes et gâteaux cuits à l'eau ou au lait.

Minerai, synonyme de *mine*, dans le sens de métal combiné avec des substances étrangères. Ce mot s'est introduit pour éviter l'équivoque que pourroit produire la double acception du mot *mine*, qui signifie aussi substance terreuse ou pierreuse contenant du métal.

Moustique, petit moucheron presque imperceptible à l'œil, et qui, regardé à travers une

loupe, ressemble assez à la mouche commune. Il se tient dans des lieux bas, voisins du bord de la mer, et derrière des rochers à l'abri du vent. Sa piqûre occasionne une sensation brûlante pareille à celle que pourroit causer la pointe d'une aiguille très-fine rougie au feu.

O.

Oligarchie, puissance usurpée d'un petit nombre de citoyens qui se sont emparés du pouvoir, tandis que, suivant la constitution de l'état, il devoit résider, soit dans le peuple, soit dans un sénat ou conseil.

P.

Panthère, animal quadrupède très-féroce, qui a sur le dos des taches rondes comme celles du léopard, et sur le ventre des taches longues comme celles du tigre. Il tient de la nature de ces deux animaux.

Pintade. Cet oiseau, habitant des pays brûlans, étoit fort connu des romains, qui l'appeloient *oiseau d'Afrique*. Il brille, non par l'éclat de son plumage, mais par la régularité avec laquelle les couleurs en sont distribuées.

Le pinceau ne peut rien faire de plus exactement symétrisé.

On range la pintade sous le genre des poules; elle en a tous les attributs et toutes les qualités; crête, bec, plumage, ponte, couvée, soin de ses petits. La chair de cet oiseau est très-savoureuse et très-saine.

Pistache, fruit ou petite noix de la grosseur des avelines. Le pistachier a un tronc épais, ses branches sont étendues et couvertes d'une écorce cendrée. Cet arbre croît dans l'Afrique, la Perse, l'Arabie, la Syrie et les Indes.

Pudding, ragoût fort connu des Anglais, qui le diversifient à l'infini. La base en est ordinairement de la mie de pain, du lait, de la moëlle de bœuf, des raisins secs, des raisins de Corinthe, du riz, des pommes de terre et du sucre.

Pulpe, se dit de la partie moelleuse des fruits, qui ressemble, par sa consistance, à de la bouillie, comme les pulpes de casse, de tamarin, de prunes.

Q.

Quart de cercle, instrument d'un grand usage dans la navigation et dans l'astronomie, pour prendre des hauteurs, des angles, etc.

Quartz, pierre dure, de la nature du caillou, qui fait feu quand on la frappe avec de l'acier. On en compte de plusieurs espèces.

R.

Rassade, espèce de verroterie, ou petits grains de diverses couleurs dont les nègres des côtes d'Afrique et les peuples de l'Amérique se parent, et qu'on leur donne en échange des production de leur pays.

Requin, poisson de l'espèce des chiens de mer, dont il est le plus grand. Rondelet en a vu un de moyenne grosseur, qui pesoit mille livres. Ce poisson a la tête et le dos fort larges; la queue est applatie sur les côtés, et terminée par deux nageoires; ses yeux sont gros et ronds; sa bouche est très-grande, et garnie de six rangs de dents qui ont des directions différentes. Il est très-avide de toute sorte de viande, et dévore même les hommes. Le poète Thompson, après avoir décrit la tempête qui poursuit un navire européen, à son retour de la traite des esclaves, s'exprime ainsi : « Le » redoutable requin accroît encore la terreur » de cette tempête : il paroît avec ses mâchoires » armées d'une triple défense; attiré par l'odeur

» des morts et des mourans, il fend les vagues » irritées aussi promptement que le vent porte » le vaisseau ; il demande sa part de la proie » aux associés de ce cruel voyage, qui va priver » de ses enfans la malheureuse Guinée ; il les » demande eux-mêmes : le destin orageux » obéit ; la mort enveloppe les tyrans et les es- » claves ; à l'instant leurs membres déchirés lui » servent de pâture ; il teint la mer de sang, et » se livre à ce repas vengeur. »

Rotation, mouvement d'un corps qui roule et qui tourne.

Rum, nom que donnent les Américains à une espèce d'eau-de-vie ardente, inflammable, et tirée, par la distillation, des cannes de sucre.

S.

Sagou, sorte de fécule desséchée, qu'on tire dans les Indes orientales de la moelle d'une espèce de palmier.

Savanes. Aux îles françaises, ce sont de grandes pelouses dont l'herbe est courte, assez rase, et de différentes espèces inconnues en Europe : ces savanes servent de pâturages aux bestiaux. On est obligé de les entretenir avec beaucoup de soin, et de les clore avec de fortes

haies de citronniers, pour en former une enceinte impénétrable.

Sucre (canne à), roseau massif divisé par nœuds, dont les intervalles croissent à proportion qu'ils s'éloignent du pied de la souche. Plantées dans une bonne terre, elles parviennent ordinairement à six ou huit pieds de hauteur, portant environ douze à quinze lignes de diamètre; elles acquièrent une belle couleur jaune en mûrissant : le suc qu'elles renferment donne cette substance douce et agréable au goût dont l'usage est généralement connu.

T.

Tabac, herbe âcre, originaire des pays chauds, qui, préparée par l'art, est devenue, dans le cours d'un siècle, par la bizarrerie de la mode et de l'habitude, la plante la plus cultivée, la plus recherchée, et de l'usage le plus général. On en compte quatre espèces principales.

L'arbuste qui produit le tabac s'élève communément à la hauteur de cinq ou six pieds; sa tige est grosse comme le pouce, velue et remplie d'une moelle blanche. Ses feuilles sont très-larges, mollasses, épaisses, d'un vert sale,

d'environ un pied de long, sans queue; ses fleurs croissent au sommet des tiges; elles sont d'un rouge pâle.

Tamarin, fruit dont la pulpe, réduite en masse de couleur noirâtre, est apportée d'Egypte et des Indes. Elle est d'un grand usage en pharmacie. L'arbre qui produit ce fruit s'appelle *tamarinier* : il est de la hauteur du noyer; son tronc est quelquefois si gros, qu'à peine deux hommes ensemble pourroient l'embrasser.

Tétanos, sorte de spasme ou de convulsion par laquelle les muscles du devant et du derrière de la tête deviennent roides et inflexibles, sans qu'on puisse la pencher ni d'un côté ni de l'autre : quelquefois cette convulsion s'étend sur tout le corps.

Thermomètre, instrument qui sert à mesurer les degrés de chaleur ou de froid. Un paysan hollandais passe pour avoir eu, au commencement du dix-septième siècle, la premiere idée de cet instrument.

Traiteurs, terme de commerce. Ce sont des Européens qui vont faire la traite avec les sauvages, et porter jusque dans leurs habitations les marchandises d'échange.

Tube, tuyau, conduit, canal de plomb, de

verre, de fer, etc. par où l'air et les choses liquides peuvent passer, et avoir une libre issue.

V.

Védette. C'est dans le service de la cavalerie ce qu'on appelle *sentinelle* dans celui de l'infanterie.

Ventouse, vaisseau de verre, de cuivre, d'argent, etc. qu'on applique sur la peau avec des bougies ou de la filasse allumée, pour attirer au dehors avec violence les humeurs du dedans.

Ver de Guinée, maladie à laquelle les negres sont sujets. C'est un corps étranger, espece de *ver* de la grosseur d'un fil épais, ayant quelquefois plusieurs aunes de longueur. Il croît entre cuir et chair, et occasionne des douleurs moins vives qu'elles ne sont fatigantes et ennuyeuses.

Vertevelles, pieces de fer, en forme d'anneaux, qu'on fiche dans une porte, pour faire couler et retenir le verrou des serrures à bosse.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Abrégé.

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

C.

G.

K.

L.

M.

P.
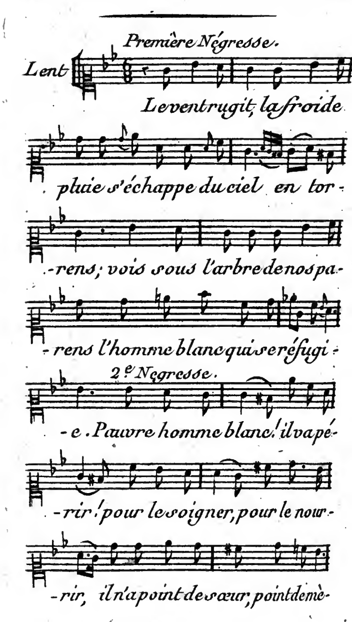
V.

W.

Y.

Fin de la Table des Matières.

ROMANCE CRÉOLE



Majeur.

-re... Prenons pitié de sa mi-

-sère, volons, volons le secou-

-rir, volons, volons le secourir.

Mineur.

Pauvre homme blanc! il va pé-

-rir! il n'a point de sœur, point de

Majeur. ensemble.

mè-re; Prenons pitié de sa mi-

-sère; volons, volons le secourir,





